This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

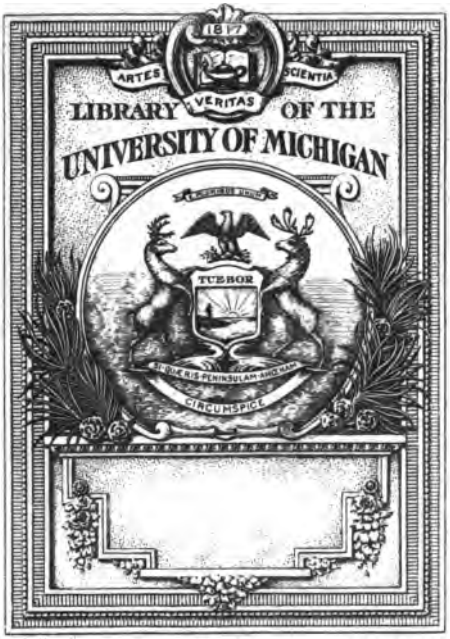
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

BX
3716
.G354

MÉMOIRES

D'UN MISSIONNAIRE

CATHOLIQUE

(P. GÉRARD. S. J.)

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

UN

MISSIONNAIRE

CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE D'ÉLISABETH

Mémoires du R. P. Gérard. S. J.

TRADUITS PAR

LE R. P. JAMES FORBES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PARIS

VATON FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1872

Gen. Lib.
4th.
Law Library
11-14-1952

1-7-33 Swb

AU LECTEUR

Les Mémoires que nous publions ne sont pas tout à fait inconnus. Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, en cite plusieurs passages, et déjà, longtemps auparavant, les PP. Bartoli et More en avaient inséré dans leurs écrits des fragments considérables. Mais, malgré ces citations plus ou moins étendues, on peut dire que jusqu'ici l'ouvrage était encore inédit. L'autographe latin appartenait à la bibliothèque de Saint-André de Rome. Une copie manuscrite se conservait au collége de Stonyhurst, en Angleterre, au milieu d'autres manuscrits non moins précieux, et condamnés comme lui à un oubli qu'ils ne méritaient pas, mais qu'avaient motivé des

raisons impérieuses. Une revue dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus, à Londres, *The Month*, a publié en 1867 une traduction anglaise des Mémoires du père Gérard, et on nous a permis de reproduire le même travail en français dans les *Etudes religieuses*.

Nous avons réuni en un volume ces chapitres épars dans plusieurs livraisons. Ce récit est intéressant à plus d'un titre. On aimera sans doute à suivre un apôtre dans les péripéties d'une existence aventureuse, semée de traverses et de périls, toujours traqué comme une bête fauve, toujours échappant comme par miracle. Plusieurs personnes y ont trouvé tout l'intérêt que peut offrir un roman. Mais il offre en outre à l'historien des attraits puissants : les Mémoires d'un prêtre, qui évangélisa l'Angleterre pendant dix-huit ans, ne peuvent passer inaperçus. On y voit les mœurs de l'époque peintes au naturel; on y rencontre à chaque pas des allusions, des détails, qui peuvent jeter un grand jour sur plusieurs points historiques [1].

[1] Lingard, qui avait eu communication des manuscrits du P. Gérard, en a profité, comme on peut le voir vol. V, p. 368 et 369, et vol. VI, p. 440. Il est regrettable que ces Mémoires

L'auteur de ces Mémoires, le P. Jean Gérard, fut l'un des principaux missionnaires de l'Angleterre durant les quinze dernières années du règne d'Élisabeth et les deux premières du règne de Jacques Ier. Après cette pénible mais glorieuse carrière, il travailla longtemps encore dans les Flandres. Appelé ensuite à Rome, au collége Anglais, il y passa dix ans, et y termina sa longue et laborieuse existence. On y voyait encore son portrait au siècle dernier.

Le P. Gérard naquit vers l'an 1564. Les Gérard étaient alors, comme aujourd'hui, une des principales familles du Lancashire. Le grand-père de l'auteur, sir Thomas Gérard, s'était distingué à la tête de ses archers du Lancashire à la bataille de Flodden-Field. Son père, sir Thomas Gérard, habitait le Derbyshire. C'était un fervent catholique, grand partisan de la reine Marie d'Écosse, qu'il essaya de délivrer à plusieurs reprises. Ces tentatives infructueuses lui valurent l'honneur d'être renfermé à la Tour de Londres, et, dit Dodd dans son *Histoire de*

n'aient pas été publiés plus tôt. Des historiens anglais et français, qui se sont faits les champions de la bonne reine Elisabeth, auraient pu s'y faire une idée plus juste de leur héroïne.

l'Église d'Angleterre, il n'en put sortir qu'au prix de plusieurs domaines considérables, qu'il possédait en différents comtés. Alors, paraît-il, désespérant de vivre en paix dans son pays, il demanda la permission d'aller fonder une colonie catholique dans l'Amérique du Nord. Mais ce projet échoua, tant les catholiques anglais avaient peine à se séparer d'une patrie, qui ne leur offrait cependant qu'une existence tourmentée et pleine de périls.

Ce même sir Thomas Gérard eut deux fils : Jean Gérard, l'auteur de ces Mémoires, était le cadet ; l'aîné, Thomas, fut plus tard créé baronnet par Jacques I^er^, en souvenir des services que son père avait rendus à la reine Marie.

La traduction que nous donnons au public est une traduction fidèle : nous avons même essayé, tout en évitant certaines expressions un peu trop familières du texte primitif, de garder dans le français quelque chose de cette simplicité et de cette bonhomie que respire le manuscrit latin. Pourtant, tout en excluant scrupuleusement tout ce qui eût altéré la pensée ou la manière de l'auteur, nous n'avons pu le suivre toujours pas à pas. Dans un petit nombre de passages, le sans-façon du Père Gérard,

qui n'écrivait pas pour le public, le négligé parfois excessif de son style, certaines longueurs fastidieuses, nous ont fait une nécessité d'abréger un peu. Nous avons cru devoir résumer quelques détails peu intéressants, supprimer ou rejeter en note quelques digressions, qui entravaient la marche du récit.

JAMES FORBES.

Paris, le 15 *août* 1871.

MÉMOIRES

D'UN MISSIONNAIRE

CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE, SOUS LE RÈGNE D'ÉLISABETH

CHAPITRE I

MON ENFANCE ET MA VOCATION

Je suis né de parents catholiques, connus pour leur inviolable attachement à l'Eglise romaine, ce qui leur attira maintes persécutions de la part de nos gouvernants. Dès l'âge de cinq ans, j'en ressentis le contre-coup. Je fus obligé de quitter la maison paternelle et d'aller avec mon frère, tout enfant comme moi, vivre au milieu des hérétiques, dans la maison d'un ami. Mon père avait été renfermé à la Tour de Londres avec deux autres gentilshommes, sous la prévention d'avoir trempé dans un complot, qui devait rendre à la reine d'Ecosse sa liberté et sa cou-

ronne. La malheureuse princesse était alors prisonnière dans le comté de Derby, à deux milles de notre habitation. Trois ans après, mon père fut relâché sous forte caution et nous ramena chez lui purs de toute hérésie, grâce à la précaution qu'il avait prise de nous donner un précepteur catholique.

A quinze ans, je fus envoyé à Oxford, à *Exeter-Collége*, où j'eus pour précepteur un excellent homme, du nom de Leutner, fort instruit et catholique de cœur, quoiqu'il n'eût pas le courage de le paraître. Je n'y restai qu'un an ; à Pâques, les hérétiques voulurent nous forcer d'assister à leur office et de participer à leur *contrefaçon de sacrement*. Nous préférâmes retourner à la maison paternelle, mon frère et moi, et M. Leutner nous suivit peu après, résolu de vivre dès lors en catholique. Il demeura deux ans avec nous, dirigeant nos études latines, puis émigra en Belgique, où il vécut et mourut fort saintement.

J'étudiais le grec sous la direction d'un excellent ecclésiastique, nommé William Sutton. Cette occupation lui permettait de vivre chez nous, à l'abri de toute tracasserie. Dans la suite, il entra dans la Compagnie de Jésus; puis, appelé par ses supérieurs en Espagne, il fit naufrage et périt sur les côtes de ce royaume.

A dix-neuf ans, j'obtins un passe-port et me rendis en France pour y apprendre le français. Je passai trois ans à Reims.

Là j'eus le tort de vouloir de suite me jeter dans l'étude de l'Écriture sainte sans m'y être préparé par des études littéraires assez sérieuses. Je lisais les commentateurs, les consultais sur les passages difficiles, et prenais des notes au cours public. Mais j'étais mon maître et mon guide et j'aurais eu besoin d'être mieux préparé et mieux conseillé. Je lisais au hasard les livres qui m'attiraient, surtout saint Bernard et saint Bonaventure. Je fis alors la connaissance d'un saint jeune homme, qui avait d'abord été Jésuite, mais que sa mauvaise santé avait obligé de renoncer à cette vocation. Il me raconta sa vie (puisse Dieu l'en récompenser !), me parla de la maison où s'était écoulée sa jeunesse, et me fit comprendre combien il est bon de porter le joug du Seigneur dès les jeunes années. Nous nous réunissions pour prier à des heures fixes, et il m'apprit à faire oraison.

Ce fut à Reims, à l'âge de vingt ans, que j'entendis la voix de Dieu qui m'invitait à quitter les voies tortueuses du monde pour suivre Notre-Seigneur dans sa sainte compagnie.

J'étais resté trois ans à Reims. Au bout de ce

temps, je me rendis au collége de Clermont[1], à Paris, pour y étudier de plus près l'institut des Jésuites et y reprendre mes études littéraires et philosophiques. Au bout de quelques mois, je fis une grosse maladie. A peine rétabli, j'accompagnai le Père Darbisher à Rouen, pour y voir le fameux Père Persons. Ce Père arrivait alors d'Angleterre et demeurait incognito dans la ville, où il surveillait l'impression de son *Directoire catholique*, excellent ouvrage, qui a converti plus d'âmes qu'il ne contient de pages.

Je m'ouvris au Père Persons de ma vocation. Mais je n'étais pas encore bien remis de ma maladie ni en état de poursuivre mes études; d'ailleurs, avant de m'engager dans cette voie, il me fallait nécessairement régler plusieurs affaires, et, entre autres, l'emploi de ma fortune. Le Père m'engagea donc à retourner en Angleterre, à m'y fortifier en respirant l'air natal, et à me débarrasser autant que possible de tout ce qui pourrait me retenir ou m'entraver. Je me rendis dans ma famille, mis ordre à tout, et au bout d'un an me disposai à partir. Cette fois, je ne demandai point de passe-port; je n'aurais pu l'obtenir que par l'entremise de ma famille, et je ne voulais pas lui faire part de mon dessein.

[1] Devenu depuis le collége Louis-le-Grand.

Je m'embarquai donc en compagnie de plusieurs catholiques; mais après cinq jours de mer, le vent toujours contraire nous obligea de rentrer à Douvres. Nous fûmes tous arrêtés à la douane et envoyés à Londres sous bonne escorte. Mes compagnons furent jetés en prison, sur un ordre du conseil privé de la reine. Quant à moi, bien que je me fusse déclaré catholique, j'échappai pour le moment à la prison, grâce à l'intervention de quelques membres du conseil, amis de ma famille, qui m'avaient procuré mon passe-port à mon premier voyage.

Cette indulgence cachait un piége : espérant me gagner avec le temps, ils m'envoyèrent à mon oncle maternel, qui était protestant, avec ordre de me retenir prisonnier, et de mettre tout en œuvre pour me séduire. Mais au bout de trois jours, mon oncle, désespérant du succès, essaya d'obtenir ma mise en liberté, tant par argent que par prières. On lui demanda, suivant l'usage, si *j'avais été à l'église;* et sur sa réponse, que tous ses efforts pour m'y amener avaient échoué, le conseil m'envoya au soi-disant évêque de Londres, avec une lettre que je devais lui remettre. Ce personnage lut la lettre et me demanda si je voulais lui permettre d'entamer avec moi une petite controverse. Je répondis que je n'avais aucune difficulté sur la religion et préférais,

par conséquent, qu'il s'en abstînt. « Eh bien! alors, reprit-il, vous êtes mon prisonnier. » Il me traita d'abord avec bonté, dans l'espoir sans doute de mieux m'amener à ses fins. Cependant il exigea que son chapelain couchât dans ma chambre.

Je déclarai tout d'abord à cet homme, qu'ayant mes opinions parfaitement arrêtées, j'étais résolu de n'engager avec lui aucune discussion. Ma protestation fut inutile : il se mit à vomir mille blasphèmes contre les saints et contre l'Église, et force me fut de défendre la vérité; de sorte que la nuit tout entière se passa à disputer. Du reste, je vis bientôt que la divine vérité n'avait pas en lui un adversaire bien redoutable.

Deux jours après, l'évêque et son chapelain, désespérant à leur tour de ma conversion, me renvoyèrent au Conseil, avec ce qu'ils appelaient une lettre de recommandation. Le soi-disant prélat m'assura même qu'il avait chaudement plaidé ma cause et qu'il comptait sur ma mise en liberté. Je sus bientôt ce que valaient ces paroles doucereuses : à peine les membres du Conseil eurent-ils lu la lettre qu'ils me firent jeter en prison, jusqu'à ce que, disaient-ils, j'eusse appris à devenir un loyal sujet. Car, à leurs yeux, c'était être

rebelle que de repousser leur hérésie et leur sacrilége [1].

On me conduisit donc à Marshalsea. J'y trouvai bon nombre de catholiques et de prêtres, qui attendaient dans la joie leur sentence de mort. J'entrai dans cette prison au commencement de décembre. Elle allait être pour moi l'école de Jésus-Christ. La Providence m'y réservait de grandes consolations et une excellente occasion pour m'avancer dans mes études. Deux fois, pendant le séjour que j'y fis, nous fûmes traînés devant les tribunaux, non pour être jugés, mais pour nous entendre condamner à l'amende, conformément aux lois contre les récusants. Je dus, pour ma part, payer 2,000 florins. Un jour, en revenant du tribunal, qui siégeait à six milles de Londres, j'obtins, sur ma promesse de revenir le soir, la permission d'aller voir un ami. Je me rendis auprès d'un prisonnier, détenu dans l'affreux cachot de Bridewell, où je le savais malade. Il avait été au service du fameux Père Campian, et sur quelques paroles à la louange de ce Père, échappées à son admiration, s'était vu arrêté et renfermé à Marshalsea. Ce fut là que je le rencontrai, chargé de lourdes chaînes. Je dois dire à sa louange qu'il portait en

[1] Habebant enim pro non subdito, qui nolebat subdi erroribus. M. S.

outre un rude cilice. Il était doux, humble et plein de charité. Je vis un jour le geôlier le frapper rudement à plusieurs reprises, sans qu'il laissât échapper une plainte. A la fin, on l'emmena dans l'horrible cachot de Bridewell, avec trois autres confesseurs. Une de ces victimes mourut de faim quelques jours après. Lors de ma visite, je trouvai le pauvre homme malade et tout usé par le travail à la roue. Rien de plus hideux à voir : ce n'était plus qu'un squelette, dévoré par la vermine qui fourmillait de toutes parts.

Mais revenons à Marshalsea. De temps en temps on fouillait nos cellules, et on recherchait avec soin les ornements sacrés, les reliques et autres objets de dévotion. Un faux frère, qui avait surpris notre confiance, nous trahit et découvrit aux autorités les trésors que nous étions parvenus à leur dérober. On fit une perquisition et on découvrit quantité de livres catholiques et d'objets sacrés. Dans ma cellule en particulier, on trouva tout ce qu'il fallait pour dire la messe. J'avais pour voisin un excellent prêtre : nous avions trouvé le moyen d'ouvrir la porte qui nous séparait, et cette découverte lui permettait de célébrer tous les jours le saint sacrifice de grand matin. Un peu plus tard, nous réparâmes nos pertes, et jamais dans la suite la malice du démon

ne réussit à nous priver de cette immense consolation.

Dans le courant de l'année suivante, à force d'importunités, quelques personnes obtinrent mon élargissement. Une somme considérable, dont elles se portèrent caution, répondait de ma présence en Angleterre. Je devais, en outre, à l'expiration de chaque trimestre, me présenter à la prison, et il fallut donner trois ou quatre fois ces gages de ma présence, avant de pouvoir reprendre mon projet. Enfin, un de mes amis s'offrit à répondre pour moi, si je manquais à l'appel. Le malheureux jeune homme devait bientôt perdre plus que sa fortune : il était l'un des plus marquants de ces quatorze gentilshommes qui furent exécutés, pour avoir entretenu des rapports avec la reine Marie. Horrible cruauté, qui n'était que le prélude d'une cruauté plus révoltante encore.

Libre enfin de suivre mon attrait, je me rendis à Paris. J'y rencontrai le Père William Holt, qui arrivait d'Ecosse et se préparait à partir pour Rome avec le Provincial de France. Je résolus de les accompagner. A Rome, on me conseilla d'achever mes études au collége Anglais et de recevoir les saints ordres avant d'entrer dans la Compagnie. Je fis taire les vœux les plus ardents de mon cœur et suivis cet

avis. Comme le climat de Rome ne me convenait pas et que j'avais un désir extrême d'aller évangéliser l'Angleterre, on m'appliqua à la théologie positive, c'est-à-dire à l'étude exclusive de la casuistique et de la controverse. J'étais sur le point de terminer mon cours, quand la guerre éclata entre l'Angleterre et l'Espagne. C'était le moment où Philippe II lançait sur l'Angleterre sa fameuse Armada. Le cardinal Allen jeta alors les yeux sur moi, pour me confier une mission importante en Angleterre, et obtint une dispense du pape pour m'élever au sacerdoce, car je n'avais pas l'âge canonique. Mais je ne voulais pas absolument partir que je ne fusse reçu dans la Compagnie. Le Père Persons, dans sa grande charité, obtint mon admission au noviciat. Au reste, je n'étais pas seul à demander cette faveur. Plusieurs élèves du collége Anglais étaient animés du même désir, et nous nous efforcions de copier en tout les novices de saint André, servant comme eux à la cuisine et dans les hôpitaux. Le 15 août 1588, le jour de l'Assomption, je fus reçu dans la Compagnie de Jésus par le Père Aquaviva en même temps que le Père Ouldcorne et, tous deux, nous partîmes pour l'Angleterre, accompagnés de deux prêtres séculiers, élèves comme nous du collége Anglais.

CHAPITRE II

MON ARRIVÉE EN ANGLETERRE

Notre voyage n'eut rien de remarquable jusqu'à Bâle. Là nous voulûmes visiter nos anciennes églises, car les luthériens ne font pas comme les calvinistes, qui partout rasent les monuments catholiques. Pendant que nous rôdions autour d'une église, nous fûmes abordés par un personnage, qui s'offrit à nous montrer tout ce que Bâle offrait de curieux. Nous fûmes un peu surpris de cette politesse d'un luthérien à l'égard de prêtres catholiques (car nous portions l'habit ecclésiastique), et comme notre nouvel ami nous parlait français, je lui demandai de quel pays il était. Il me dit qu'il était Lorrain. Je voulus savoir pourquoi il avait abandonné son pays et la foi de ses pères; il me répondit que les lois de l'Eglise étaient trop sévères. « Quelles lois, lui dis-je, car l'Eglise n'impose d'autre joug que celui de l'Evangile, et, d'après Jésus-Christ, son joug est doux et son fardeau léger. » A la fin, le malheureux

m'avoua qu'il était un prêtre apostat réfugié à Bâle, où il demeurait avec une créature qu'il appelait sa femme, et faisait le métier d'usurier pour vivre. Je le pressai vivement de quitter le chemin de l'enfer et de reprendre celui du ciel, de laisser à sa malheureuse complice une partie de son argent et de ne plus faire d'usure, mais de s'adonner à quelque honnête commerce. Il finit par tout me promettre et me donna une lettre pour son évêque, où il lui demandait de le réconcilier avec l'Eglise. A notre passage en Lorraine, j'envoyai la lettre à son adresse et j'aime à croire que le pauvre homme a persévéré dans le bien.

Après un long et pénible voyage, nous arrivâmes à Eu, où nous avions ouvert à la jeunesse anglaise un collége, qui fut depuis, à cause des guerres, transporté à Saint-Omer. Les Pères s'opposèrent vivement à notre projet : le moment était fort mal choisi; la malheureuse expédition de Philippe II avait exaspéré les esprits contre les catholiques; les recherches, les visites domiciliaires pour découvrir les prêtres avaient redoublé de rigueur, et l'on avait placé des gardes jusque dans les villages, le long des routes et des rues. Le comte de Leicester, alors au comble de la faveur, avait juré d'exterminer avant la fin de l'année tous les catholiques jusqu'au der-

nier. (Cet homme de sang ne devait pas vivre la moitié de ses jours; avant la fin de cette même année il n'était plus de ce monde.) Force nous fut de nous arrêter devant ces représentations et de demander à Rome de nouvelles instructions. Elles ne se firent pas attendre. On y reconnaissait que l'état des choses avait bien changé, depuis notre départ de Rome; mais, ajoutait-on, puisque nous allions en Angleterre pour veiller aux intérêts de Jésus-Christ, le Père général nous laissait libres d'attendre la fin de cette tempête, ou d'aller en avant.

Notre parti fut bientôt pris : nous frétâmes tout de suite un navire, qui devait nous débarquer dans le nord de l'Angleterre, où le pays semblait moins agité. Deux prêtres de Reims se joignirent à nous et remplacèrent nos premiers compagnons : ceux-ci avaient préféré attendre quelque temps avant d'affronter ces dangers. Le bateau mit donc à la voile, avec quatre prêtres à bord. Tous, excepté moi, qui sans doute n'en fus pas jugé digne, devaient mourir martyrs. Les deux prêtres séculiers furent arrêtés presque à leur début, et, par une mort glorieuse, fournirent en peu de temps une longue carrière. Ils se nommaient Christophe Bales et Georges Beesley. Quant au vénérable Père Ouldcorne, ce ne fut qu'a-

près dix-huit ans de travaux qu'il arrosa de son sang le champ fécondé par ses sueurs.

Après avoir passé la Manche, pendant que nous longions les côtes d'Angleterre, au troisième jour de notre navigation, nous aperçûmes, le Père Ouldcorne et moi, un endroit favorable au débarquement. Pensant qu'il serait dangereux de descendre à terre tous ensemble, nous recommandâmes la chose à Dieu, et prîmes l'avis des deux prêtres séculiers. Ordre fut donné de jeter l'ancre en cet endroit, jusqu'à la nuit : au premier quart, la chaloupe nous mit à terre, puis le navire déploya ses voiles et s'éloigna rapidement.

Une fois à terre, notre premier soin fut d'implorer le secours de la divine Providence. Nous nous mîmes ensuite à la recherche d'un sentier qui pût nous conduire, avant l'aurore, loin de la mer dans l'intérieur du pays. Mais la nuit était fort sombre, le ciel nuageux; aussi nous fut-il impossible de découvrir ce sentier; tous les chemins que nous essayions aboutissaient toujours à quelque habitation, comme le prouvaient les aboiements des chiens. Après deux ou trois tentatives de ce genre, craignant de faire lever les gens et d'être arrêtés comme des voleurs, nous allâmes nous blottir dans un bois voisin, où nous pensions nous reposer jusqu'au jour. Malheureusement, nous étions à la fin d'octobre, et la pluie,

jointe au froid, rendait tout sommeil impossible. Nous osions à peine parler, de peur d'être entendus, et nous délibérions tout bas sur ce que nous avions à faire : fallait-il nous diriger ensemble sur Londres, ou bien nous séparer, afin que si l'un de nous était pris, l'autre du moins pût s'échapper? Nous nous arrêtâmes à ce dernier parti. Au point du jour, nous tirâmes au sort, le Père Ouldcorne et moi, à qui sortirait du bois le premier. Le sort tomba sur lui; le premier aussi, il devait quitter la terre pour le ciel. Nous partageâmes notre argent, puis on s'embrassa et on se bénit réciproquement. Le père Ouldcorne marcha le long du rivage vers la ville voisine. Il se joignit à une bande de matelots qui se rendaient à Londres, gagna l'amitié de ces hommes grossiers, se fit partout passer pour l'un deux, et parvint sans encombre dans la capitale. Deux ou trois fois pourtant, il ne put se résoudre à supporter le langage obscène de ces hommes et faillit s'attirer quelque mauvaise affaire. Il défendit toujours la pureté avec ardeur, et l'on m'a cité à ce sujet plus d'un trait remarquable. Un jour, le Père alla voir à Londres un gentilhomme catholique, qui lui était très-attaché. Il aperçut sur les vitraux de la fenêtre une peinture assez libre, qui représentait Mars et Vénus. Aussitôt, quoiqu'il sût

que la maison n'était que louée par son ami, il alla droit à la fenêtre et, d'un coup de poing, fit voler le verre en éclats, représentant au gentilhomme ébahi combien il était inconvenant de tolérer de pareils sujets.

Bientôt je me mis en route à mon tour, mais dans une direction tout opposée. J'avais à peine fait quelques pas, que j'aperçus au loin des gens de la campagne, qui se dirigeaient vers moi. J'allai droit à eux et leur fis plusieurs questions sur un faucon égaré dans le pays, leur demandant s'ils n'avaient pas entendu le tintement de son grelot. Je voulais, en leur donnant à penser que j'avais perdu un faucon et que je le cherchais, écarter ainsi les soupçons qu'aurait pu faire naître mon ignorance du pays. Bien entendu, ils ne savaient rien de mon oiseau, et parurent du reste fâchés de ne pouvoir me rendre service. Je pris un air désappointé et me mis à battre les haies du voisinage. A tous ceux que je rencontrais, je répétais les mêmes questions et recevais la même réponse. Grâce à ce petit stratagème, je pus, sans éveiller les soupçons, m'éloigner de la mer, tout en restant à l'écart des routes et des villages ; car je savais que partout on avait posté des gardes, chargés d'examiner et d'arrêter tous les étrangers. Je fis ainsi de huit à dix milles, par des détours qui

me ramenaient souvent sur mes pas. Enfin, à la nuit tombante, tout trempé de pluie, épuisé de faim et de fatigue (car la veille, le roulis du vaisseau m'avait enlevé le sommeil et l'appétit), j'entrai dans une auberge qui se trouvait sur le chemin. Je savais que j'y serais plus à l'abri des interrogatoires que sur la route. Je fus bientôt remis de mes fatigues. Mon hôte se montra d'une humeur charmante, surtout lorsque je me mis à marchander un poney que j'avais aperçu dans son écurie. Il fallut, il est vrai, en donner bon prix; mais c'était pour moi un moyen de transport bien plus expéditif et plus sûr, les piétons étant plus exposés à passer pour des vagabonds et à se voir arrêter, même en temps ordinaire.

Le lendemain, j'enfourchai mon poney et me dirigeai vers Norwich, la capitale du comté. Je n'avais pas fait deux milles, qu'à l'entrée d'un village, je me vis entouré de gardes. On m'ordonna de faire halte, me demandant qui j'étais, d'où je venais. Je répondis que j'étais le serviteur de certain lord du comté voisin. De fait, je le connaissais fort bien, mais il leur était complétement étranger. On me dit qu'il fallait comparaître devant le magistrat [1] de l'endroit et devant le constable, qui étaient

[1] « *Ad subcuratorem pacis* et ad *censorem*. » Impossible de savoir au juste quels mots anglais répondaient à ces mots la-

alors tous les deux à l'église, à l'office des hérétiques. Je ne pouvais ni fuir ni résister, et toute mon éloquence eût été dépensée en pure perte; il fallut bien céder et les suivre jusqu'à la cour de l'église. Un de ces hommes entra dans l'église, en ressortit aussitôt et me dit de la part du *constable* qu'il me verrait après l'office; qu'en attendant, il me priait d'entrer à l'église. Je répliquai que j'attendrais dans la cour. — « Non, non, dit le messager, il faut entrer. — Je resterai ici, vous dis-je; je ne veux pas perdre mon cheval de vue. — Quoi! dit cet homme, vous ne voulez pas descendre et entendre la parole de Dieu? Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous allez produire une impression fâcheuse; et quant à votre cheval, si vous y tenez tant, je m'engage à vous procurer mieux que vous n'ayez. — Allez, répliquai-je de nouveau, et dites au constable que s'il veut me voir, il n'a qu'à venir tout de suite, et que je l'attends ici. » A la réception de ce message, le constable sortit pour m'examiner, accompagné de quelques autres personnes. Il n'était que tout juste content. Il me demanda d'où je venais, où j'allais, quels étaient mon nom, mon

tins du P. Gérard. Nous supposons que le *curator pacis* était un juge de paix et le *sub-curator* un clerc du juge de paix.

emploi, ma demeure. Je répondis comme je l'avais fait à ses gens. Sur sa demande si j'étais porteur de quelques lettres, je lui offris de me fouiller. Il n'en fit rien et se contenta de dire qu'il serait obligé de me conduire au juge de paix. — « Eh bien ! lui dis-je, je ne demande pas mieux. Seulement j'ai hâte de retourner auprès de mon maître ; ainsi vous m'obligeriez, si vous pouviez m'en dispenser. » — Il tint bon quelque temps, et je me voyais déjà conduit devant le juge de paix, puis en prison, résultat inévitable de l'interrogatoire. Tout à coup, le constable me regarde d'un air moins irrité. — « Allez, me dit-il, au nom de Dieu ; vous m'avez l'air d'un brave homme, et je ne veux pas vous tracasser davantage. »

La Providence ne m'abandonna pas dans le reste de mon voyage. Sur le point d'atteindre Norwich, je vis un jeune homme à cheval, à quelque distance devant moi. Je voulais le rejoindre, pour savoir de lui ce qui se passait en ville, et à quelle auberge je pourrais descendre ; il me paraissait d'ailleurs très-inoffensif. Mais son cheval était meilleur que le mien, et j'avais beau presser ma monture, je ne gagnais pas de terrain. Je le poursuivais ainsi depuis deux ou trois milles, quand un paquet, qu'il portait derrière lui, étant venu à tomber, il fut obligé de

s'arrêter pour le ramasser et le rattacher. Cet incident me permit de l'atteindre. En arrivant auprès de lui, je vis un jeune campagnard sans éducation, juste ce qu'il me fallait. Je lui dus d'éviter de grands dangers. Je lui demandai s'il pouvait m'indiquer une bonne auberge, auprès d'une porte de la ville, et m'épargner ainsi la peine d'aller la chercher de rue en rue. — Il m'en nomma une et me dit que si je voulais y descendre, le mieux était de faire le tour de la ville. Je pris tous les renseignements nécessaires sur le chemin et sur la maison, le remerciai, puis le laissai suivre sa route. Elle le menait droit au milieu de la ville. Sans ses renseignements, je faisais comme lui et donnais tête baissée dans les plus grands dangers.

Je tournai autour de la ville jusqu'à la porte indiquée, et j'aperçus aussitôt mon auberge. Je m'y reposais depuis quelques instants, lorsqu'entra un homme qui paraissait assez connu dans la maison. Il me salua poliment, s'assit au coin du feu et parla de quelques gentilshommes prisonniers à Norwich. Il en nomma même un dont j'avais connu un parent prisonnier à Marshalsea, sept ans auparavant. Je pris note en silence de chacune de ses paroles, et, lorsqu'il fut parti, demandai qui il était. — « C'est un fort honnête homme, me dit-on, malheureuse-

ment il est catholique. » Comme je m'étonnais qu'on pût savoir ce détail, ces gens me dirent que c'était chose bien connue, qu'il avait été de longues années renfermé dans le château de la ville, avec plusieurs gentilshommes, et qu'il venait d'être relâché. Et sur ma demande s'il avait apostasié : — « Oh ! non, assurément non, dirent-ils : il est trop entêté pour cela ; mais il a été relâché sur promesse de revenir à la première réquisition. Il vient souvent ici pour parler affaires avec un des prisonniers. »

Je n'ajoutai mot et attendis son retour. A son arrivée, dès que nous fûmes seuls, je lui dis que je désirais lui parler ; que, catholique moi-même, j'avais pleine confiance en lui, le sachant fidèle à sa religion. J'étais venu à Norwich comme par hasard, et désirais me rendre à Londres ; il me rendrait service et ferait une bonne œuvre s'il pouvait me faire agréer comme compagnon de route à quelque personnage bien connu, qui pût me faire passer inaperçu ; je ne lui serais point à charge et payerais ma dépense. Ce brave homme me dit qu'il ne connaissait personne qui allât alors à Londres. J'insistai et lui demandai de me trouver un compagnon quelconque à prix d'argent. Il me promit de s'en occuper. — « Du reste, ajouta-t-il, je connais un gentilhomme, maintenant de passage à Norwich,

qui pourrait vous être utile. » Il alla le trouver sur l'heure, revint me prier de le suivre et me mena dans une boutique, comme pour y faire des emplettes. Le gentilhomme s'y trouvait, et put ainsi m'examiner tout à son aise avant de se faire connaître. Enfin il vint à nous et murmura à l'oreille de mon compagnon que je devais être un prêtre catholique. Il nous conduisit tous deux à l'ancienne cathédrale, et là, après m'avoir fait plusieurs questions, il me conjura de lui dire si j'étais prêtre ou non, promettant de me rendre tous les services possibles. Cette offre était bien séduisante, mais la prudence me commandait, avant de l'accepter, de prendre quelques renseignements sur ce nouvel ami. Dès que mon compagnon m'eut décliné ses noms et qualités, persuadé que ce secours inespéré m'était envoyé par Dieu, je lui déclarai que j'étais prêtre de la Compagnie de Jésus et arrivais de Rome. Aussitôt il me fit changer d'habits, me donna un bon cheval, et confiant mon poney à l'un de ses domestiques, m'emmena à la campagne, chez un de ses amis.

Le jour suivant nous arrivâmes à sa demeure. Il avait avec lui un frère hérétique et une sœur veuve, également hérétique, qui remplissait le rôle de maîtresse de maison. Tout cela m'obligea de veiller grandement sur moi, pour ne pas laisser

soupçonner qui j'étais. Le frère se montra d'abord plein de défiance, voyant un inconnu qu'on traitait avec un respect étrange. Mais au bout de quelques jours, il abandonna ses soupçons, en m'entendant parler chasse et faucons avec cette précision de détails et de termes qu'un habitué du métier peut seul posséder. Beaucoup, en effet, font de singulières bévues, en usant de pareille ruse. C'est ce que me disait le Père Southwell, qui m'accompagna souvent dans mes voyages. Il me priait alors de lui apprendre les termes techniques de la chasse. Maintes fois, se trouvant au milieu des protestants, il aurait voulu parler de ces choses, leur seul sujet de conversation en dehors des obscénités ou des blasphèmes. On est heureux alors de détourner la conversation et de l'amener sur des sujets indifférents.

Après quelques jours de repos, d'accord avec mon nouvel ami, je partis pour Londres, afin de me mettre à la disposition du Père Garnet, alors supérieur général de la mission. Il y consentit volontiers, me donna un cheval et voulut qu'un de ses domestiques m'accompagnât. Au moment de mon départ, il me demanda de lui promettre de revenir chez lui, me disant que certainement je ramènerais à la vraie foi un grand nombre d'hérétiques du comté. Je l'assurai que j'exposerais la chose au Père Garnet

et que je reviendrais très-volontiers. Je partis donc et arrivai à Londres sans accident.

Ainsi, grâce à la Providence, dès mon premier pas dans ce comté, qui était très-éloigné de mon pays natal et où je ne connaissais personne, et dès le premier jour, j'avais rencontré un ami dévoué, qui me sauva d'un danger pressant, m'introduisit ensuite auprès des principales familles du pays, et fut ainsi l'occasion de tout le bien que je fis dans la suite.

A mon arrivée à Londres, je réussis avec l'aide de quelques amis à découvrir la retraite du Père Garnet. Nous n'avions alors en Angleterre que cinq Pères : le Père Garnet, le Père Edmond Weston, emprisonné à Wisbeach et qui devait être notre supérieur, le Père Robert Southwell et les deux nouveaux venus.

Le Père Ouldcorne, mon compagnon de route, était déjà arrivé, et le Père Garnet, n'entendant pas parler de moi, commençait à s'inquiéter ; mais ce silence même le rassurait un peu. Enfin nous nous trouvâmes tous réunis, et je laisse à penser quelle joie ce fut. Je restai quelques jours en compagnie des Pères et nous tînmes conseils sur conseils pour arrêter notre ligne de conduite. Le bon Père Garnet nous donna d'excellents avis sur la méthode à suivre pour consoler et sauver les âmes, et le Père South-

well nous fut aussi très-utile : c'était un grand maître dans cet art, car il était prudent, pieux, doux et d'une amabilité presque irrésistible. Cependant Noël approchait : il fallait nous séparer, car les fidèles nous réclamaient et nous savions qu'aux grandes fêtes le danger redoublait.

CHAPITRE III

SÉJOUR DANS DIVERS COMTÉS

Je retournai donc dans le comté de Norfolk au milieu de la famille qui m'avait offert l'hospitalité. Le Père Garnet m'avait fait faire d'amples provisions d'habits et d'autres objets pour ne pas être à charge à nos amis; mais je trouvai par la suite que la Providence ne me laissait jamais manquer de rien, et me donnait même de quoi pourvoir aux besoins des autres. J'adoptai l'habit communément porté par les gentilshommes d'une position aisée. Je m'y trouvais moins emprunté que sous tout autre déguisement, et plus à même de traiter avec les protestants.

Huit mois ne s'étaient pas écoulés, que j'avais converti le frère, le beau-frère et les deux sœurs de mon hôte.

Une des sœurs de mon hôte avait toujours été calviniste enragée. Je reçus aussi l'abjuration de la

sœur d'un juge [1] qui maintenant encore est la plus ferme colonne du parti calviniste. Voici l'histoire de cette dame : Elle avait été élevée chez son frère et imbue dès l'enfance des erreurs de la secte. Peu avant notre rencontre, une chose étrange lui était arrivée. Inquiète sur le sort de son âme, elle avait été trouver certain docteur de l'université de Cambridge, nommé Perna [2]. Ce docteur, elle le savait, avait déjà changé de religion trois ou quatre fois, en même temps que le pays changeait de souverain, mais jouissait néanmoins d'une grande réputation de science. Elle alla donc trouver ce personnage ami intime de sa famille, et le conjura de lui dire sur son honneur quelle était la foi othodoxe, et comment elle pourrait se sauver. Le docteur, poussé au pied du mur par cet appel à sa bonne foi d'une femme énergique et sérieuse, lui répondit : « Je vous en conjure, ne soufflez jamais mot de ce que je vais vous dire. Puisque vous voulez que je vous parle comme si je devais répondre de votre âme sur la mienne, je vous dirai que vous pouvez *vivre* dans la religion que professe la reine, car vous y serez plus à l'aise et échapperez à toutes les vexations qui

[1] En marge on lit le nom de Yelverton.

[2] Ce nom aura été estropié par le copiste ; peut-être est-ce un nom anglais latinisé.

poursuivent les catholiques ; mais ayez bien soin de ne pas mourir en dehors de la foi et de la communion de l'Eglise catholique, si vous voulez sauver votre âme. » Ainsi parla ce pauvre homme. Le malheureux ne pratiqua même pas ce qu'il avait enseigné. Il remit sa conversion de jour en jour et finit par être surpris par la mort. Un soir qu'il avait dîné avec le pseudo-archevêque de Cantorbéry, il tomba comme foudroyé à la porte de sa chambre, et n'eut point cette grâce du repentir qu'il s'était si facilement promise après une vie d'apostasie. Mais celle qui reçut sa consultation fut plus heureuse que lui : tout d'abord, elle ne le crut point, mais depuis, m'entendant souvent répéter que seule la religion catholique était vraie et sainte, elle commença à douter et m'apporta un de ses livres hérétiques. Je lui signalai toutes les faussetés, les citations incomplètes ou inexactes, les faits inventés ou dénaturés dont ce livre était plein, et, avec la grâce de Dieu, elle finit par se convertir et a depuis toujours persévéré. C'est ainsi que Dieu tira du scorpion lui-même le remède contre la morsure du scorpion.

La seconde sœur de mon hôte avait épousé un homme de haute naissance et de grande fortune : elle était bien disposée et je la convertis sans beaucoup de peine. Des couches très-laborieuses l'avaient

réduite à la dernière extrémité. Je me trouvais alors en visite chez elle. Son mari, homme mondain et très-attaché aux biens de la terre, savait que j'étais catholique, mais ignorait que je fusse prêtre. Secondé par son beau-frère, je parvins à lui persuader que, puisque la vie de sa femme était désespérée, il fallait la laisser se préparer en toute liberté à la vie future. Il nous permit d'introduire la nuit suivante un vieux prêtre ordonné avant le règne d'Elisabeth. (Ces prêtres n'étaient pas exposés aux mêmes dangers que les autres.)

La malade se confessa donc, et reçut le saint viatique et l'extrême-onction. — Au bout d'une demi-heure, elle était hors de danger. Le mari, voyant sa femme arrachée à la mort, demanda l'explication de ce mystère. Je lui dis que l'extrême-onction rendait souvent la santé du corps, quand Dieu le jugeait utile. Ce fut là le point de départ de sa conversion : plein d'admiration pour la vertu de nos sacrements, il voulut chercher dans notre Église la guérison de son âme.

Je résolus de battre le fer tandis qu'il était chaud, et le préparai à faire sa confession : mais ne voulant pas encore lui confier que j'étais prêtre, je lui dis que je l'instruirais comme j'avais été instruit moi-même. Il se prépara donc et attendit l'arrivée du prêtre.

Son beau-frère lui dit que celui-ci ne pouvait venir que la nuit. Le soir donc, il renvoya ses domestiques et se retira dans sa bibliothèque, où je le laissai en prière, lui disant que j'allais revenir avec le prêtre. Je descendis, revêtis ma soutane, et revins si changé à ses yeux, qu'il en restait tout ébahi et ne pouvait parler. Nous lui fîmes comprendre, son beau-frère et moi, que ma réserve avait été nécessaire, que, d'ailleurs, ma présence sous son toit ne lui faisait courir aucun danger, puisqu'il m'avait connu si longtemps sans se douter que je fusse prêtre.

Il se convertit donc, et sa femme a depuis grandement souffert pour notre sainte religion.

Je convertis encore plus de vingt personnes d'un rang élevé, dont je tais les noms par prudence, et nombre d'autres moins influentes. J'eus aussi l'occasion de raffermir dans la foi beaucoup d'âmes chancelantes et d'entendre bien des confessions générales. Plusieurs jeunes gens, devenus dans la suite des apôtres et des martyrs illustres, firent, sous ma direction, les exercices spirituels de saint Ignace et, touchés de la grâce, sacrifièrent les plus belles espérances, pour s'enrôler dans la milice sacrée. Un des plus connus est le Père Edward Walpole, profès des trois vœux. Ce bon jeune homme avait beaucoup à

souffrir de son père, qui était calviniste, et de ses autres parents, tous passés à l'hérésie.

Déshérité par son père et réduit à un mince revenu, il vivait à la maison paternelle comme dans une prison, retiré dans sa chambre, priant et étudiant les saints Pères et ne voyant personne qu'aux repas. Ce fut alors qu'il fit ma connaissance et se sentit appelé à la Compagnie. Il entraîna avec lui son cousin Michel Walpole, maintenant profès des quatre vœux.

Ce jeune homme était aussi très-fervent et m'accompagnait dans mes visites en qualité d'homme de confiance. J'ai la joie de voir maintenant les deux cousins travailler dans la vigne du Seigneur, et leurs grands talents suppléent à ma négligence et à ma médiocrité.

Un autre jeune homme fort riche, qui vivait seul avec sa mère, avait entendu parler de moi par un ami et désirait vivement faire la connaissance d'un Jésuite. Il était fort pieux, et employait en bonnes œuvres une partie de sa grande fortune. Je découvris bientôt dans son âme des aspirations élevées. Je lui dis que je connaissais certains exercices, qui faisaient trouver aux âmes bien disposées leur vocation et le chemin le plus court pour arriver à la perfection. Il voulut absolument faire

ces exercices, et en sortit résolu à se faire Jésuite. En attendant, il n'eut pas de repos, qu'il ne m'eût fait promettre de demander à mon supérieur la permission d'aller me fixer chez lui. Je sentais du reste qu'un changement devenait nécessaire. Je commençais à être si connu, que je ne m'appartenais plus et n'étais plus en sûreté. L'invitation me parut donc toute providentielle. Après en avoir référé à mon supérieur, je fis mes adieux à l'excellente famille où j'avais demeuré si longtemps et leur laissai un prêtre pour me remplacer.

Ma nouvelle demeure se prêtait bien mieux que la première aux exigences de ma vocation. Entouré de catholiques, je pouvais garder l'habit de la Compagnie et étudier à mon aise. Je vis bientôt que quelques points avaient besoin d'une petite réforme, mais il fallait se garder d'éveiller la susceptibilité d'un bon prêtre, aumônier ordinaire de la famille. Il ne sentait déjà que trop mon influence. Mais tout s'arrangea pour le mieux. Ce bon ecclésiastique entendant sans cesse vanter les exercices de saint Ignace, voulut en faire lui-même l'expérience. Il les fit et déclara que jusque-là il n'avait pas compris ce que c'était que le sacerdoce; du reste il convertit trois fois plus d'âmes qu'auparavant. Il me prit en grande affection, comme me le prouvèrent pendant ma cap-

tivité ses aumônes et sa tendre charité, et me consultait dans toutes ses difficultés. Plus tard, quand on élut un archiprêtre pour l'Angleterre, il fut nommé l'un de ses assistants.

Dans ma nouvelle résidence comme dans la première, je trouvai souvent l'occasion de donner les exercices de saint Ignace à des hommes du monde, toujours avec des fruits merveilleux. Plusieurs jeunes gens distingués y prirent la résolution d'entrer dans la Compagnie. Un de ceux auxquels je donnai la retraite, mérite une mention spéciale.

Il était l'aîné de quatre frères, dont deux avaient déjà suivi les exercices et étaient entrés dans la Compagnie. Un de ces deux jeunes gens persuada au frère aîné d'essayer d'une retraite. Ce frère aîné était un gentilhomme catholique assez mondain, qui se souciait fort peu de la perfection chrétienne. Il venait d'hériter de son père d'un magnifique domaine, et s'occupait beaucoup de son parc, qu'il avait fait peupler de gibier. Il y vivait comme un roi, dans l'indépendance et l'aisance que donne une grande fortune, entouré de sa femme et de ses enfants, qu'il aimait du reste très-tendrement. Il avait soin de n'avoir rien à démêler avec les prêtres sortis des séminaires et les Jésuites et parvenait ainsi à

ne rien sentir du poids du jour et de la chaleur. Car la persécution s'attachait surtout aux prêtres nouvellement ordonnés, et inquiétait peu les vieux prêtres, c'est-à-dire ceux qui avaient été ordonnés avant le règne d'Élisabeth. La même différence se fait sentir maintenant entre les prêtres séculiers et les pères de la Compagnie : tout le monde sait que la persécution sévit avec bien plus de violence contre nous et nos amis. Sans doute, nos ennemis voyant que notre nombre grossit rapidement, et que, dans plusieurs endroits, le clergé séculier nous est peu favorable, cherchent à écraser d'abord le parti le plus faible et à empêcher par des punitions terribles nos amis de nous donner asile. Mais les Israélites se multipliaient en dépit de la rage de Pharaon.

Pour revenir à notre gentilhomme, il fut lui aussi pris au piége du bon Dieu et, une fois pris, ne chercha plus à s'échapper. Il sortit de la retraite tout transfiguré et résolu de tout réformer autour de lui. Le but de sa vie ne fut plus la jouissance, mais la gloire de Dieu. Il remplaça ses domestiques protestants par des domestiques catholiques, voulut avoir auprès de lui un prêtre séculier et un Jésuite comme directeur de sa conscience, s'occupa de faire autour de lui le plus de bien possible et résolut de

consacrer son temps et ses talents à la publication d'ouvrages utiles. Nous lui devons diverses traductions : une Vie de saint Ignace, les Dialogues de saint Grégoire le Grand, l'ouvrage du père Ratin sur l'état religieux, et plusieurs autres ouvrages du même genre.

Sur ses instances, je vins me fixer chez lui, et amenai avec moi des domestiques fidèles que je connaissais de longue date. Bientôt j'eus gagné les bonnes grâces de l'aumônier de la famille, qui se trouvait lui-même beaucoup mieux de tous ces changements, et la femme de mon hôte, dont je redoutais l'extrême vivacité, se montra pleine de zèle pour la décoration de la chapelle, et me permettait même de la reprendre de ses emportements.

La mère de mon hôte était une femme admirable. Dieu l'avait bénie dans ses enfants, quatre garçons et quatre filles. Toutes ses filles consacrèrent à Dieu leur virginité. A mon arrivée, deux étaient filles de Sainte-Brigitte, et l'une d'elles est maintenant mère abbesse d'un couvent à Lisbonne.

J'envoyai les deux autres aux Augustines, en Belgique. Deux de ses fils moururent Jésuites; un troisième fut tué en combattant contre les hérétiques en Belgique, et tomba les armes à la main, alors

que tout s'était rendu autour de lui. Le quatrième était le maître de la maison.

Dès que je fus arrivé, la bonne dame voulut que son fils me conduisît à sa chambre. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se jeta à mes pieds, me conjurant de lui permettre de les embrasser, disant que j'étais le premier Jésuite qu'elle eût vu, et, sur mon refus, elle baisa l'endroit où je me tenais et se leva toute radieuse.

Sur mon avis, cette bonne dame s'est séparée de son fils et s'est retirée dans une de ses propriétés pour pouvoir faire plus de bien. Elle entretient chez elle deux Pères de notre Compagnie, et nous verrons bientôt à quelles persécutions l'exposa son amitié pour nous [1].

J'introduisis dans la maison la communion fréquente : auparavant personne, à l'exception de la vieille dame, ne communiait plus de quatre fois par an ; j'établis l'usage de communier une fois la semaine. Les jours de fête et les dimanches, je prêchais à la chapelle, et enseignais souvent aux fidèles la

[1] Nous avons de bonnes raisons de croire que le nom de cette excellente famille était Wiseman ; une traduction anglaise de l'ouvrage du Père Pinelli, *le Miroir de la perfection*, imprimée en 1618, est dédiée à Révérende et Religieuse Dame Barbara Wiseman, abbesse du monastère anglais de Sion à Lisbonne, de l'ordre de Sainte-Brigitte.

manière de méditer et d'examiner leur conscience. J'introduisis aussi la coutume de lire à table quelque livre édifiant, quand nous n'avions pas d'invités.

Bientôt je pus faire quelques excursions apostoliques, et la famille où j'étais me ménagea l'occasion d'opérer plusieurs conversions.

Mon premier converti fut le beau-frère de mon hôte, fils unique d'un chevalier. Il épousa depuis une cousine du célèbre duc de la Feria. Les deux époux ont toujours été de fervents catholiques et pendant les plus mauvais jours, ont toujours donné asile à un de nos Pères, quelquefois à deux ou trois.

La mère de mon hôte avait presque converti certaine grande dame de ses voisines, sœur du comte d'Essex et femme du plus riche seigneur du comté [1].

Bien que cette dame fût toute aux vanités de ce monde, elle promit à son amie de voir un prêtre, pourvu que celui-ci vînt la trouver incognito.

[1] Essex eut deux sœurs : l'une, Pénélope, mariée à Robert, lord Rich, puis à Charles Blount, comte de Devonshire; l'autre, Dorothée, épousa en premières noces sir Thomas Perrot et en secondes noces Henri Perry, comte de Northumberland. Il est probable que le P. Gérard fait ici l'histoire de la première.

Sur cet avis, je me rendis chez elle et fit semblant de lui apporter un message de la part d'une grande dame sa parente. Je dînai à sa table et eus avec elle une conférence de trois heures. Je dissipai ses doutes, et tâchai de lui inspirer un peu de courage; avant la fin de l'entretien, elle me demanda comment il fallait préparer sa confession e fixa même le jour. Elle m'écrivit depuis qu'elle ne désirait rien tant que de m'ouvrir son âme tout entière. Mais les jugements de Dieu sont chose terrible et mystérieuse. Cette dame avait eu longtemps pour amant l'un des hommes les plus connus de la cour [1].

Elle lui écrivit pour lui faire part de son dessein, peut-être pour lui dire un éternel adieu. C'était réveiller un serpent endormi. Aussitôt il accourut, essaya tous les moyens pour la dissuader et finit par la prier de m'envoyer une grande page d'objections, déclarant que, si je répondais victorieusement, lui aussi se convertirait. Elle m'envoya ces objections en me faisant ressortir toute l'importance de ma réponse. Je répondis, et n'entendis plus parler de rien. De fait ce malheureux ne voulait qu'obtenir un délai; il y réussit, emmena la pauvre dame à Londres et lui fit oublier toutes ses bonnes résolutions.

[1] Ce que dit le Père Gérard ne peut convenir qu'à lord Mountjoy, le vainqueur de Tyrone en Irlande.

A son retour triomphant d'Irlande, il devint si éperdûment amoureux de cette dame, et fit tellement parler de lui par ses extravagances, qu'il tomba en disgrâce. Il en mourut de chagrin, invoquant à sa dernière heure non son Dieu, mais sa *déesse*, à laquelle du reste il légua toute sa fortune. La dame en question revint souvent à ses premières pensées et parla souvent de moi à une de ses filles d'honneur, devenue depuis religieuse en Belgique, où je l'ai connue. Elle m'excitait à raviver une flamme qui n'était pas éteinte et à lui écrire.

Au moment même où je commençais la lettre, j'appris qu'elle venait de mourir d'une fièvre maligne. Je sus depuis qu'elle avait fait appeler un de nos Pères, et était morte catholique.

Je revenais rarement de mes excursions sans avoir gagné quelque âme à Dieu. Mais le pays que j'habitais était bien différent des comtés situés plus au nord. Là, dans le Lancashire par exemple, où le peuple est resté catholique [1], il est facile d'avoir de grands auditoires et de faire des conversions en masse. J'ai quelquefois parlé à deux cents personnes

[1] Les catholiques du Lancashire ont toujours été célèbres par leur constance et leur fermeté. C'est dans les villes et les villages du Lancashire que l'on trouve le plus de ces vieux catholiques anglais qui, de père en fils, sont restés fidèles à l'Eglise en dépit de toutes les persécutions.

à la fois. On se dispersait à l'annonce d'un danger, et, la crainte passée, on se réunissait de nouveau. Mais dans les pays situés plus au sud, il y avait peu de catholiques, presque tous appartenant à la haute classe; les gens du peuple étaient trop persécutés pour rester fidèles. Là, il fallait d'abord gagner la noblesse puis les serviteurs, car les maîtres catholiques ne pouvaient se passer de domestiques catholiques.

Dans quelques-unes de mes excursions vers le nord, je passai par mon pays natal, et là, malgré les nombreuses relations de ma famille, j'éprouvai une fois de plus combien est vraie cette parole de Notre-Seigneur : Nul n'est prophète en son pays. J'y fis peu de bien et y demeurai le moins de temps possible.

Un jour, j'allai demander l'hospitalité à l'un de mes parents. Quand j'arrivai, il partait pour la chasse, et m'engagea à y prendre part, alléguant que ce serait pour moi la seule occasion de rencontrer et de convertir certain gentilhomme, mari d'une de nos cousines. Je montai donc à cheval, et m'élançai à la chasse de cette âme. Je rejoignis notre gentilhomme, et, pendant les intervalles de la chasse, je lui parlai de la nécessité de poursuivre autre chose que les biens et les joies de ce monde, des artifices du dé-

mon, qui rôde autour de notre âme comme autour d'une proie.

Comme il était plutôt schismatique qu'hérétique, nous fîmes peu de controverse. Les deux jours suivants, j'achevai l'œuvre commencée et le quatrième jour je reçus son abjuration. Il est toujours resté depuis l'un des fermes soutiens de la mission.

Cette conversion en amena une autre, entourée de circonstances assez extraordinaires. Mon nouveau converti alla voir un de ses amis qui était dangereusement malade ; c'était un homme droit, retenu dans l'hérésie plus par illusion que par d'autres motifs. Mon ami le pressa vivement de se convertir et de penser à son âme, et obtint de lui la promesse de se confesser. Il l'instruisit de tout, lui apprit à exciter dans son âme la douleur de ses péchés et alla chercher un prêtre. Il eut beaucoup de peine à en trouver un, et, pendant ce temps, le malade mourut. — Le pauvre mourant demandait souvent si son ami reviendrait avec le médecin qu'il avait promis d'amener. (Évidemment il s'agissait du prêtre, car nous nous faisions souvent passer pour médecins.)

Bref, ce qui arriva sembla montrer que Dieu avait agréé sa bonne volonté. Les nuits qui suivirent sa mort, sa femme, une protestante, vit dans la

chambre une lumière qui s'agitait autour d'elle et pénétrait même dans son alcôve. Effrayée, elle voulut que ses filles de service couchassent dans sa chambre. Mais elles ne virent rien, bien que la lumière continuât de paraître. La pauvre dame envoya chercher l'ami de son mari. Celui-ci consulta un prêtre, qui répondit que, probablement, cette lumière était pour la femme du mort une invitation surnaturelle à revenir à la vraie foi. — L'ami lui rapporta la réponse et fut assez heureux pour la convertir. Une fois catholique, elle fit dire la messe dans sa chambre pendant assez longtemps, mais la lumière revenait toujours. Le prêtre pensait que, probablement, son mari avait été sauvé par sa contrition et son désir de la confession et avait besoin de prières : il lui conseilla de faire dire la messe pour lui pendant trente jours, conformément au vieil usage des catholiques anglais. La bonne veuve le fit et, la nuit du trentième jour, au lieu d'une lumière, elle en aperçut trois. Deux semblaient en soutenir une autre. Les trois lumières entrèrent dans l'alcôve, montèrent au ciel, puis disparurent pour ne plus revenir.

Au milieu de mes courses apostoliques, je trouvais moyen d'aller de temps à autre voir et consulter le P. Garnet, supérieur de la mission. Tous les six mois, nous nous réunissions pour lui rendre compte de nos

consciences et renouveler nos vœux devant le Seigneur Jésus. J'ai toujours remarqué que cette coutume de la Compagnie faisait à tous un bien immense. Pour moi, je sortais de ces réunions tout joyeux et tout renouvelé, plein de force et de zèle.

Une de ces réunions, motivées par les exercices de la rénovation, fut l'occasion d'une alerte assez vive. Nous étions chez le P. Garnet à la campagne : déjà nous avions assisté à plusieurs conférences et reçu les avis de notre supérieur, quand l'un de nous souleva la question suivante : « Que ferions-nous, si, nombreux comme nous l'étions, nous venions à être surpris? » Il y avait alors dans la maison neuf ou dix Jésuites, quelques prêtres et quelques laïques, qui étaient venus s'y cacher. Le saint Père Garnet répondit: « C'est vrai; puisque nous devenons si nombreux, nous ne devrions plus avoir de réunion générale. Cependant comme nous sommes ici rassemblés pour la plus grande gloire de Dieu, je réponds de tout jusqu'à la rénovation. Après, je ne réponds plus de rien. » En effet, le matin même de la rénovation, bien qu'il ne parût pas s'en préoccuper auparavant, il commença de presser chacun de prendre ses précautions, de ne pas s'arrêter sans nécessité, leur disant : « Je ne réponds plus de rien. » Après dîner, plusieurs montèrent à cheval et parti-

rent. Il ne resta plus à la maison que cinq Pères et deux prêtres séculiers.

Le lendemain, vers cinq heures du matin, le Père Southwell commençait sa messe et nous étions en oraison, quand j'entendis un grand bruit dans la direction de la porte. Puis éclatèrent les imprécations et les jurements contre le domestique, qui refusait d'ouvrir. Quatre *limiers de prêtres* ou pourchasseurs étaient là, l'épée nue, qui cherchaient à enfoncer la porte. Le fidèle domestique tenait bon, et il fit bien, sans quoi nous étions tous faits prisonniers.

Pendant ce temps le Père Southwell avait déposé les ornements, dépouillé l'autel et, nous-mêmes, nous avions caché tout ce qui pouvait trahir la présence d'un prêtre. Nous pensions avec inquiétude que nos lits étaient encore tout en désordre et tout chauds, ce qui décida plusieurs à les retourner. Puis, pendant que nos ennemis tempêtaient et hurlaient à la porte, que le domestique leur répétait que la maîtresse de la maison n'était pas levée, qu'elle allait venir, nous eûmes le temps de gagner une cachette habilement préparée.

Ces hommes entrèrent enfin, furieux comme des léopards, et se mirent à fouiller partout avec rage. La visite dura quatre heures; mais ils ne trouvèrent rien. Enfin, ils se retirèrent, non sans s'être fait

payer pour leur peine. Car ce n'est pas assez pour les catholiques d'être soumis à ces vexations, il faut encore qu'ils payent leurs bourreaux.

Nous étions dix dans notre cachette : les Pères Garnet, Southwell et Ouldcorne (tous les trois devaient être martyrisés), le Père Stanny et moi, deux prêtres séculiers et deux ou trois autres personnes. Nous étions dans une cave, les pieds dans l'eau, et quand la maîtresse de la maison vint nous appeler, nous sortîmes comme autant de Daniels de la fosse aux lions. Le lendemain, nous partîmes le P. Southwell et moi ; le Père Ouldcorne, dont la résidence était assez rapprochée, voulut encore rester.

CHAPITRE IV

HISTOIRE DU PÈRE OULDCORNE

Puisque j'ai nommé le Père Ouldcorne, mon compagnon de voyage de Rome en Angleterre, je veux raconter en quelques mots son histoire. Après son arrivée, il demeura quelque temps avec le Père Garnet. Non loin de là se trouvait la maison d'un gentilhomme catholique, alors emprisonné pour la foi dans la Tour de Londres.

Cette maison [1] était admirablement située pour servir de résidence. Malheureusement, la garde en était confiée à la sœur du gentilhomme, une hérétique élevée à la cour d'Élisabeth. Elle y avait tant bu le poison de l'erreur, qu'elle paraissait désespérée. Elle causait cependant volontiers religion avec les prêtres, mais seulement pour disputer.

Après bien des tentatives inutiles pour la ramener,

[1] Cette demeure est *Henlip-hous*, près de Worcester : c'est aujourd'hui la résidence de lord Southwell.

le Père Garnet confia la chose à la main si habile du Père Ouldcorne. Le Père alla la voir et la trouva très-entêtée : les arguments tirés de l'Écriture sainte, l'autorité, la raison, rien n'y fit. L'homme de Dieu ne désespéra pas, mais se tourna vers Dieu, et résolut de vaincre le démon par la prière et par le jeûne. La pauvre protestante, voyant que le Père avait passé deux jours sans rien prendre, en était assez étonnée. Soit curiosité, soit obstination, elle se dit : « Peut-être ce Père est-il un ange ; je verrai bien s'il n'a pas d'autre nourriture que celle des anges : et s'il n'est pas un ange, il ne me convertira pas. » Le Père resta quatre jours sans manger ; au bout de ce temps, le démon était vaincu : cette dame était devenue aussi docile qu'elle avait été obstinée. Dieu réservait cette conquête au Père Ouldcorne, et le destinait à ramener non-seulement cette personne, mais une bonne partie du pays. On disait de lui comme de saint Jean, qu'il avait fondé et gouverné toutes les Églises dans ces parages. Sa prudence suffisait à tout, sa constance ne fit jamais défaut à quiconque réclama son secours, et ses abondantes aumônes nourrissaient une foule de pauvres catholiques. Sa maison ressemblait à une de nos résidences ordinaires, tant était grande l'affluence des catholiques qui s'y rendaient pour l'entendre prêcher, le consulter et se confesser.

Il avait pour l'aider le Père Thomas Lister, homme d'une érudition remarquable.

Le Père Ouldcorne était aussi mortifié qu'ardent au travail. Il étudiait beaucoup, jeûnait sévèrement et faisait un fréquent usage du cilice et de la discipline. Mais tout en faisant la guerre au démon, il se rendit incapable de servir l'Église. Il se rompit un vaisseau dans la poitrine, puis tomba dans une grande langueur, et fut enfin atteint d'un cancer à la bouche, que les médecins déclarèrent incurable.

Le bon Père craignant de ne plus pouvoir prêcher, résolut de faire un pèlerinage au puits de sainte Winifred, si célèbre par les guérisons qu'on y obtient. Sainte Winifred était une jeune fille du pays de Galles, célèbre par sa beauté et par sa pureté. Le fils d'un des seigneurs du pays conçut pour elle un amour violent et lui demanda sa main. Mais il était païen et elle avait fait vœu de virginité entre les mains de l'évêque; elle repoussa sa demande. Furieux, le barbare saisit son sabre et lui coupa la tête. La scène se passait au haut d'une colline. La tête roula jusqu'à la vallée, et, à l'endroit où elle s'arrêta, jaillit une source d'eau abondante, dans un endroit qui devait son nom à sa stérilité et à sa sécheresse. A cinquante pas de là, le courant est assez fort pour faire tourner un moulin. Le puits est formé de grandes pierres

toutes rouges, comme si elles étaient couvertes de sang. Le peuple permet difficilement d'en détacher un morceau et, quand on le fait, l'endroit coupé passe rapidement du blanc au rouge. On trouve aussi de ces pierres rouges dans le ruisseau ; les catholiques les conservent précieusement, ainsi que la mousse parfumée qui s'attache à ces pierres. L'eau est glaciale, et cependant jamais on ne se trouve mal d'en boire ou de s'y baigner. Le jour de la fête de sainte Winifred, le 3 novembre, l'eau s'élève d'un pied dans le puits ; elle rougit aussi un peu ce jour-là. J'ai visité le puits le 3 novembre pour constater le fait et j'ai vu l'eau toute trouble et d'une teinte rougeâtre, tandis qu'aux autres jours elle est si limpide, qu'on peut distinguer une épingle au fond du puits. Il gelait si fort ce jour-là, que la glace du ruisseau cassée la nuit par les pèlerins, s'était déjà reformée le matin, et j'eus de la peine à passer à cheval. Malgré ce froid intense, je descendis dans le puits comme tous les pèlerins, m'y étendis et y priai pendant un quart d'heure. J'en sortis, ma chemise toute trempée d'eau, mais je ne changeai pas, et je ne m'en trouvai pas plus mal.

Les miracles les plus éclatants s'opèrent à ce puits. Un protestant, voyant un jour les catholiques se baigner par dévotion, dit en se raillant : « Qu'est-ce

qui pousse ces gens-là à se baigner ainsi : je m'en vais y laver mes bottes. » Et il sauta dans l'eau tout botté et le sabre à la main. Aussitôt le pouvoir surnaturel de cette eau se fit sentir : en une seconde, il se trouva perclus de tous ses membres.

Pendant plusieurs années on le vit, impotent, traîné dans une petite voiture, comme pour attester son châtiment et fortifier la foi des autres. J'ai parlé à plusieurs personnes qui l'ont connu et ont appris cette histoire de sa propre bouche, comme elles me l'ont solennellement affirmé. Les mêmes personnes m'ont dit depuis que le malheureux fit pénitence et retrouva l'usage de ses membres dans ces mêmes eaux qui lui avaient été si fatales [1].

Le Père Ouldcorne entreprit donc un pèlerinage au puits miraculeux; mais sainte Winifred alla à sa

[1] Sans garantir tous les détails que donne ici le Père Gérard, nous pouvons affirmer avec une entière certitude que ce puits existe encore, qu'il s'y opère très souvent des guérisons miraculeuses; que l'on peut s'y baigner sans inconvénient dans des conditions qui seraient jugées très-dangereuses ailleurs. De toutes les parties de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Amérique, les malades y affluent, et l'on aperçoit tout autour du puits merveilleux des béquilles et des ex-voto. Seulement, les protestants qui viennent là se faire guérir, ne voient que l'effet, sans remonter à la cause. Quelle eau merveilleuse ! disent-ils. Nous avons été témoin de ce spectacle, il n'y a pas trois ans. (*Note du traducteur.*) Pour plus amples détails, on peut voir : *Life of mother Margaret Hallahan*, p. 233.

rencontre. Sur sa route, il entra chez deux bonnes demoiselles qui cachaient un prêtre dans leur maison. Ce prêtre avait une de ces pierres couleur de sang, qu'on ramasse dans le puits de la sainte. Le Père Ouldcorne la prit et la baisa avec respect; puis il se retira à l'écart, se mit à genoux pour prier et se mit à lécher la pierre et à la tenir dans sa bouche. Au bout d'une demi-heure, il se sentit guéri. Il alla néanmoins jusqu'au puits, pour remercier sa bienfaitrice; il y prit un bain et y laissa cette faiblesse qui le fatiguait tant depuis plusieurs années. Il revint donc tout vigoureux et tout rajeuni. Je tiens ces détails de la bouche du Père Ouldcorne lui-même.

CHAPITRE V

PREMIERS DANGERS

Après l'alerte qui nous avait surpris chez le Père Garnet, j'étais retourné dans l'excellente famille dont j'ai fait connaître les membres. Déjà la vieille mère s'était séparée de son fils et était allée se fixer chez elle, afin de pouvoir nous être plus utile.

Nous touchions au moment de l'épreuve. Mes hôtes furent les premiers atteints, et le divin Maître, pour qui ils allaient souffrir, voulut qu'ils fussent, comme lui, trahis par un ami, par leur propre serviteur.

Ce malheureux était un protestant, ancien domestique de la famille. Attaché naguère au service du second frère, il avait été recommandé par lui à la charité de la mère et du frère aîné. Il demeurait à Londres, mais de fréquentes visites le tenaient au courant de tout ce qui se passait chez la mère ou chez le fils. Je ne pouvais soupçonner un homme

que tous croyaient fidèle ; cependant je m'étais fait une loi de ne jamais paraître devant lui dans l'exercice du ministère, ou dans un costume qui pût autoriser ses soupçons. Néanmoins, comme il l'avoua depuis, il devina qui j'étais, au respect dont m'entourait mon hôte. Jamais celui-ci ne me laissait aller en voyage sans faire route avec moi pendant quelques milles ; souvent il m'accompagnait dans mes excursions à Londres, et d'ordinaire nous descendions chez cet homme. L'expérience ne m'avait pas encore appris que le plus sûr était de louer moi-même une maison.

Une fois en possession du secret, le traître résolut de vendre son maître. Il alla donc trouver les magistrats et débattit avec eux le prix de la trahison. On le renvoya d'abord, en le chargeant de s'assurer adroitement combien de prêtres fréquentaient la demeure de la mère et du fils. Bientôt les perquisitions commencèrent.

On alla d'abord chez la mère de mon hôte. Le prêtre qui y demeurait d'ordinaire eut le temps de se cacher et déjoua toutes les recherches. Quant à la pieuse dame, on la fit comparaître à Londres devant le tribunal chargé de poursuivre les catholiques. Elle répondit constamment avec un courage et une liberté qui surprirent quelque peu dans une femme.

Jetée en prison, elle sut allier à la patience le dévoûment le plus héroïque : pour s'humilier et en même temps pour se mettre à même de faire aux catholiques malheureux de plus larges aumônes, elle préparait elle-même sa nourriture, et refusait tout service. Tant que dura sa captivité, elle m'envoya régulièrement la moitié de ses revenus; et avec le reste, sans compter beaucoup d'autres bonnes œuvres, elle entretenait un prêtre, qui lui apportait la sainte communion, et soulageait ses compagnons de prison. Tout son temps se partageait entre la prière et la confection du linge et des ornements nécessaires au culte divin. Elle vécut ainsi pendant deux années entières : la Providence parut alors l'appeler à une destinée plus haute, celle du martyre.

On avait découvert qu'elle recevait la visite d'un prêtre (autant que je me le rappelle, c'était le P. Jones, franciscain Récollet, qui souffrit depuis le martyre). On résolut aussitôt de lui appliquer la loi dans toute sa rigueur. Elle fut mandée devant le tribunal; on fit paraître, comme c'est l'usage, de faux témoins, qui l'accusèrent d'avoir entretenu des prêtres dans le royaume contrairement aux ordonnances; puis un jury fut convoqué, avec ordre de la déclarer *coupable ou non coupable.*

Certaine d'avance du résultat, cette sainte femme voulut épargner aux jurés le remords d'un nouveau crime ; elle résolut de garder un silence obstiné et de ne rien répondre à la question d'usage, *si elle plaidait coupable ou non coupable.* Elle n'ignorait pas que les lois réservent à ceux qui refusent de plaider des supplices plus affreux encore qu'aux traîtres convaincus de félonie. On les étend à terre, le dos appuyé sur une pierre aiguë; puis on charge leur poitrine d'un poids énorme, qui les écrase et les tue. Quelques années auparavant, à York, une de nos martyres, nommée Clitheroe, avait également, et pour les mêmes motifs, refusé de plaider. La noble veuve résolut de marcher sur ses traces. Elle fut donc condamnée à périr écrasée. On la vit sortir du tribunal, toute glorieuse et toute fière d'avoir été jugée digne de mourir pour Jésus-Christ. Mais son rang et sa grande réputation de vertu firent reculer les ministres de la reine devant cette barbare exécution. Ils se contentèrent de la faire transporter dans un affreux cachot. Cette indulgence était d'ailleurs dictée par un motif d'intérêt : ils tenaient beaucoup à confisquer ses revenus ; et c'était mal calculer que de la mettre à mort, sa fortune devant alors revenir à son fils. Dépouillée de tous ses biens pour la cause catholique, alors qu'elle eût voulu lui

sacrifier sa vie, cette femme héroïque languit dans une cellule infecte, jusqu'au règne de Jacques Ier. Elle eut part alors à l'amnistie de joyeux avénement, et revint chez elle, où elle vit encore saintement.

Mais reprenons le fil de notre récit.

Le traître dont j'ai parlé guettait l'occasion de nous trahir, sans se trahir lui-même à nos yeux. Nous venions de louer à Londres une maison, qui devait nous servir de pied-à-terre. Employé par son maître en beaucoup d'affaires, le fourbe connut bientôt notre nouveau logement, et résolut de m'y faire arrêter. Il promit donc aux magistrats de les avertir, dès que je m'y trouverais, afin qu'ils pussent cerner la maison pendant la nuit. Une circonstance toute providentielle fit seule avorter son plan.

Le P. Garnet, mon supérieur, venait de fixer sa résidence à quelques milles de Londres, et j'avais été lui rendre visite. Un ou deux jours après, rappelé subitement à Londres par une affaire, j'avais écrit au gardien de la maison de m'attendre dans la soirée, et de m'amener quelques amis que je désirais voir. Le traître venait souvent à cette maison, qui, aux yeux du public, appartenait à son maître : il fut donc bientôt au courant de tout, et courut avertir les *pourchasseurs de prêtres*. On convint de m'arrêter à minuit.

Au moment de monter à cheval, j'allai prendre congé du P. Garnet, mais il voulut absolument me retenir. Je lui représentai l'affaire qui m'appelait, l'ennui que j'éprouvais à manquer au rendez-vous : tout fut inutile, il ne voulut jamais consentir à mon départ. Cependant, comme il me l'a dit depuis, il ne voyait aucune raison qui pût motiver à ses yeux une conduite si extraordinaire, et d'ailleurs si contraire à ses habitudes. Il était sans doute inspiré d'en haut; car au matin, nous apprîmes de bonne heure, qu'on avait investi la maison et arrêté quelques papistes. Le bruit courut même que dans le nombre se trouvait un prêtre. C'était tout simplement mon domestique, Richard Fulwood, saisi au moment où il cherchait à se cacher. Sa figure vénérable l'avait fait prendre pour un prêtre. Le traître n'était pas là pour le reconnaître. Trois catholiques furent arrêtés dans cette affaire, ainsi qu'un pauvre schismatique catholique de cœur, qui me servait de portier.

A l'interrogatoire, tous les prisonniers tinrent bon, et ne laissèrent rien échapper qui pût faire soupçonner le véritable propriétaire de la maison. Ce fut un grand bonheur; car la moindre indiscrétion pouvait perdre sans ressource mon ami M. Wiseman.

Après cette expédition nocturne dirigée contre moi, les magistrats lui avaient envoyé l'ordre de comparaître sur-le-champ. On voulait s'assurer de sa personne, en attendant que ma propre arrestation et mon procès eussent fourni contre lui des preuves décisives. Il partit pour Londres en toute hâte, et, ne se doutant encore de rien, courut droit à la maison, pour me voir et concerter avec moi ses réponses. A peine eut-il frappé, que la porte s'ouvrit; mais au lieu d'un père, il ne trouva que des bêtes féroces altérées de sang. Ces serviteurs de Satan étaient restés là depuis le matin, épiant les catholiques qui, n'ayant eu vent de rien, pourraient tomber dans leurs filets. Mon noble ami se trouva pris au piége. On le conduisit sur l'heure aux magistrats. — « Combien avez-vous de prêtres chez vous? qui sont-ils? » lui demandait-on de tous les côtés à la fois. Il répondit qu'il savait à quoi s'exposaient les recéleurs de prêtres; qu'il était trop prudent pour jouer ainsi sa vie. Comme on insistait, il s'offrit à répondre à toute accusation formulée dans ce sens. Les juges n'ajoutèrent rien; ils ne firent même pas allusion à mon séjour dans la famille, persuadés qu'ils finiraient par mettre la main sur moi, pourvu que le traître demeurât inconnu. Mon ami fut jeté en prison et mis au secret : un seul de

ses serviteurs avait permission de le visiter, et c'était le traître : comme son maître ne se défiait pas encore de lui, on s'était ménagé cette ressource, pour découvrir le secret de ma retraite.

A la première nouvelle de ces événements, je me rendis à la campagne, pour me concerter avec sa femme et ses amis, et mettre mes effets en sûreté. Comme nous touchions aux fêtes de Pâques, je dus garder une partie des ornements, et bien que la prudence me conseillât de fuir, je ne pus me résoudre à abandonner cette famille, à l'approche des fêtes et dans des circonstances si critiques.

Pendant la semaine sainte, le perfide domestique nous apporta de Londres une lettre de son maître, qui nous racontait les incidents de sa vie de prison, les interrogatoires qu'on lui avait fait subir et ses réponses. On avait laissé passer la lettre, pour donner à l'espion l'occasion de s'assurer si j'étais à la maison.

Mon domestique m'avait écrit par la même occasion. Grâce au traître, il avait été bientôt reconnu, jeté dans l'infecte prison de Bridewell et mis également au secret. On espérait lui arracher ainsi de précieux aveux. Sa lettre me disait comment il avait constamment nié ce qu'on voulait lui faire avouer, quelles menaces on lui avait faites et quel-

les horribles souffrances il endurait. On ne lui donnait que du pain noir, et encore juste assez pour ne pas le laisser mourir de faim; il avait pour cellule un misérable réduit sans lit, de sorte qu'il était obligé de passer la nuit assis et tout habillé dans l'embrasure d'une fenêtre. Le peu de paille qu'on lui avait laissée, fourmillait d'une affreuse vermine, ce qui la rendait inutile. Enfin, pour mettre le comble à la cruauté, on le forçait de respirer l'odeur de ses propres ordures : l'air de cet antre obscur en était empesté et le faisait presque défaillir.

Je lisais cette lettre à la femme de mon ami, en présence du traître, et ces derniers détails m'arrachèrent cette exclamation : « Pauvre homme! que ne puis-je endurer à sa place quelques-unes de ses souffrances! » Ces paroles me servirent plus tard à reconnaître celui qui nous avait trahis. En effet, dans mon interrogatoire, pour me convaincre des rapports que j'avais entretenus avec cette famille Wiseman, un des juges, s'oubliant un instant, me demanda si je n'avais pas prononcé ces mots devant la maîtresse de la maison.

CHAPITRE VI

UNE PREMIÈRE ALERTE

A peine de retour à Londres, le traître fit part à nos ennemis de tout ce qu'il avait vu et entendu. Aussitôt ordre est envoyé à deux gentilhommes du pays, revêtus du titre de juges, de cerner la maison et de la fouiller avec la dernière rigueur. Cet ordre leur est expédié par deux poursuivants fameux entre tous. Le traître revint nous voir le jour de Pâques, sous prétexte de nous apporter des nouvelles fraîches, en réalité, pour se tenir au courant de nos projets.

Le lundi de Pâques, prévoyant les dangers qui allaient fondre sur nous, nous nous étions levés de grand matin et préparions tout pour célébrer la messe avant l'aurore. Soudain, nous entendons le trot de plusieurs chevaux et le bruit confus d'une multitude qui cerne la maison. Il était facile de deviner ce qui allait arriver. Aussitôt les portes sont

fermées, et, en attendant qu'on les enfonce, l'autel est dépouillé de ses ornements, les cachettes sont ouvertes, et j'essaye de me blottir dans l'une d'elles. Je voulais d'abord me réfugier dans un trou, qu'on avait pratiqué dans le mur de la salle à manger; je me trouvais ainsi plus éloigné de la chapelle, l'endroit le plus suspect de la maison, j'étais sûr d'y trouver des provisions, et d'entendre ce que diraient nos ennemis. Par une permission particulière de la Providence, la maîtresse de la maison n'y consentit pas; elle voulut à toute force me faire entrer dans une autre cachette, située près de la chapelle, où, disait-elle, on pouvait plus facilement renfermer les vases sacrés. Je finis par céder, tout en prévoyant que si les perquisitions se prolongeaient, je souffrirais cruellement de la faim.

J'étais à peine entré dans ma tanière, que les gens du dehors forcèrent l'entrée et se répandirent comme un torrent. Leur premier soin fut d'enfermer dans sa chambre M^me^ Wiseman avec ses deux filles et de s'assurer de tous les serviteurs. Ces précautions prises, ils se partagèrent la maison qui était fort grande, et la fouillèrent de la cave au grenier; ils soulevaient jusqu'aux tuiles du toit, et, armés de torches, scrutaient les plus humbles recoins. Ce fut peine perdue. Ils se mirent alors à abattre les

cloisons partout où se portaient leurs soupçons. Ils mesuraient les murs à l'aide de longues baguettes et les perçaient dès qu'ils apercevaient la moindre irrégularité. Deux jours entiers se passèrent à sonder ainsi les murs et les planchers et à rechercher toutes les cavités. Mais tout ce travail n'aboutit à rien. Convaincus alors que j'étais parti le dimanche soir, les deux magistrats s'en retournèrent chez eux, laissant à leurs gens le soin d'emmener à Londres la maîtresse de la maison et tous ses domestiques, pour y être interrogés et jetés en prison. La maison devait rester à la garde du traître et de quelques autres protestants.

Cette dernière résolution réjouit la bonne dame et lui fit concevoir l'espérance de me faire parvenir quelques provisions; car, elle le savait, j'étais résolu à mourir de faim, plutôt que de sortir et de sauver ma vie aux dépens de mes hôtes. Le danger, du reste, devenait pressant : je n'avais pour me soutenir que quelques biscuits, qui s'étaient trouvés sous ma main, quand j'étais entré dans ma cachette. Dans le trouble du moment, la maîtresse de la maison ne m'avait rien donné de plus, ne pensant pas que les perquisitions pussent se prolonger à ce point. Après ces deux jours, se voyant elle-même sur le point d'être arrêtée et conduite à Londres,

elle conçut les plus vives inquiétudes et résolut d'avoir recours au traître. L'hypocrite avait bien joué son rôle : à l'entrée des assaillants, il avait fait force démonstrations de zèle pour les arrêter; néanmoins, la pauvre dame ne lui aurait jamais livré son secret, sans les horribles angoisses qui déchiraient son âme; mais elle pensa qu'il valait mieux risquer quelque chose, que de me laisser mourir de faim. Elle lui dit donc d'aller après son départ, dans une chambre qu'elle désigna, de m'appeler par mon nom et de me dire que les autres domestiques étaient en prison, mais qu'il était là pour me sauver : je ne manquerais pas de répondre.

Le traître promit tout ce qu'elle voulut, mais il n'eut rien de plus pressé, que de raconter la chose à sa troupe. Aussitôt on rappela les magistrats : ils revinrent le lendemain de grand matin, et les perquisitions recommencèrent.

On se remit à sonder, à mesurer avec un redoublement de précaution, surtout dans la chambre désignée. Après un jour de recherches inutiles, on résolut d'abattre tous les plâtres et les plafonds de l'appartement. Pendant la nuit, les issues furent soigneusement gardées; j'entendis même le capitaine de la troupe donner le mot d'ordre à ses gens, et

j'aurais pu en profiter, s'il m'avait été possible de sortir de ma cachette sans être vu.

La Providence veillait sur moi; elle aveugla mes ennemis d'une manière admirable. L'entrée de ma cachette se trouvait sous l'âtre même de la cheminée; elle était recouverte de planches et de briques, et, pour donner aux choses un air plus naturel, on avait tout disposé pour allumer le feu, quoiqu'on ne pût le faire sans risquer d'enflammer les planches. Les hommes de garde cette nuit-là mirent le feu au bois préparé d'avance et s'assirent tout auprès, pour deviser ensemble. Bientôt les briques s'affaissèrent, à mesure que se consumaient les planches qui les supportaient; ce que voyant, mes hommes sondèrent la place et trouvèrent que les briques reposaient sur du bois. « Voilà qui est curieux, » dirent-ils, et, en entendant cette remarque, je me crus perdu. Mais ils remirent d'examiner la chose au lendemain. En attendant, bien que je ne visse aucun moyen d'échapper, je conjurai Dieu, si cela se pouvait pour sa gloire, d'empêcher que je fusse arrêté dans cette maison, où dans toute autre où ma présence pourrait compromettre mes amis. On verra comment ma prière fut exaucée.

Le lendemain matin, nouvelles perquisitions. On visite et on fouille toutes les chambres, excepté celle

qui servait de chapelle, celle précisément où les deux soldats avaient, la nuit précédente, allumé du feu à quelques pouces au-dessus de ma tête et remarqué l'étrange construction du foyer. Dieu en avait effacé le souvenir de leur mémoire. Aussi, de toute la journée, pas un ne remit-il les pieds dans cette pièce, la plus suspecte de toutes. Assurément, pour peu que l'on fût entré, j'étais découvert. On m'aurait trouvé sans peine, ou plutôt on n'aurait pu s'empêcher de me voir, car le feu avait consumé les planches qui me couvraient, et si je ne m'étais mis un peu de côté, j'aurais reçu sur ma tête les cendres et les charbons embrasés.

Oubliant donc cette partie de la maison, ils saccagèrent sans pitié les chambres de l'étage supérieur, et trouvèrent bientôt la première cachette, où je voulais d'abord me réfugier. Je pus même entendre les bruyantes acclamations qui saluèrent cettedécouverte. Mais leur joie ne fut pas de longue durée; ils ne virent là que quelques provisions, qui semblaient m'attendre. Peut-être pensaient-ils qu'ils avaient trouvé l'endroit désigné par M^me^ Wiseman; car, à la rigueur, j'aurais pu de là me faire entendre dans la chambre indiquée par elle. Trompés dans leur attente, ils revinrent à leur premier projet, celui d'abattre les plâtres de la grande chambre voi-

sine. L'un d'eux se mit à l'œuvre, et commença par le haut du mur, tout près de l'endroit où j'étais. Le bas était revêtu de tapisseries. L'œuvre de destruction était presque achevée; il ne restait plus qu'un petit espace, justement celui où je me trouvais, quand ils perdirent courage et abandonnèrent la partie. J'étais caché dans l'épaisseur d'un mur, derrière un manteau de cheminée, richement sculpté. Il était difficile d'enlever ce manteau sans le briser : il est vrai qu'on l'aurait plutôt mis en pièces que de me laisser échapper; mais sachant que ce mur renfermait deux tuyaux séparés, ils ne pensaient pas qu'il y eût place pour un homme. Déjà, deux jours auparavant, ils avaient sondé la cheminée où se trouvait l'entrée de ma cachette, et y étaient montés à l'aide d'une échelle, tâtant le mur à coups de marteau. Un des soldats avait même dit : « Ne pourrait-on pas s'introduire dans la cheminée d'en bas, en soulevant le foyer de celle-ci? — Non, répondit un autre homme, dont je reconnus la voix, mais bien plutôt derrière la cheminée. » Et ce disant, il frappa violemment du pied contre l'endroit où j'étais. Je tremblai que le son creux du mur ne me trahît; mais Celui qui dit à la mer : « Tu iras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin, » arrêta de même leur poursuite acharnée, et ne permit pas

que la charité de mes hôtes entraînât leur ruine.

Fatigués et découragés, mes persécuteurs finirent par se persuader que j'avais trouvé moyen de m'échapper, et partirent sans arrêter personne. Le traître demeura seul. Dès que les portes furent fermées, la maîtresse de la maison vint m'appeler, et, comme un autre Lazare, je sortis de ce trou, qui avait failli devenir mon tombeau, tout pâle et tout défait, mourant de faim et de sommeil, et brisé d'y avoir été si longtemps accroupi. La pauvre dame n'avait, non plus que moi, rien pris pendant ces quatre jours, tant pour voir jusqu'où pouvaient aller mes forces, que pour attirer par cette rude pénitence, la miséricorde de Dieu sur sa maison. Elle était si changée, qu'à peine pouvais-je la reconnaître. Le traître m'aperçut alors. Nous ne soupçonnions encore rien; mais il ne bougea pas, et ne fit même pas revenir les poursuivants, car il pensait avec raison que je ne les attendrais pas.

CHAPITRE VII

JE SUIS FAIT PRISONNIER. — MES PREMIERS INTERROGATOIRES

Après m'être un peu remis de mes fatigues, je partis et me retirai chez un ami; puis, au bout de quinze jours, je me rendis à Londres pour relever un peu le moral de nos catholiques. Une personne d'un rang élevé m'offrit un asile parfaitement sûr [1]; mais je ne m'y sentais pas assez à l'aise : il me fallait une maison louée en mon nom, où je pusse vivre ignoré et recevoir librement mes amis. Je m'adressai à un domestique du R. P. Garnet, nommé Petit-Jean, excellent homme et fort adroit. C'était lui qui faisait presque toutes nos cachettes, et celle

[1] C'était la malheureuse comtesse d'Arundel, dont le mari Philippe Howard, comte d'Arundel, achevait alors à la Tour sa dernière année de captivité (1594). Il mourut l'année suivante, la plus illustre victime de l'ombrageuse et cruelle jalousie d'Élisabeth, *et non sine veneni suspicione*, ainsi qu'en témoigne encore son épitaphe.

qui m'avait récemment sauvé avait été construite par lui. Il me trouva bientôt ce que je cherchais. Le contrat passé, en attendant qu'on meublât la maison, je louai une chambre chez mon propriétaire. Mes premières nuits furent consacrées à débrouiller un peu mes affaires et à correspondre avec ceux de mes amis qui avaient besoin d'être aidés ou consolés. Ce fut là ce qui me perdit : le traître eut vent de la chose et parvint à se remettre sur mes traces. Mon heure était venue, Dieu le voulait ainsi.

Le traître vint donc une nuit m'apporter une lettre; il attendit la réponse et repartit vers dix heures. Je n'étais rentré qu'à neuf heures, malgré la pieuse dame qui m'avait donné précédemment l'hospitalité, et qui, ce soir-là, pressentant quelque malheur, me conjurait de ne pas quitter sa maison. Les pourchasseurs de prêtres furent bientôt avertis : ils se réunirent et arrivèrent à ma demeure vers minuit, au moment où je venais de m'endormir.

Eveillé par le bruit, je devinai ce que c'était et dis à Petit-Jean de cacher dans les cendres la lettre que j'avais reçue ce soir-là. A peine se fut-il recouché, que le bruit se rapprocha de notre chambre, et quelques hommes commencèrent à frapper à la porte, menaçant de l'enfoncer si on n'ouvrait à l'instant. Comme il n'y avait pas d'autre issue, j'or-

donnai à Jean de se lever et d'ouvrir. En un clin d'œil, la chambre fut remplie d'hommes armés de sabres et de bâtons, et beaucoup, ne pouvant entrer, se tinrent à la porte. Parmi eux se trouvaient deux messagers ou *poursuivants*[1] de la Reine, dont l'un me connaissait, ce qui m'ôtait toute chance d'échapper. On m'ordonna de me lever, de m'habiller, et j'obéis. Puis commença la perquisition la plus minutieuse, mais on ne put rien découvrir de compromettant. Nous fûmes alors, mon domestique et moi, conduits en prison. Dieu nous fit la grâce de n'éprouver aucune tristesse et de ne montrer aucune peur. Je n'avais qu'une inquiétude : je craignais que l'on m'eût vu sortir de chez la dame mentionnée plus haut, et que cette noble famille ne fût inquiétée. Cette appréhension n'était pas fondée : comme je l'appris plus tard, le traître s'était contenté de dire où il m'avait laissé.

Le *poursuivant* qui me connaissait, me garda chez lui cette nuit-là et la suivante, soit que les commissaires chargés de m'examiner ne fussent pas encore prêts, soit, comme je l'ai pensé depuis, qu'ils voulussent d'abord interroger mon domestique à part. La première nuit, en faisant l'inspection de la cham-

[1] Sorte d'agents de police.

bre où j'étais renfermé, la pensée me vint qu'elle n'était pas fort élevée au-dessus du sol, qu'il serait facile de déchirer les draps de mon lit, de m'en faire une corde et de me glisser ainsi jusqu'à terre. J'allais donner suite à cette idée, lorsque j'entendis remuer dans la chambre voisine : je me crus surveillé, et de fait je ne me trompais pas. Je remis donc la chose à la nuit suivante, au cas où la malencontreuse sentinelle se retirerait. Mais mon gardien sembla me deviner : pour s'épargner cette surveillance coûteuse, il me mit les fers aux mains. — Mon corps était enchaîné; mais mon esprit recouvra toute sa liberté : je laissai là mes idées d'évasion, et plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ, j'en remerciai Dieu de tout mon cœur.

Le jour suivant, je fus mené devant les commissaires de la Reine [1], présidés par un personnage, qui fut depuis chancelier du royaume. D'abord catholique, il avait ensuite passé au protestantisme; car il aimait les biens de ce monde.

[1] *Honorarios arbitros seu examinatores. Ms.* — Peut-être ces mots désignent-ils des membres du conseil privé. Egerton, depuis lord Ellesmere, était alors avocat général (en 1594); depuis il devint chancelier et Bacon lui succéda en 1608. On ne voit pas trop à quel autre personnage le P. Gérard pourrait faire allusion; cependant lord Campbell, dans ses Vies des chanceliers, ne dit point qu'Egerton ait été catholique.

On me demanda d'abord mon nom et je donnai mon nom de guerre; mais un des commissaires rétablit mon véritable nom, et dit que j'étais Jésuite. Je savais que le *poursuivant* me connaissait; je déclarai donc que je serais franc sur tout ce qui me concernait, mais ne dirais rien qui pût compromettre personne. Je convins de mon véritable nom et déclarai que, bien qu'indigne de cet honneur, j'étais prêtre de la Compagnie de Jésus.

— « Qui vous a envoyé en Angleterre? — Les supérieurs de la Compagnie. — Dans quel dessein? — Pour ramener à leur Créateur les âmes égarées. — Non, non, dirent-ils tous d'une voix, vous êtes venu pour des affaires d'État, pour soustraire le peuple à l'obéissance de la Reine et le soumettre à celle du Pape. — Les affaires d'État, répliquai-je, nous sont formellement interdites par notre Institut, il nous est défendu de nous en mêler; cette prohibition est générale, mais des instructions particulières nous en font, à nous missionnaires, une loi plus rigoureuse encore. Quant à l'obéissance due à la Reine et au Pape, je déclare que tous deux doivent être obéis dans la sphère de leur autorité, et ces deux juridictions ne sont point opposées l'une à l'autre, comme en fait foi l'expérience séculaire de

l'Angleterre et de tous les royaumes chrétiens. — Combien de temps avez-vous exercé le ministère en ce pays? — Six ans environ. — Où et comment avez-vous pu débarquer? où demeuriez-vous? — Je ne puis en conscience répondre à ces questions, surtout à la dernière : ce serait trahir mes amis ; pardonnez-moi donc si je ne vous obéis point. — Mais c'est justement sur ces points que nous voulons être obéis; au nom de la Reine, parlez. — J'honore la Reine et lui obéirai ainsi qu'à vous en tout ce qui est licite; mais sur ce point vous excuserez ma résistance : si je venais à nommer quelqu'un, d'après vos lois, vous pourriez faire payer cher à des innocents les services qu'ils m'ont rendus. Je me croirais condamné par toutes les lois de la justice et de la charité. Non, jamais je ne me souillerai d'une telle infamie. — Il le faudra bien, de gré ou de force. — J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il n'en sera point ainsi. Voici donc mon dernier mot : ni maintenant, ni dans la suite, je ne vous révèlerai ce que vous me demandez. »

Là-dessus les commissaires écrivirent un mandat d'arrêt, le donnèrent aux officiers de police, et leur dirent de me mener en prison [1]. Au moment de

[1] Le P. Gérard fut d'abord renfermé au *comptoir*, comme il le dit plus loin.

partir, le président ordonna de me mettre au secret, comme dans les cas de haute trahison. « Mais, ajouta-t-il, dites aux geôliers de bien le traiter, par égard pour sa naissance. » Il paraît cependant que le geôlier en chef avait reçu d'ailleurs des ordres différents, car il me logea dans une mansarde où je ne pouvais me tenir debout qu'à la place occupée par mon lit, mon unique meuble. Une fenêtre toujours ouverte donnait libre accès à un air fétide et à la pluie, qui pénétrait jusqu'à mon lit. Ma porte était si basse que, pour entrer, j'étais obligé de me mettre à genoux, ou plutôt de ramper. Encore y trouvais-je un avantage : je souffrais moins de l'horrible puanteur qui s'exhalait des latrines contiguës à ma chambre, odeur telle, qu'elle me réveillait souvent en sursaut, ou m'empêchait de dormir. Malgré ces souffrances, je goûtai dans cette cellule les douceurs d'un véritable repos, l'esprit calme et sans inquiétude, enivré de cette paix que le monde ne peut donner.

Trois ou quatre jours après mon arrestation, je dus subir un second interrogatoire chez un magistrat nommé Yonge. Yonge était le directeur en chef de toutes les perquisitions et le grand persécuteur des catholiques de Londres et des environs; c'était à lui que le traître s'était adressé pour me faire arrêter.

Je le trouvai en compagnie du fameux Topcliffe, qui avait été pendant longtemps chargé de présider aux tortures des catholiques. Cet homme était un tigre altéré de sang, si rusé et si habile, qu'en sa présence, toute l'astucieuse éloquence de son compère demeurait interdite. Ils étaient seuls, Yonge en costume ordinaire, Topcliffe en habit de cour [1], l'épée au côté. Yonge m'adressa d'abord quelques questions sur les lieux que j'avais habités, sur les catholiques que je connaissais. Je répondis que je ne pouvais ni ne voulais rien révéler de compromettant, comme je l'avais déjà déclaré.

Se tournant alors vers Topcliffe, Yonge lui dit : « Vous voyez, je vous l'avais bien dit. » Topcliffe me regarda d'un air courroucé : — « Me connaissez-vous ? dit-il ; je suis ce Topcliffe, dont vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois. » Il voulait m'intimider. Pour rehausser l'effet de ses paroles, il avait étendu sur la table son épée nue, comme pour en faire usage à l'occasion. Il échoua complétement et ne me causa pas la moindre frayeur ; et, tandis qu'en d'autres circonstances, je m'étudiais à montrer quelque déférence, cette fois, pour répondre à ce

[1] Cet homme brutal était un des messagers ou *poursuivants* de la reine.

vain apparat de terreur, je parlai sans ménagement. Voyant qu'il ne pouvait rien m'arracher, il prit une plume et dressa un acte d'accusation très-perfidement rédigé. — « Tenez, me dit-il, lisez cela ; je le ferai voir au conseil privé, afin de leur montrer quel traître vous êtes, et de quels crimes vous êtes capable. »

Voici ce qu'il avait écrit : « Le susdit examiné fut envoyé par le Pape et par le jésuite Persons. Passant par la Belgique, il s'aboucha avec le jésuite Holt et M. William Stanley; de là, il vint en Angleterre, dans un but tout politique, pour tromper les sujets de la reine et les exciter à la révolte contre leur souveraine. Si donc il refuse de révéler où et avec qui il a demeuré, on peut présumer combien il a fait de mal à l'État..., etc. »

Je vis tout de suite qu'un simple refus de répondre ne pourrait faire face à tant de calomnies accumulées. Désirant, d'ailleurs, que mes paroles fussent soumises au Conseil privé, je demandai à répondre par écrit. A cette proposition, Topcliffe ne put contenir sa joie : « A la bonne heure! criait-il, vous voilà devenu raisonnable! » Mais il fut bien vite désappointé. Il espérait me prendre à quelque piége, ou du moins découvrir mon écriture, pour la confronter avec plusieurs pièces trouvées chez des catholiques.

Je l'avais deviné; j'écrivis donc en contrefaisant mon écriture :

« Je fus envoyé en Angleterre par mes supérieurs; je n'ai jamais été en Belgique; je n'ai point vu le père Holt depuis que j'ai quitté Rome; je n'ai point vu M. Stanley depuis qu'il a quitté l'Angleterre, en compagnie du comte de Leicester. J'ai défense de me mêler en rien des affaires de l'Etat : je ne m'en suis jamais mêlé, je ne m'en mêlerai jamais. Je me suis efforcé de ramener des âmes à la connaissance et à l'amour de leur Créateur, à l'obéissance de ses lois et des lois de l'État, et je crois que celles-ci obligent en conscience. Je demande humblement qu'on me permette de ne rien révéler au sujet des personnes que je connais, qu'on n'attribue point ce refus au mépris de l'autorité, puisque Dieu lui-même me commande d'en agir ainsi et que je ne puis faire autrement, sans manquer à la justice et à la charité. »

Je n'avais pas fini d'écrire, que le vieux scélérat était déjà furieux; il se jeta sur le papier avec rage et me l'arracha presque des mains.

« — Si vous ne voulez pas que j'écrive la vérité, lui dis-je, je n'écrirai rien du tout. — Ce n'est pas là ce qu'il faut écrire, répliqua-t-il, mais ceci et cela, et je transcrirai. — J'écrirai ce qui me plaît, et non

ce qui vous plaît ; montrez au Conseil privé ce que je viens d'écrire, car je n'ai plus qu'à signer. »

Puis je signai, mais si près de la dernière ligne, qu'on ne pouvait rien intercaler. Aussitôt cet homme violent, voyant toutes ses ruses éventées, éclata en menaces et en blasphèmes : — « Je saurai bien mettre la main sur vous, je vous suspendrai en l'air, je serai implacable ; puis nous verrons si Dieu vous délivrera. » Ainsi exhalait-il la fureur qui débordait de son cœur corrompu, mais il ne fit qu'enflammer mon courage. Jamais depuis je n'ai eu peur d'un blasphémateur, et j'ai toujours éprouvé que Dieu fortifie ses serviteurs dans la lutte. Je répondis donc sèchement : — « Vous ne ferez que ce que Dieu vous permettra, et Dieu n'abandonne point ceux qui se confient en lui. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Yonge appela le geôlier qui m'avait amené et me fit reconduire en prison. Au moment de partir, Topcliffe lui commanda de me mettre les fers aux pieds, et tous deux commencèrent à lui reprocher de m'avoir amené sans escorte, tant ils craignaient de me voir échapper.

Dès que je fus rentré dans mon cachot, on se mit en devoir d'exécuter les ordres reçus : l'homme qui me mit les fers paraissait désolé. Pour moi, j'étais rempli de joie, tant la bonté divine est

grande ! Je récompensai ce pauvre homme du triste service qu'il m'avait rendu, et l'assurai que ce n'était point une peine de souffrir pour une si bonne cause.

CHAPITRE VIII

NOUVEAUX INTERROGATOIRES — CHANGEMENT DE PRISON — MA PRISON DEVIENT LE CENTRE DU MOUVEMENT CATHOLIQUE.

Je demeurai plusieurs mois dans ce cachot ; j'employai le premier mois à faire de mémoire les exercices de Saint-Ignace, donnant à la méditation quatre et cinq heures par jour. Dieu se montra généreux envers moi, et j'acquis la preuve qu'il n'est jamais si bon, que lorsque toute ressource nous manque du côté des créatures.

Mes persécuteurs parurent m'oublier pendant assez longtemps. Ils interrogèrent et mirent à la torture Richard Fulwood, désigné par le traître comme mon domestique, puis Petit-Jean, arrêté en même temps que moi. On essaya d'abord de les séduire et de les corrompre, sans réussir à les faire parler, puis on eut recours aux menaces et à la violence. Mais la force du Saint-Esprit, qui les animait, défiait toute

la rage de l'ennemi. Ils furent suspendus tous deux pendant trois heures, les poignets fixés à des anneaux de fer (on sait que cette torture produit une tension de nerfs insupportable). On ne put rien leur arracher : ni l'or qu'on fit briller à leurs yeux, ni les menaces, ni les supplices ne purent rien leur faire révéler sur les lieux que nous avions habités, ou sur les amis qui nous avaient donné l'hospitalité. Les serviteurs de la famille Wiseman furent également fidèles et discrets : pas un ne voulut avouer qu'il me connaissait. Les persécuteurs en étaient furieux : ils comptaient sur ces révélations pour saisir tous les revenus de mon ami.

Bientôt on s'occupa de moi. Dès que se présentait quelque nouvel incident, on m'appelait pour m'interroger. Un jour, on me fit essayer quelques habits trouvés dans la demeure où j'avais manqué d'être arrêté, et que le traître disait m'appartenir. De fait, ils m'allaient très-bien, car ils avaient été faits pour moi ; mais je ne voulus jamais avouer que ce fussent mes habits. Là-dessus Yonge s'emporta, me traitant d'entêté, de fanatique. Il eut même l'effronterie d'ajouter : « Voyez Southwell ; combien n'est-il pas plus raisonnable que vous ! Après avoir longtemps résisté, il a fini par se rendre ; il est prêt à se réunir à nous, et demande à voir un mi-

nistre pour s'instruire. – Oui, répondis-je, le Père Southwell demande un de vos docteurs, mais ce n'est pas pour proposer ses doutes ou apprendre de lui ce qu'il doit croire; jamais vous ne me ferez admettre une telle énormité; c'est pour le défier à une lutte publique, comme fit le Père Campian, et comme feraient beaucoup d'autres, si vous le leur permettiez et si vous vouliez nommer des arbitres équitables. »

Alors Yonge, saisissant la Bible et la baisant, s'écria : — « J'en jure par cette Bible, Southwell a offert de traiter avec un docteur, dans l'intention d'embrasser notre religion. — Je ne le crois pas. — Quoi! dit un officier de la cour, vous n'en croyez pas son serment! — Non, répliquai-je, je ne puis ni ne veux le croire; je crois plus à la fermeté du Père Southwell, qu'à la véracité de celui qui me parle en ce moment et qui pense peut-être qu'il lui est permis de me tromper. — Pas le moins du monde, dit Yonge; mais dites-moi, vous rendrez-vous, si de fait, Southwell s'est lui-même rendu? — Certes, non; car si j'évite les assemblées des hérétiques, ce n'est pas parce qu'un autre le fait, mais parce que je ne puis agir autrement sans renier Jésus-Christ. C'est là ce que Notre-Seigeur a défendu sous les peines les plus terribles, quand il a dit : Celui qui me reniera

devant les hommes, je le renierai devant mon Père. »

L'hérétique ne répondit rien ; il se contenta d'ajouter que j'étais un entêté, injure qu'il méritait mieux que moi, et ordonna de me reconduire en prison.

J'étais détenu depuis trois mois ; mes amis, voyant qu'on n'avait rien pu prouver contre moi, sinon que j'étais prêtre, se remuèrent pour me faire changer de prison et achetèrent le consentement de Yonge. Sur son ordre donc, on m'ôta mes fers, et on m'amena devant lui. Yonge, affectant une grande colère, me reçut fort mal, me traita plus durement que d'habitude et me demanda de nouveau si je voulais nommer ceux qui m'avaient donné l'hospitalité. Je répondis que ma conscience me le défendait, que je ne le ferais pas. — « Eh bien ! alors, dit-il, nous allons vous mettre en lieu sûr et veiller à ce qu'il y ait des barreaux à votre fenêtre. » Puis il écrivit un ordre qui m'envoyait à une autre prison nommée Clink [1]. Cette rigueur affectée n'était qu'une comédie faite pour détourner les soupçons. Au fond, ma nouvelle prison valait infiniment mieux que la première ;

[1] Cette prison était à Southwark, qui dépend du diocèse de Winchester. Il est probable que ce Clink était quelque bâtiment à l'usage de l'officialité diocésaine.

mais, sans compter les autres raisons, le grand nombre de catholiques que j'y trouvai, me l'eût fait préférer à toute autre. Là, je pus satisfaire ma dévotion sans contrainte : au bout de quelques mois, les choses étaient si changées, que, pour remplir tous les devoirs de mon ministère, la liberté même m'eût été moins commode [1] ; c'était le ciel après le purgatoire. Au lieu de chants obscènes et de blasphèmes, les prières de quelques catholiques, mes voisins, venaient seules frapper mon oreille. Dès mon arrivée, ces pieux fidèles vinrent me saluer à ma porte et m'apprirent le moyen de correspondre avec eux par un trou pratiqué dans le mur et caché par un tableau. Le lendemain, ils me firent passer une lettre et tout ce qu'il fallait pour répondre. J'en profitai pour écrire au P. Garnet et lui raconter tout ce qui m'était arrivé, lui marquant avec soin toutes mes réponses. Par la même ouverture, je pus me confesser et communier. Mais bientôt ce fut mieux encore : les catholiques firent faire une clef qui ou-

[1] Le P. Bartoli (*Inghilterra*, l. V, ch. XIII) dit du P. Gérard, qu'il avait connu à Rome : « A son entrée dans cette prison, il se procura un habit de la Compagnie et le porta toujours depuis, en pleines rues de Londres, quand on le menait aux différents interrogatoires. Le peuple s'attroupait pour voir passer un Jésuite dans son costume, et les prédicants étaient exaspérés de cette espèce de défi. »

vrait ma porte, et tous les matins, avant que le geôlier fût levé, j'allais dire la messe dans une autre partie de la prison et administrais les sacrements aux prisonniers, car tous avaient trouvé le moyen d'ouvrir leurs cellules.

Mes voisins étaient tout ce que je pouvais désirer : la chose eût dépendu de moi, que je n'aurais pu choisir mieux. La chambre contiguë à la mienne était occupée par un frère de notre Compagnie, le frère Emerson, que le Père Campian appelle souvent dans ses lettres *son petit homme ;* au-dessus se trouvait John Lilly, dont le nom reviendra souvent dans ce récit.

Le geôlier était un vieillard sec et rébarbatif; il avait l'œil à tout et il nous fallait, pour déjouer sa surveillance, toute la prudence et l'habileté imaginables. Mais Dieu nous fit la grâce de l'appeler à lui, quelque temps après mon arrivée. Son successeur était plus jeune et d'une humeur beaucoup plus accommodante. Les flatteries et les présents eurent bientôt raison de son zèle, et nous lui fîmes entendre qu'il ne fallait pas y regarder de trop près, ni venir quand on ne le mandait point, à part certaines heures, où nous étions toujours prêts à le recevoir.

Je profitai largement de ces heureuses circons-

tances : j'entendis bon nombre de confessions et ramenai beaucoup d'âmes à l'Église catholique. Je ne consentis qu'à la longue et sur les instances d'amis bien connus, à laisser soupçonner à quelques hérétiques de quelle liberté je jouissais. Je ne me rappelle pas avoir reçu plus de huit ou dix abjurations. Quatre de ces convertis embrassèrent l'état religieux, et deux entrèrent dans la Compagnie. Parmi les nombreux schismatiques que je ramenai, plusieurs se firent également religieux et subirent le martyre. Vers la même époque, je fis partir pour nos séminaires bon nombre d'enfants et de jeunes gens. Plusieurs, devenus prêtres de la Compagnie, évangélisent maintenant la mission anglaise ; d'autres sont à la tête des séminaires d'outre-mer, et nous forment de nouveaux apôtres.

Un de mes plus illustres convertis fut John Rigby, qui fut depuis mis à mort en haine de la foi.

Il s'était chargé de plaider la cause d'une dame catholique. Les juges demandèrent à l'avocat quelle était sa religion, à lui, qui parlait si chaleureusement en faveur d'une catholique : n'était-il pas prêtre?

« Non, répondit-il. — Êtes-vous papiste? — Je suis catholique. — Ah! vraiment! et depuis quand? — Depuis tant de temps. — Qui vous a reçu dans l'Église? — Pour ne pas me compromettre, il donna

le nom d'un prêtre martyrisé depuis peu. — Ainsi, dirent les juges, vous avez été réconcilié avec l'Église de Rome? » La loi faisait de cette réconciliation un crime de haute trahison. Le bon jeune homme ne s'aperçut pas du piége qu'on lui tendait et, dans sa droiture, sachant qu'il n'est pas permis de dire : « Je ne suis pas catholique, » il oublia que c'est aux persécuteurs à prouver ce qu'ils avancent. On lui mit les menottes et on le jeta en prison. A son second interrogatoire, il se fit gloire d'être catholique et fut condamné à mort. Il écouta sa sentence dans le ravissement et la joie. Pendant la lecture, ses fers se détachèrent et tombèrent d'eux-mêmes. Remis par le geôlier, ils tombèrent, si je ne me trompe, une seconde fois. On le reconduisit à sa prison, d'où il m'écrivit pour me remercier de l'avoir converti et de lui avoir inspiré des dispositions, qui allaient, il en avait la confiance, trouver leur couronne dans le ciel.

Comme on le traînait au supplice, il rencontra certain comte[1] qui demanda aux passant quels crime il avait commis. Le martyr l'entendit et lui dit : « Je n'ai offensé ni la Reine ni l'État, je meurs pour la foi catholique. » — Le comte voyant devant lui un beau jeune homme de bonne manière, s'écria : « En vérité,

[1] C'était le comte de Rutland.

tu étais mieux fait pour l'amour que pour le martyre. —Quant à l'amour, s'écria le martyr, je prends Dieu à témoin que je meurs vierge. » (Et je puis témoigner maintenant qu'il disait vrai.)

Le comte fut tout saisi de ce qu'il avait vu et entendu, et commença à regarder les catholiques et leur religion d'un autre œil. Le saint martyr alla au ciel, où il prie, je l'espère, pour son père en Notre-Seigneur.

Pendant mon séjour dans cette prison, je trouvai moyen de donner les saints exercices. Le geôlier fit comme je désirais : il ne venait que lorsque je le demandais et n'allait jamais dans la chambre de mes voisins. Nous disposâmes donc à l'étage supérieur une pièce qui pût nous servir de chapelle. Six ou sept personnes y firent les exercices, et toutes embrassèrent la voie des conseils évangéliques.

Un autre besoin très-pressant avait attiré mon attention. Beaucoup de prêtres de ma connaissance, n'ayant pas d'amis à Londres, descendaient dans des hôtels ou des auberges. De plus, on m'adressait souvent de l'étranger les jeunes prêtres du séminaire, afin que je les misse en rapport avec leurs supérieurs et leur rendisse tous les petits services nécessaires à un jeune homme, qui débarque en pays ennemi.

Ces circonstances m'avaient déterminé à louer

une maison, où j'envoyais ceux qui m'étaient recommandés. Je les y gardais souvent, jusqu'à ce que je leur eusse procuré des habits, une résidence ou un cheval, pour aller trouver leurs amis. Toutes ces dépenses étaient couvertes par quelques-uns de mes amis. On m'offrait souvent de l'argent dans ma prison, mais je refusais presque toujours, et n'acceptais guère que d'un petit nombre d'amis, auxquels je savais faire un sensible plaisir.

J'avais confié le soin de cette maison à une dame de haute naissance, fort charitable et fort discrète. Son nom de demoiselle était Kergham et elle avait épousé un gentilhomme nommé Line. Son père était protestant et, à la nouvelle de sa conversion, il la déshérita. Il fit la même chose pour un de ses fils, qui devint frère coadjuteur dans la Compagnie.

Le jeune Line était digne de sa femme : il était emprisonné pour la foi, quand son père ou son oncle, je ne sais plus lequel, lui envoya dire de son lit de mort qu'il fallait renoncer à sa religion, ou se résoudre à voir passer son héritage à son frère cadet. « S'il faut choisir entre le monde et Dieu, répondit-il, eh! bien, j'aime mieux laisser là le monde, car il fait bon s'attacher à Dieu. » J'ai vu depuis chez lui son jeune frère vêtu avec une grande recherche, tandis que lui portait un habit humble et modeste. Il

se retira en Belgique, où le roi d'Espagne lui faisait une pension, qu'il partageait avec sa femme. A sa mort, elle se trouva sans ressources, et je la pris, pour la mettre à la tête de la maison dont j'ai parlé.

Elle était douce, prudente, très-charitable, et purifiée par de continuelles souffrances. Elle me disait souvent : « Quoique je désire par-dessus tout mourir pour Jésus-Christ, je n'ose pas espérer de mourir de la main de l'exécuteur, mais peut-être un jour serai-je surprise dans la même maison qu'un prêtre et jetée dans un donjon humide, où je ne pourrai longtemps prolonger ma misérable vie. » Elle mettait toute sa joie dans le Seigneur et le Seigneur exauça ses désirs.

Quand je sortis de prison, je lui retirai l'administration de ma maison, parce qu'elle commençait à être trop connue. Je louai pour elle un autre appartement, où elle cachait souvent des prêtres. Un jour, c'était la fête de la Purification, elle laissa entrer beaucoup de monde pour entendre la messe. Jamais elle n'eût fait pareille chose chez moi, mais elle ne tenait pas à sa vie. On remarqua cette affluence et on avertit la police. Les constables allèrent à la chambre qui servait de chapelle et qu'ils trouvèrent pleine de monde. Le Père Francis Page venait de dire

la messe, mais déjà il avait déposé les ornements quand les poursuivants arrivèrent, ce qui les dérouta un peu. Toutefois, à l'air modeste et grave du Père, ils crurent avoir mis la main sur l'homme qu'ils cherchaient. Ils l'arrêtèrent donc et commencèrent à l'interroger lui et les autres. Personne ne voulut convenir qu'il y eût un prêtre dans la maison, mais comme l'autel était encore tout préparé pour la messe, on avoua qu'on en attendait un. Pendant qu'on se disputait sur ce point, le Père, profitant d'un moment où la porte s'ouvrit, s'esquiva, monta l'escalier et disparut dans une cachette préparée d'avance. On fouilla toute la maison, mais inutilement.

On emmena donc Mme Line et les personnes les plus notables, et on relâcha les autres sur caution. Quelques mois s'écoulèrent avant que le procès de la bonne dame commençât. Elle était accusée d'avoir hébergé et entretenu des prêtres. A la question d'usage, *coupable ou non coupable*, elle ne répondit point, mais s'écria : « Messeigneurs, je n'ai qu'un chagrin, c'est de n'avoir pu en recevoir mille fois plus. » Elle entendit sa sentence de mort pleine de joie et de reconnaissance. Elle était si faible, qu'il fallut la porter aux audiences. Rentrée en prison, elle écrivit au Père Page. Elle me priait, dans cette lettre, de payer quelques dettes, et me laissait une

croix en or et d'autres petits legs, que j'ai gardés comme des reliques.

Arrivée au lieu du supplice, elle cria à des prédicants qui la tourmentaient : « Allez-vous-en ! je n'ai que faire de vous ! » puis baisant l'échafaud avec joie, elle s'agenouilla et resta en prières, jusqu'à ce qu'elle fût exécutée. Elle fut martyrisée en même temps que le Père Filcock, qui avait été longtemps son confesseur.

Mais revenons à la prison. Pendant que je cherchais à tirer parti de ma captivité, mon bon ami M. Wiseman était tenu si rigoureusement au secret, que ni sa femme ni ses amis ne pouvaient le voir. Au bout de quatre mois, les persécuteurs virent bien qu'on ne pouvait rien produire contre lui de sérieux, puisque les domestiques s'obstinaient à se taire, et que le traître, leur unique témoin, ne m'avait pas vu en habit ecclésiastique. Ils s'adoucirent alors un peu et lui permirent de recevoir des visites et quelques soins. Il employa les loisirs forcés de sa prison à écrire un ouvrage intitulé : *Trois adieux au monde, ou Trois morts dans des états d'âme différents.*

Il s'efforçait de prouver dans ce livre que les hommes du monde doivent tendre à la perfection, et que la clef de la perfection, c'est de choisir un

bon directeur. Quelques prêtres séculiers, peu favorables à la Compagnie, virent des exemplaires de cet ouvrage, et se montrèrent assez blessés, que le portrait du directeur modèle semblât pris sur les Pères de la Compagnie. Ils m'accusèrent même d'être l'auteur du livre. Mais c'était à faux : j'en avais bien revu les épreuves, mais seulement pour signaler les erreurs de doctrine qui pouvaient s'y glisser.

Si mon ami se trouvait bien de ma direction, il la payait assez cher; mais il ne s'en plaignait pas, et se croyait au contraire trop heureux de souffrir pour la bonne cause. Sa femme, si impressionnable qu'elle fût, supportait cette épreuve avec une grande douceur. Dès qu'elle me vit transporté dans ma seconde prison, elle loua une maison dans le voisinage, pour être à même de me consulter et de subvenir à mes besoins. Bientôt son mari vint l'y rejoindre, et quand je m'échappai de la Tour de Londres, tous deux retournèrent à la campagne, où ils espéraient me revoir.

Les catholiques affluaient à la prison pour me voir : la chambre du frère Emerson, qui me servait d'antichambre, était toujours pleine, et mes plus intimes amis étaient obligés d'attendre leur tour pendant des heures. Parmi les nombreux fidèles que je ramenai alors d'une vie mondaine à la pra-

tique des conseils évangéliques, je me rappelle surtout deux amis, deux jeunes gens, employés tous deux dans un bureau, où ils avaient une très-belle position. L'un, M. Francis Page, fut plus tard enrôlé dans la glorieuse armée des martyrs; l'autre commença d'étudier la théologie dans le dessein de se faire prêtre et jésuite, mais il mourut à la fleur de l'âge, avec la réputation d'un saint. Francis Page appartenait à une famille honorable. Il avait une figure agréable et un caractère charmant : la fille de son patron l'aimait et les deux jeunes gens étaient convenus de se marier, dès que les parents y consentiraient; il était catholique, mais tout absorbé par la pensée de son mariage. Quand il vint me trouver, je trouvai en lui tant de candeur et d'attrait pour la vertu, qu'immédiatement, la pensée me vint, qu'il était appelé à de plus hautes destinées. Je commençai donc à lui parler de la vanité des richesses et des illusions de ce monde. Je savais d'ailleurs que les parents de la jeune fille s'opposeraient à un mariage, qui pouvait être regardé comme une mésalliance. Je donnai à mon jeune ami quelques livres de piété et quelques méditations, et la grâce de Dieu commença de travailler son âme. Bientôt il résolut de laisser là sa place et son mariage, et, pour être plus près de moi, bien qu'il dût lui en coûter beau-

coup, entra comme domestique dans la maison de Mme Wiseman. Plus tard, il fut reçu dans la Compagnie et mourut martyr.

De ma prison, je trouvai le moyen d'envoyer nombre de jeunes gens aux divers séminaires établis à l'étranger. Plusieurs sont depuis revenus comme pères de la Compagnie et travaillent dans notre mission; d'autres sont à la tête des séminaires. Ceci me rappelle une petite aventure.

J'avais remis une lettre de recommandation à deux enfants qui se rendaient à Saint-Omer ; je l'avais écrite avec du jus de citron, et, pour mieux déjouer la police, je m'en étais servi pour envelopper quelques cols. Les enfants furent arrêtés et dirent tout de suite qui les avait envoyés. Ils avouèrent même que je leur avais confié une lettre, et qu'en arrivant à un collége de la Compagnie qui se trouvait sur leur route, ils devaient dire aux pères de tremper le papier dans l'eau, ce qui ferait ressortir l'écriture. Maîtresses de mon secret, les autorités lurent les deux lettres que j'avais écrites sur la même feuille : l'une, en latin, était adressée aux pères de Belgique et signée de mon nom, l'autre était pour les pères de Saint-Omer.

On me fit aussitôt comparaître pour subir un interrogatoire. Mais Yonge n'était plus là pour m'exa-

miner. Il était mort, comme il avait vécu, de la plus triste manière; il vécut le serviteur du diable et il mourut son martyr. On sait qu'il travaillait jour et nuit à la perte des catholiques, sortant souvent par des temps affreux, à deux ou trois heures du matin, pour fouiller les maisons. Tous ces travaux lui valurent une maladie qui l'emporta. Il mourut perdu de dettes, tant le diable récompense mal ses serviteurs. Malgré les émoluments de sa charge, malgré le butin qu'il faisait dans les maisons des catholiques, malgré les sommes énormes que ceux-ci lui donnaient pour acheter la paix, ses dettes s'élevaient, dit-on, à cent mille florins, ou même davantage. Il croyait peut-être que la reine s'en chargerait; elle se contenta d'envoyer un des gentilshommes de sa cour le visiter sur son lit de mort. Il fut si sensible à cette faveur, qu'il eût volontiers chanté son *Nunc dimittis*. Mais ce n'était là qu'une fausse joie : la bouche pleine des louanges de sa souveraine, il mourut misérablement et tomba dans les éternelles angoisses. Il eut pour successeur William Wade, maintenant gouverneur de la Tour de Londres, alors secrétaire particulier des lords du Conseil privé. C'était la tactique de ces personnages d'avoir près d'eux un homme cruel, sur qui l'opinion pût faire retomber l'odieux de certains actes,

dont ils ne voulaient pas assumer la responsabilité.

Ce Wade me fit donc venir, puis, me montrant la feuille de papier blanc trouvée sur les enfants, il me demanda si je la reconnaissais. Je répondis que non, et c'était vrai, car j'ignorais l'arrestation des enfants. Alors Wade, trempant le papier dans l'eau, me montra les caractères bien distincts et mon nom écrit en toutes lettres. A cette vue je repris : « Je ne reconnais pas cette écriture pour la mienne; il est facile de contrefaire mon écriture et ma signature, et si les enfants dont vous parlez ont été arrêtés, ils ont pu, sous le coup de la crainte, dire tout ce qu'on voulait leur faire dire. Je crois que ce serait faire une bonne œuvre que de les envoyer à l'étranger recevoir une bonne éducation, et je le ferais volontiers si je le pouvais, mais vous voyez bien que, prisonnier comme je le suis, cela m'est impossible. » Wade m'accabla d'injures, parce que je ne voulais convenir de rien : « De fait, ajouta-t-il, on vous laisse beaucoup trop de liberté; mais nous y mettrons bon ordre. » Puis il gronda fortement le geôlier. Wade me fit encore comparaître deux ou trois fois : et chaque fois, j'avais soin de sortir avec la soutane et le manteau de la Compagnie. A la vue de cet habit, les enfants s'attroupaient dans les rues et me sifflaient, et mes persécuteurs entraient en fureur.

Ils me dirent à ce propos que j'étais un hypocrite. Je leur répondis : « Quand vous m'avez arrêté, vous m'avez dit que je faisais la cour aux femmes, parce que j'étais habillé comme un homme du monde, et que je me déguisais pour cacher mon caractère sacerdotal et demeurer en sûreté au milieu des séculiers. Je vous répondis que je détestais l'habit séculier, que je préférais le mien. Maintenant, je porte l'habi de la Compagnie, et vous êtes encore furieux. De fait, rien ne peut vous satisfaire, ni les habits de fête, ni les habits de deuil, et vous ne cherchez qu'un prétexte, pour vous emporter contre moi.

— Mais pourquoi, dirent-il, n'avez-vous pas pris cet habit de suite, au lieu de vous déguiser comme un misérable! — Sans doute, répliquai-je, cela vous irait assez, de pouvoir mettre la main sur nous tout à votre aise; mais ne savez-vous pas que Raphaël, lui aussi, s'est déguisé pour accomplir l'œuvre de Dieu? »

Une autre fois, je fus examiné par le doyen de Westminster, espèce d'intrus, qui remplaçait l'ancien abbé du monastère royal. Topcliffe était présent, ainsi que plusieurs commissaires de la reine. On voulait me confronter avec la mère de M. Wiseman, alors en prison près de Westminster, et voir si elle me reconnaîtrait. Elle était déjà dans la salle

quand j'arrivai ; en m'apercevant derrière les geôliers, elle fut sur le point de sauter de joie, mais elle se contint et dit : « Est-ce là celui dont vous m'avez parlé? Je ne le connais point, mais il a tout l'air d'un prêtre. » Puis elle me fit un profond salut, que je lui rendis. On me demanda pareillement si je la connaissais. « Je ne la reconnais pas, » dis je ; et j'ajoutai : « Vous savez bien que c'est un parti pris chez moi de répondre toujours ainsi; que jamais je ne nommerai ni les personnes qui m'ont donné l'hospitalité, ni les lieux où je l'ai reçue, parce que ce serait manquer à la justice et à la charité. » Alors Topcliffe me dit : « Voyons, parlez franchement : avez-vous jamais réconcilié personne avec l'Église romaine? » Réconcilier un hérétique était un crime de haute trahison; je le savais, et je saisis vite le but de cette question ; mais j'étais déjà trop compromis par mon caractère sacerdotal pour reculer, et je répondis avec assurance : « Oui, j'ai converti quelques personnes, et tout mon chagrin est de n'en avoir pas converti davantage. — Eh! dit Topcliffe, combien voudriez-vous donc en avoir converti, mille peut-être? — Oui certes, et des centaines de mille, et plus encore, si je l'avais pu. — Assez, sans doute, reprit-il, pour lever une armée et détrôner la reine ? — Mes convertis auraient

toujours servi fidèlement la reine, car nous nous croyons tenus à l'obéissance envers nos souverains. — Non, non, dit Topcliffe, vous prêchez la rébellion. Tenez, j'ai ici une bulle du Pape, donnée à Sanders [1], quand il vint en Irlande pour exciter les sujets de la reine à la révolte. Lisez, la voici. — C'est inutile. Il va sans dire que le Pape, s'il l'a réellement envoyé, lui a donné les pouvoirs nécessaires. Mais je ne suis point autorisé à me mêler de ces choses, et même nous en avons la défense formelle; je ne la violerai jamais. — Prenez, vous dis-je, et lisez-la : je veux que vous la lisiez. »

Force me fut donc de prendre la bulle, et, apercevant le nom de Jésus au haut de la feuille, je le baisai respectueusement. « Comment! dit Topcliffe, est-ce que vous baisez une bulle du Pape? est-ce possible? — Ce que j'ai baisé, répliquai-je, c'est le nom de Jésus, qui mérite tout honneur et tout amour. Mais si c'est une bulle, comme vous le dites, à ce titre encore, je la révère. » Et je baisai la feuille une seconde fois. Topcliffe entra en fureur : « Oui, s'écria-t-il, voilà ce que vous faites devant nous; mais ailleurs, on sait bien qui vous embrassez. — Dieu nous en garde! repris-je; et, quant à moi, on n'a

[1] Le célèbre théologien Sanders fut envoyé en Irlande comme légat du Pape par Grégoire XIII, en 1579.

jamais pu m'accuser de pareille chose. — Comment! ne vous êtes-vous pas trouvé à telle époque, dans telle maison, avec lady***, fille du comte de Northumberland? » Puis il ajouta des choses que je ne puis répéter.

A cette insolence inattendue, je fus hors de moi. Je savais que cette accusation n'avait pas la moindre vraisemblance, qu'elle avait été proférée par pure méchanceté; toutefois, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « J'en prends à témoin Dieu lui-même, ces insinuations sont la fausseté même. » Et, tout en parlant, j'étendis la main sur la Bible ouverte sur la table. C'était une Bible anglaise et hérétique. Topcliffe se tut, mais le doyen prit la balle au bond : « Consentez-vous, dit-il, à prêter serment sur notre Bible? » (Les catholiques instruits s'y refusent ordinairement.) Je lui répondis donc : « Pressé de repousser cette accusation, je n'ai pas d'abord pris garde à la traduction. Mais il y a des vérités, comme l'Incarnation et la Passion, qui n'ont point été défigurées dans votre version, et c'est par elles que je prends Dieu à témoin. D'autres passages ont été assez mal traduits pour être faux et hérétiques; ceux-ci, je les déteste et les anathématise. » Et, de nouveau, j'étendis ma main sur le livre et en l'appuyant plus fortement encore. Le vieux doyen me dit alors

tout fâché : « Je prouverai que vous êtes un hérétique. — Je vous en défie. — Si, je le prouverai, et voici comment : Quiconque nie l'autorité de l'Écriture sainte est hérétique; or, vous refusez d'accepter l'autorité de cette Bible. » Ma réponse fut facile : « Ce syllogisme ne vaut rien, lui dis-je; il passe du général au particulier et a, par conséquent, quatre termes. — Eh! je savais faire des syllogismes avant que vous fussiez né! — C'est possible, mais celui que vous venez de faire ne vaut rien. » Le bonhomme n'essaya pas de pousser l'argumentation plus loin, en changeant de moyen terme. Puis, les uns et les autres me firent, sans ordre, différentes questions, auxquelles ils savaient que je ne voulais pas répondre, et on finit par me renvoyer en prison.

CHAPITRE IX

PRÉDICTION ET DISGRACE DE TOPCLIFFE

Un jour, on nous fit tous comparaître, les autres catholiques et moi, dans un lieu nommé Guildhall; Topcliffe et les autres commissaires nous y attendaient. On me posa d'abord les questions accoutumées, auxquelles je répondis comme je l'avais toujours fait; mais ce n'était pas là le but réel de l'interrogatoire. On voulait nous sonder sur notre politique, ou du moins noos faire émettre, sur ces matières, quelque proposition qui pût servir de base à une accusation. On me demanda donc si je reconnaissais la reine comme véritable reine et souveraine d'Angleterre. — « Oui, dis-je, je lui reconnais ces qualités. — Comment, dit Topcliffe, et cela en dépit de l'excommunication de Pie V? — Je la reconnais comme notre reine, malgré cette excommunication. » — Je savais que, par une déclaration formelle du Pape, l'effet de cette excommunication

avait été suspendu pour toute l'Angleterre, jusqu'à ce que l'exécution de la sentence devînt possible. Topcliffe reprit : « Et que feriez-vous si le Pape envoyait une armée en Angleterre, s'il déclarait en même temps que son but est de ramener le royaume à la religion catholique et que c'est là le seul moyen, et si, en outre, en vertu de son autorité apostolique, il commandait à tous de favoriser cette expédition? De quel côté vous rangeriez-vous? du côté du Pape, ou du côté de la reine? »

Cette question était on ne peut plus perfide. Topcliffe l'avait calculée de manière à ce que je ne pusse répondre sans compromettre mon âme ou ma vie; aussi répondis-je d'une manière évasive : « Je suis fidèle catholique et fidèle sujet de la Reine. Si pareil cas se présentait, ce qui est très-invraisemblable, ce que je crois même impossible, j'agirais comme doit faire un fidèle catholique et un fidèle sujet de la Reine. — Allons, allons, reprit-il, répondez directement. — J'ai dit ce que je pensais; je n'ajouterai rien. » — Là-dessus il se mit en fureur, éclata en imprécations et finit par me dire : « Retenez bien ceci : cette année, vous ne pourrez plus vous traîner sur vos genoux pour adorer votre croix (faisant allusion à la cérémonie du Vendredi Saint) : je me charge de vous en empêcher. » Il voulait dire qu'il

aurait soin de me faire pendre auparavant; mais il n'avait pas été appelé au conseil de Dieu, et ne savait pas combien j'étais indigne de cette grâce. Cependant sa prédiction devait se réaliser d'une manière bien imprévue.

La scène que je viens de raconter se passait aux environs de Noël. Pendant le carême qui suivit, Topcliffe fut lui-même mis en prison, pour avoir manqué de respect aux membres du Conseil privé. Il avait, je crois, plaidé trop chaudement la cause de son fils, qui s'était emporté jusqu'à tuer un homme dans la grande salle du Banc de la Reine.

Pour nous, voyant ce nouvel Aman sur le point d'être pendu au gibet qu'il nous avait fait préparer, nous commençâmes à relever un peu la tête et à user un peu plus largement de la liberté qu'on nous laissait. Nous permîmes à bon nombre de nos amis de venir dans notre prison, recevoir les sacrements et assister aux offices de la semaine sainte. Le jour du Vendredi Saint, un grand nombre de catholiques étaient réunis dans une chambre située au-dessus de la mienne, et qui nous servait de chapelle. L'office était déjà fort avancé, et j'étais arrivé au moment où, d'après le missel, le prêtre doit quitter ses souliers. Je m'apprêtais à faire la triple adoration d'usage, quand tout à coup, au premier pas que je

fis, le geôlier en chef vint frapper à la porte de ma chambre, et, ne recevant pas de réponse, se mit à la battre violemment et à faire un bruit terrible. Je pensai que ce devait être le geôlier en chef, car personne ne se fût permis à mon égard pareil procédé. Je lui envoyai dire que je serais à lui dans un instant, puis, laissant là l'adoration et quittant mes ornements, je me hâtai de descendre, pour prévenir son arrivée, qui pouvait compromettre beaucoup de personnes.

Dès qu'il m'aperçut, il dit en élevant la voix : « Comment se fait-il que vous soyez hors de votre cellule, quand vous devriez être tenu au secret? » Je savais à qui j'avais affaire : je me montrai donc fort mécontent qu'un homme qui se prétendait notre ami, pût venir à pareille heure, quand il savait que nous étions tous occupés à prier. « Comment, dit-il, vous étiez à la messe? vraiment! je m'en vais monter et voir. — Allons donc! répondis-je, vous connaissez bien peu nos usages : aujourd'hui, dans toute l'Eglise on ne dit pas une seule messe. Du reste, montez si vous voulez; mais si vous le faites, sachez que ni moi, ni aucun catholique, nous ne vous donnerons plus rien pour nos chambres. Vous nous mettrez, si vous le voulez, dans la prison des pauvres qui ne paient pas; mais vous n'y gagnerez

rien. Si vous avez quelques égards pour nous et ne venez pas ainsi nous surprendre, nous ne serons point ingrats, pas plus que nous ne l'avons été jusqu'ici. » A ces mots il se radoucit, et j'ajoutai : « Et quel peut être le motif de cette visite, je vous prie? — Mais, dit-il, pas d'autre que celui de vous saluer, de la part du sieur Topcliffe. — De la part de Topcliffe! Et depuis quand sommes-nous devenus si grands amis? n'est-il pas dans telle prison? Il ne peut plus me nuire, j'imagine? — Non, reprit le geôlier; il ne peut plus rien, mais, sans mentir, il m'envoie vous saluer. Quand j'ai été le voir, ce matin, il m'a demandé comment vous alliez : je lui ai dit que vous alliez bien. « Mais, a repris le sieur Topcliffe, il ne « supporte pas sa captivité aussi patiemment que « moi. Je désire que vous le saluiez de ma part, et « que vous lui rapportiez ce que j'ai dit. » Et voilà le motif de ma visite. — Très-bien; dites-lui donc de ma part que, par la grâce de Dieu, je supporte avec joie d'être emprisonné pour la Foi, et que je lui souhaiterais de souffrir pour une aussi belle cause. » Le geôlier se retira, et, chemin faisant, gronda le domestique pour ne m'avoir pas mieux surveillé.

Topcliffe avait été prophète sans s'en douter; Saül l'avait bien été dans le vieux temps. Il m'avait em-

pêché d'adorer la croix, mais il ne put m'empêcher de remonter et d'achever l'office commencé.

Je ne puis terminer ce chapitre sans donner un petit souvenir à mes geôliers.

Mon premier geôlier ne faisait jamais rien sans ma permission. Il mourut peu après mon arrivée, et ceux qui lui succédèrent furent presque aussi obligeants que lui. L'un d'eux même se convertit et fut reçu par moi dans l'Eglise. Il vendit sa charge et entra au service d'un gentilhomme de mes amis, accompagna son fils en Italie et finit par se faire religieux. Il est maintenant enfermé dans la même prison dont il a été le geôlier. Celui qui lui succéda était un bon père de famille; la crainte de la misère l'empêchait seule de se convertir, mais il m'était si dévoué, qu'il cachait dans sa maison les catholiques les plus compromis, et quand on combina mon évasion de la Tour de Londres, il fit partie de cette dangereuse expédition et, bien qu'il eût manqué de se noyer la première nuit, revint encore avec un bateau la nuit suivante, comme je le raconterai bientôt.

CHAPITRE X

LA TOUR DE LONDRES

Dans la même prison que moi, se trouvait un prêtre, auquel j'avais eu l'occasion de rendre bien des services. A son arrivée en Angleterre, je l'avais fait recevoir dans une excellente famille, très-liée avec moi ; j'avais converti au catholicisme sa mère et son frère; depuis qu'il était en prison, je l'avais entouré d'amis et lui avais fait des présents considérables. Je lui avais toujours témoigné beaucoup d'affection, mais voyant qu'il n'était pas assez résolu et aspirait un peu trop à la liberté, j'étais plus réservé avec lui qu'avec quelques autres prisonniers, surtout le Frère F. Emerson et John Lilly. Malgré tous ces égards, je lui dus d'être transféré à la Tour de Londres. Ce brave homme espérait-il, après mon départ, voir venir à lui tous ceux qui me visitaient? Voulait-il gagner les bonnes grâces de nos ennemis, ou même obtenir sa mise en liberté?

je ne sais. Quoi qu'il en soit, il déposa qu'en sa présence, j'avais remis un paquet de lettres venant de Rome et de Bruxelles à un domestique du P. Garnet, nommé Petit-Jean, dont j'ai déjà parlé. Ce Petit-Jean, après avoir été arrêté avec moi et soumis à plusieurs interrogatoires sans rien révéler, avait été relâché moyennant une forte rançon, payée par un gentilhomme catholique. Son habileté à construire les cachettes des prêtres le rendait indispensable. Le prêtre ajouta que je recevais souvent des lettres d'outre-mer, adressées tantôt à moi, tantôt à mon supérieur. Les persécuteurs m'envoyèrent un juge de paix avec deux commissaires de la Reine ou *poursuivants*. Tous trois se présentèrent à l'improviste accompagnés par le geôlier en chef. Mais, grâce à la Providence, ils ne trouvèrent chez moi que deux petits garçons auxquels je donnais des leçons, ayant l'intention de les envoyer plus tard étudier à l'étranger.

L'un de ces pauvres enfants fut arrêté, l'autre s'esquiva. On ne trouva rien chez moi : j'avais fait pratiquer de tous côtés de petites cachettes, où je serrais ce qui avait quelque valeur. Le F. Emerson, qui était au courant de tout, en retira plus tard mes papiers et treize cents florins, destinés à payer mon loyer de Londres.

Pendant que le juge de paix fouillait dans mes livres, un des poursuivants me fouilla moi-même, et entr'ouvrant mon habit, découvrit mon cilice. Étonné d'abord, il me dit : « Qu'est-ce que c'est que cela? — C'est une chemise, lui dis-je. — Oh! oh! dit-il, c'est un cilice, » et il voulut me l'arracher de force. Au premier moment, l'insolence de ce valet m'exaspéra et je fus sur le point de le repousser de vive force, mais je me contins cependant, avec l'aide de Dieu, et en appelai au juge de paix, qui réprima tout aussitôt l'insolence de ce faquin.

Bien qu'ils n'eussent rien découvert, les poursuivants m'emmenèrent, me conduisirent à la Tour de Londres et me remirent entre les mains du lieutenant de la Reine, gouverneur de la place. C'était un chevalier nommé Bartley. Il me mena dans une des tours de l'enceinte [1] ; elle était assez

[1] La Tour de Londres a été conservée telle qu'elle était au temps du Père Gérard, avec ses enceintes, ses tours et les gardiens d'autrefois portent encore le costume des hommes d'armes. Nous avons plus d'une fois visité et vénéré ces cachots, sanctifiés par nos martyrs, et, sur les murs, nous avons pu lire les noms de plusieurs d'entre eux.

On conserve aussi au Musée bon nombre d'instruments de torture ; seulement l'hérésie, honteuse maintenant de ce qu'elle a fait, a fait la leçon à ses serviteurs : le gardien débite gravement aux Anglais horrifiés, que ces instruments sont été apportés d'Espagne, où ils servaient à l'inquisition. On verra tout à l'heure de quel côté était la cruauté. (*Note du Traducteur.*)

élevée et avait trois étages, à chacun desquels se trouvait un cachot. Il me plaça d'abord au rez-de-chaussée, et me remit à la garde d'un homme de confiance. Celui-ci m'apporta un peu de paille et sortit aussitôt, fermant avec soin la porte de mon cachot, et même la porte extérieure, armée de verrous et de barres de fer. Je me recommandai à Dieu, qui descend avec ses serviteurs dans la fosse aux lions, et qui d'ailleurs ne m'a jamais abandonné, à la sainte Vierge, à mon patron et à mon ange gardien; puis, plein de calme, je m'étendis sur la paille et dormis parfaitement.

Le lendemain matin, j'examinai les lieux, car il y pénétrait un peu de jour. Je trouvai sur le mur, tracé avec la pointe d'un couteau, le nom du P. Henri Walpole, de sainte mémoire. Tout auprès, se trouvait son petit oratoire; c'était un petit enfoncement, éclairé auparavant par une fenêtre, qu'on avait bouchée. De chaque côté il avait écrit avec un charbon les noms des neuf chœurs des anges, au-dessus celui de Marie, mère de Dieu, puis celui de Jésus, puis enfin celui de Dieu, en latin, en grec et en hébreu. Ce m'était une immense consolation, d'habiter une prison sanctifiée par un si grand martyr, et une prison témoin de ses douleurs, car il y avait été, m'a-t-on dit, tourturé jusqu'à quatorze

fois. Peut-être rougissait-on de renouveler si souvent son supplice en public, dans la salle réservée à ces exécutions. Ce nombre ne paraîtra pas trop exagéré, quand on saura qu'il en avait presque perdu l'usage des doigts.

La joie que j'avais éprouvée de me trouver dans la cellule du P. Walpole ne fut pas de longue durée : je n'étais pas digne de succéder à ce héros. Dès le jour suivant, mon geôlier, soit pour me rendre service, soit pour exécuter les ordres de son maître, me fit monter à l'étage supérieur, où se trouvait une chambre spacieuse et commode. Je lui dis que j'aurais mieux aimé rester dans le cachot du bas, et lui en donnai la raison; et comme il ne s'y prêtait pas, je lui demandai de me permettre au moins d'aller y prier, ce qu'il m'accorda depuis assez souvent. Cet homme me demanda si mes amis ne pourraient pas me procurer un lit. A la Tour, chaque prisonnier se meublait à ses frais, et à son départ le gouverneur de la Tour héritait de tout. Je répondis que je n'avais pas d'autres amis que ceux de ma prison, mais que ceux-ci pourraient peut-être me faire l'aumône d'un lit. Il alla donc les trouver, et ils lui donnèrent ce qu'il demandait, le suppliant de me traiter avec bonté, et promettant de lui remettre de l'argent, sur un billet signé de moi.

Trois jours après ma translation à la Tour, mon geôlier entra dans ma chambre après le dîner et me dit d'un air fort triste que les lords commissaires étaient arrivés, accompagnés de l'avocat général [1], et que leurs Seigneuries m'attendaient. « Je suis prêt, répondis-je, permettez-moi seulement d'aller réciter un *Pater* et un *Ave* dans le cachot d'en bas. » Il m'accorda ce que je désirais et me conduisit à la maison du gouverneur.

J'y trouvai cinq personnages, qui tous, excepté Wade, m'interrogeaient pour la première fois. Le procureur général de la Reine prit une feuille de papier et se mit à dresser procès-verbal. On m'interrogea de nouveau sur la politique, et je répondis comme toujours, d'une manière générale, qu'il nous était interdit de nous mêler de ces sortes d'affaires, que je ne m'en étais jamais mêlé, que, depuis trois ans que j'étais en prison, ils n'avaient pu surprendre une ligne de moi, ni produire un témoin, qui pût me convaincre de mensonge. Mes juges me demandèrent alors quelles lettres j'avais reçues de nos Pères du continent. (Cette question me fit deviner le motif de ma translation.) Je répondis que si j'avais reçu quelques lettres, elles étaient complétement étrangères

[1] Sir Édouard Coke (1597).

à la politique, et regardaient des intérêts privés. « Mais, dit Wade, n'avez-vous pas reçu un paquet de lettres, que vous avez ensuite envoyées à Henri Garnet par certain individu? — Si je l'ai fait, je n'ai fait que mon devoir. En tout cas, ces lettres ne parlaient pas de politique. — Eh bien ! où est ce commissionnaire, et quel est son nom? — Je n'en sais rien, et si je le savais, je ne pourrais ni ne voudrais le dire. — Vous nous assurez, dit le procureur général, que vous ne voulez pas nuire à l'État : dites-nous donc où se trouve ce Garnet; car c'est un ennemi de l'État, et vous êtes tenu de révéler la retraite d'hommes aussi dangereux. — Non, repris-je, ce n'est pas un ennemi de l'État; je sais, au contraire, qu'il donnerait volontiers sa vie pour sauver la Reine et le royaume. Du reste je ne sais où il est, et si je le savais, je ne le dirais pas. — Si, vous le direz, reprirent-ils tous ensemble, et cela avant que vous sortiez d'ici. — S'il plaît à Dieu, dis-je à mon tour, il n'arrivera rien de pareil. »

Ils me montrèrent alors l'arrêt qui permettait de me mettre à la question; je vis qu'il était en bonne forme, et dis : « Avec la grâce de Dieu, je ne trahirai jamais ni la justice ni la foi catholique. Vous êtes maîtres de mon corps : faites ce que Dieu vous permettra de faire, car assurément vous n'irez pas au delà. »

Ils me supplièrent alors de ne pas les forcer d'employer des moyens qui leur répugnaient : ils ajoutèrent qu'ils seraient obligés de me torturer tous les jours, jusqu'à ce que j'eusse révélé ce qu'on me demandait. « Je mets ma confiance en Dieu, leur répondis-je ; il ne permettra pas que je me souille par une telle lâcheté. D'ailleurs je ne vous crains pas, puisque nous sommes tous entre les mains de Dieu. »

CHAPITRE XI

LA TORTURE

Nous nous dirigeâmes alors vers la salle des tortures. Nous marchions lentement et processionnellement, précédés des valets de la prison qui portaient des torches allumées, car il fallait descendre dans une espèce de sous-sol, dont l'entrée était fort obscure. Nous arrivâmes dans une salle immense : tout autour étaient rangés des chevalets de différentes espèces et d'autres instruments de supplice. On en étala quelques-uns devant moi, en me disant que j'aurais à goûter de tous. Puis on me posa de nouveau la fameuse question : Consentais-je, oui ou non, à donner les indications demandées? — « Non, cela n'est pas en mon pouvoir, » répondis-je, et je me jetai à genoux pour prier.

On me conduisit alors à une énorme colonne de bois, l'un des supports de cette vaste crypte. Au sommet étaient fixés d'énormes anneaux de fer; on

me mit des menottes, puis on me fit monter sur une petite estrade haute de deux ou trois marches; tenant alors mes bras levés, on fit passer une barre de fer à travers les anneaux de mes menottes d'abord, à travers les anneaux de la colonne ensuite, et enfin, à l'aide de boulons introduits dans la barre, on la fixa solidement. Ces préparatifs terminés, on retira l'estrade, et je demeurai suspendu par les poignets. Cependant je touchais encore la terre du bout des pieds [1]; dans l'impossibilité de me hisser plus haut, on creusa le sol au-dessous de moi.

Quand je me vis suspendu, je me mis à prier, pendant que les spectateurs de mon supplice, rangés en cercle autour de moi, me demandaient sans cesse si je voulais faire les révélations exigées. Je répondais toujours : « Je ne le veux ni ne le puis. » Bientôt la douleur devint si violente que je pus à peine me faire entendre. Je souffrais surtout de la poitrine, des entrailles et dans les bras : il me semblait que tout mon sang se précipitait vers mes mains, et s'échappait à gros bouillons de mes doigts. Ce n'était là qu'une illusion de la douleur, produite par les chairs qui se gonflaient jusqu'à recouvrir les anneaux. Je ressentis alors, et peut-être l'influence du mauvais es-

[1] Le Père Gérard était très-grand et très-vigoureux : « Erat enim, dit le Père More, pleno et procero corpore.

prit ne fut-elle pas étrangère à cette impression, je ressentis, dis-je, une douleur si vive, si pénétrante, qu'il me semblait impossible d'aller plus loin. Ma résolution ne chancela cependant pas. Le Seigneur, dans sa miséricorde, vit ma faiblesse et ne permit pas que la tentation surpassât mes forces. Témoin de mon agonie douloureuse et de mon abattement intérieur, il m'envoya cette pensée : Le plus qu'on puisse faire, c'est de t'arracher la vie, et combien de fois n'as-tu pas désiré de mourir pour Dieu ? Tu es entre ses mains ; il voit ce que tu souffres, et sa toute-puissance saura bien te soutenir. Cette pensée fut accompagnée d'une grâce extraordinaire : fortifié par cette onction céleste, je m'abandonnai sans réserve au bon plaisir de Dieu, et conçus le désir et l'espoir de mourir pour lui. Aussitôt cette tempête intérieure s'apaisa, et même la douleur corporelle, bien qu'en réalité plus intense, devint plus supportable.

Ne pouvant rien m'arracher, les lords commissaires rentrèrent chez le gouverneur ; d'où ils envoyaient de temps en temps savoir de mes nouvelles. Mon geôlier et trois ou quatre hommes demeurèrent auprès de moi. Le geôlier paraissait ne rester là que par compassion, et ne cessait d'essuyer avec un mouchoir la sueur qui baignait mon visage. Cette atten-

tion était largement compensée par son importunité: il me conjurait, me suppliait d'avoir pitié de moi, de dire ce qu'on me demandait. J'ai souvent pensé depuis qu'il était inspiré par le démon, ou jouait un rôle convenu d'avance, tant il était éloquent et persuasif. Mais tous ces traits me semblaient comme émoussés, ils ne faisaient qu'effleurer mon âme. Je finis par lui dire : — « Je vous en prie, ne me parlez plus de cela, car je ne consentirai jamais à perdre mon âme pour sauver mon corps. » Il persista quand même. Les autres témoins de cette scène se disaient entre eux : — « S'il en échappe, il s'en ressentira toute sa vie : d'ailleurs ce sera tous les jours à recommencer jusquà ce qu'il cède. » Quant à moi, je priais à voix basse et répétais sans cesse les saints noms de Jésus et de Marie. Vers une heure, je m'évanouis. Impossible de dire combien de temps dura cette faiblesse : elle fut apparemment assez courte, car on s'était contenté de me soutenir ou de remettre l'estrade sous mes pieds; dès qu'on m'entendit prier, on me retira tout appui. Ceci se renouvela à chaque faiblesse, huit ou neuf fois avant cinq heures.

Quelques instants avant cinq heures, Wade entra et s'approcha de moi : — « Etes-vous disposé maintenant, dit-il, à obéir aux ordres de la Reine et du conseil? — Non, répondis-je, ce que vous me de-

mandez là n'est pas permis, je ne le ferai jamais. — Dites au moins que vous désirez parler au secrétaire du conseil, lord Cécil. — Je n'ai rien à lui dire que ce que je vous ai dit à vous-même. D'ailleurs, si je demandais à lui parler, ce serait un scandale, on s'imaginerait que j'ai cédé. » Pour toute réponse, Wade se retourna vivement et partit furieux en s'écriant : — « Eh bien ! reste là pendu et pourris-y si tu le veux !... »

Les commissaires durent alors quitter la Tour ; car à cinq heures la grande cloche sonne, on ferme toutes les issues, et tous ceux qui ne veulent point passer la nuit à la Tour sont obligés de partir. Quelques instants après, on me descendit de ma croix. Je pouvais à peine me tenir debout et le geôlier dut m'aider à regagner ma chambre. Chemin faisant, nous rencontrâmes quelques prisonniers, qu'on laissait circuler librement dans l'enceinte. Je dis à haute voix qu'il était étrange que des gentilshommes voulussent me faire révéler la retraite du P. Garnet, puisque, de l'aveu de tous, c'était un crime odieux de trahir un innocent ; que pour moi, dût-il m'en coûter la vie, je ne le ferais jamais. J'avais, en parlant ainsi, un double but : je voulais d'abord prévenir les faux bruits que l'autorité pourrait, selon ses habitudes, répandre à mon sujet : que j'avais cédé,

que j'avais fait des aveux, et puis j'espérais que mes paroles répétées par les prisonniers, iraient jusqu'au P. Garnet et l'avertiraient de se tenir sur ses gardes. Le geôlier était visiblement contrarié, mais je n'en parlais que plus haut. Ce brave homme paraissait véritablement ému de mes souffrances : il m'alluma du feu et m'apporta à manger, car c'était l'heure du souper. Je ne pus presque rien prendre et m'étendis sur mon lit.

Le lendemain, de bonne heure, dès que les portes de la Tour furent ouvertes, le geôlier entra et me dit que le sieur Wade était arrivé et m'attendait. Je descendis, revêtu d'un manteau à larges manches, car mes bras étaient si enflés, qu'ils ne me permettaient pas de prendre un autre habit. Dès que je fus dans la maison du gouverneur, Wade me dit : — « Je viens de la part de la Reine et de lord Cécil. Tous deux vous donnent leur parole, l'une de souveraine, l'autre de gentilhomme, que Garnet a l'habitude de se mêler de politique et est un ennemi de l'État. Ainsi, à moins que vous n'ayez la sotte prétention de leur donner un démenti, il faut soumettre votre jugement et livrer Garnet à la justice. — Ce qu'ils m'assurent, dis-je à mon tour, ils ne le savent que sur des ouï-dire. Moi, j'ai vécu avec lui dans l'intimité, et je sais positivement qu'il n'est pas ce

que vous dites. — Alors vous ne voulez pas en convenir, ni révéler ce qu'on vous demande? — Non, certes non, je ne le puis ni ne le veux. — Le mieux pour vous serait d'obéir, » reprit-il; et à l'instant il fit venir de la chambre voisine un homme d'une taille et d'une figure imposantes, qu'il appela le *surintendant des tortures*. Je savais qu'il existait un emploi de ce genre; mais j'appris depuis que ce personnage n'était que le commandant d'artillerie de la Tour. Wade ne lui donna donc ce nom que pour m'inspirer plus de terreur, et lui dit : « Je vous remets cet homme : vous lui ferez subir la torture deux fois par jour jusqu'à ce qu'il se résigne à parler. » L'officier s'inclina et Wade partit.

Nous descendîmes donc à la salle des tortures avec la même solennité que la première fois, et l'on me mit les menottes au même endroit. De fait il eût été impossible de faire autrement, tant les chairs étaient enflées. Cette opération préalable me causa les plus vives douleurs; mais Notre-Seigneur vint à mon aide et je lui offris gaîment mes bras et mon cœur. Je fus suspendu par les poignets comme la première fois; je souffrais davantage des mains, mais moins de la poitrine et des entrailles, probablement parce que j'étais à jeun. Je priais tantôt à voix basse, tantôt tout haut, et me recommandais à

Jésus Notre-Seigneur et à sa sainte mère. Je soutins cette fois le supplice beaucoup plus longtemps sans m'évanouir; à la longue cependant, je perdis connaissance, et cette fois si complétement, que l'on ne put me ranimer : on pensa que j'étais mort, ou du moins que j'allais expirer. On courut donc chercher le gouverneur. Je ne sais combien de temps cela dura. Quand je revins à moi, j'étais assis sur un banc, entouré d'une foule nombreuse et soutenu par quelques personnes, pendant que d'autres s'efforçaient de m'ouvrir les dents, pour me faire avaler de l'eau chaude.

Quand le gouverneur me vit en état de parler, il me dit : « Ne voyez-vous pas combien il vaudrait mieux pour vous obéir à la Reine, que vous tuer de cette façon? » Soutenu par Dieu, je lui répondis avec plus de courage que je ne m'en étais jamais senti : « Non, je ne le vois pas; plutôt mourir mille fois que de faire ce qu'on me demande. — Ainsi vous refusez? — Oui, certes, et tant qu'il me restera un souffle de vie je refuserai. — Eh bien! alors, » sembla-t-il dire à contre-cœur, pour obéir aux ordres qu'il avait reçus, « il faut donc vous suspendre encore, et après dîner il faudra recommencer. — Eh bien! repris-je, allons au nom de Dieu. Je n'ai qu'une vie, mais j'en aurais cent, que je les

offrirais volontiers pour une telle cause. » En disant ces mots, je fis un effort pour me lever et aller moi-même à la colonne ; mais on fut obligé de me soutenir : mon corps était trop affaibli, et si mon âme avait encore quelque vigueur, c'était un don de Dieu, accordé, j'en suis sûr, à ma qualité de membre de la Compagnie, tout indigne que je fusse de cet honneur.

Je fus suspendu pour la troisième fois et ressentis des douleurs affreuses, mais accompagnées d'une immense joie, que je puisais dans la pensée d'une mort prochaine. Soit consolation véritable de souffrir pour Jésus-Christ, soit désir égoïste de lui être réuni, je pensais que j'allais mourir. Puisse Dieu m'accorder de conserver toujours ces sentiments, bien qu'ils aient dû n'être pas sans alliage à ses yeux, car ma carrière a été plus longue que je ne pensais, Dieu sans doute ne me jugeant pas digne de paraître devant lui.

Cette troisième torture dura une heure, au bout de laquelle le gouverneur ordonna de me descendre, soit qu'il désespérât de rien obtenir par les supplices, soit parce que l'heure du dîner était arrivée, soit plutôt par un sentiment de pitié. J'eus plus tard de bonnes raisons de croire que c'était en réalité par ce dernier motif. Je sus par un homme de qualité, qui

le tenait de sir Richard Barkley[1] lui-même, qu'il avait donné sa démission, ne voulant pas être l'instrument d'aussi horribles tortures infligées à des innocents. De fait, il fut remplacé au bout de trois ou quatre mois.

Mon geôlier me reconduisit à ma chambre[2]. Le pauvre homme avait les yeux pleins de larmes, et il m'assura que sa femme n'avait fait que pleurer et prier pour moi tout le temps. Je ne l'avais cepen-

[1] C'était le nom du gouverneur. Le *ms* porte Bastlæoa, mais ce doit être une erreur ; l'histoire de la Tour, de Bayley, mentionne à cette date un sir Richard Barkley comme gouverneur.

[2] Dans une lettre au Père Général conservée parmi les manuscrits de Stonyhurst et datée du 10 juin 1597, le P. Garnet écrivait : « Je vous ai déjà dit que le P. Gérard avait été transféré à la Tour ; il a été trois fois suspendu par les poignets, et chaque fois presque jusqu'à la mort; il l'a même été deux fois en un jour. Je sais maintenant pertinemment qu'on voulait lui faire dire où était son supérieur et par l'entremise de qui il avait reçu de moi les lettres du P. Persons. Il a été trahi par un de ses compagnons de captivité. Le comte d'Essex dit qu'il ne peut s'empêcher d'honorer une si belle constance. »

Dans une autre lettre du P. Garnet, datée du 11 juin 1597, nous lisons ce qui suit : « De Dno Joanne nostro non semel scripsi, tertio eum tormentis subditum, omnia tamen invicto animi robore pertulisse. Nuper etiam pro certo audivimus Comitem Essexiæ adeo ejus constantiam laudasse, ut se hominem non colere atque admirari non posse plane affirmaret. Regii senatus amanuensis quidam negat velle Reginam ut capite plectatur : id videlicet Joannes moleste feret. »

dant jamais vue. Il m'apporta ensuite mon dîner, mais je ne pus presque rien prendre, et ce peu même, il fut obligé de le couper pour moi et de me le mettre à la bouche. Je fus longtemps sans pouvoir tenir un couteau, et dans les premiers jours qui suivirent ma torture, mes mains se refusaient à toute espèce de service : le geôlier était obligé de m'aider en tout comme à un enfant. Malgré l'impuissance où j'étais réduit, les autorités avaient eu la précaution de me faire enlever toute espèce d'instrument tranchant, comme couteau, ciseau, rasoir : on craignait peut-être que je n'attentasse à ma vie. Du reste on en agit toujours ainsi à l'égard des prisonniers soumis à la torture.

Tous les jours je m'attendais à subir de nouveaux supplices. Mais Dieu en avait disposé autrement. A des héros comme les pères Walpole et Southwell, il avait réservé les grands combats, pour faire éclater leur courage; à moi, qui n'étais qu'un mauvais soldat, il ménageait de courtes épreuves, pour m'épargner une défaite. Ils avaient en peu de temps fourni une longue carrière; pour moi, indigne d'une si grande faveur, je dus achever ma longue course et laver mes péchés de mes larmes, puisque je n'avais pas mérité de les laver de mon sang. Que la volonté de Dieu soit faite !

CHAPITRE XII

LA MESSE A LA TOUR DE LONDRES

Après ces cruelles tortures, je restai renfermé dans mon cachot. Je passais presque tout mon temps à prier. Je fis de nouveau les exercices de saint Ignace pendant un mois, consacrant chaque jour quatre ou cinq heures à la méditation. J'avais heureusement conservé mon bréviaire et, tous les matins, je trouvais une grande consolation à réciter les prières de la messe et à faire la communion spirituelle.

Au bout de trois semaines, je pus remuer un peu les doigts et tenir un couteau. Ma retraite finie, je demandai quelques livres, mais on ne m'accorda qu'une Bible. J'envoyai mon geôlier demander un peu d'argent à mes amis de l'autre prison, et je m'aperçus bien vite que, là comme ailleurs, quelques pièces d'argent feraient faire à ce brave homme tout ce que je voudrais.

Je lui fis donc acheter quelques oranges : je taillais la peau en petites croix que j'envoyais à mes amis, et je mettais le jus en réserve, pour l'exécution d'un projet plus important. Au bout de cinq mois, le sens du toucher me revint un peu et je demandai un cure-dent. J'y taillai une petite plume, et demandai un peu de papier pour envelopper mes petites croix. Le geôlier y consentit et m'accorda même d'écrire quelques lignes au crayon. Il pouvait lire ces lignes, mais sur le blanc du papier j'écrivais avec du jus d'orange et mes amis me répondaient de même, ayant soin de m'envoyer chaque fois quelques petits objets, enveloppés dans du papier.

Le brave homme ne se doutait guère qu'il faisait entre nous le métier de facteur. Du reste nous aurions pu moins nous gêner avec lui; car il ne savait pas lire, quoiqu'il affectât de regarder par-dessus mon épaule pendant que j'écrivais. Je ne soupçonnai la chose qu'au bout de quelque temps. Enfin la pensée me vint qu'il pourrait bien ne pas savoir lire, et pendant qu'il regardait, je me mis à lire sur mon papier toute autre chose que ce que j'avais écrit. Après deux ou trois essais de ce genre, je me retournai un jour vivement et lui dis qu'il était bien inutile de m'épier ainsi. Il avoua sans se faire prier qu'il ne savait pas lire. Après ce petit échec, il de-

vint plus complaisant encore, m'apporta de l'encre et me servit régulièrement de courrier. Il voyait que j'avais peu de corespondants, tous fort réservés, qu'il ne courait aucun risque et qu'il y gagnait des appointements considérables. Il me demanda seulement de ne pas l'envoyer si souvent à ma dernière prison, pour ne pas éveiller les soupçons, et proposa de remettre les lettres en route à un messager convenu : mais il me répugnait de compromettre ainsi la vie d'un de mes amis.

Ecrire aux prisonniers ne pouvait leur nuire beaucoup; le messager ayant tout intérêt à garder le secret, et moi prenant la précaution de ne jamais nommer personne, mais de toujours me servir d'expressions vagues, comme mon fils, mon cousin, ma fille, ma sœur. Mais j'hésitais à exposer un homme encore libre. Cependant, pour faire quelque chose, je fis à force d'argent racheter la liberté de John Lilly et ce fut lui qui fut chargé de transmettre ma correspondance au geôlier. Je ne songeais pas qu'il dût bientôt me faire évader de la Tour : je n'avais qu'un but : assurer ma correspondance et me procurer des livres, ce que je pus faire en toute tranquillité pendant quatre mois.

Tout le temps que je fus à la Tour je fus tenu au secret : je ne pouvais donc exercer le saint ministère

ni consoler et fortifier par lettres que des personnes parfaitement sûres. Un jour John Lilly mon courrier, se vit accosté dans une rue de Londres par deux dames, la mère et la fille, qui le supplièrent de leur procurer une entrevue avec moi.

Sachant à quels dangers elles s'exposaient, John Lilly essaya de les dissuader, mais inutilement, et pour avoir la paix, finit par leur promettre d'en parler au geôlier et de les introduire, si la chose était possible, comme ses cousines. Séduit par la promesse d'une forte somme, le geôlier consentit; sa femme avait, elle aussi, reçu des deux dames une robe neuve. Elles s'habillèrent donc en femmes du peuple, et vinrent avec John Lilly comme pour faire une visite à la femme du geôlier et voir les lions et autres curiosités qu'on montre dans la Tour. Puis le geôlier leur fit franchir l'enceinte, et, à un moment donné, les introduisit dans mon cachot. C'était jouer sa vie. A ma vue, les pauvres dames ne purent s'empêcher de courir à moi et de me baiser les pieds, se disputant à qui les baiserait la première. Je ne pus leur refuser ce qu'elles avaient acheté si chèrement, mais je leur dis que j'acceptais cet hommage, pour le prisonnier de Jésus-Christ, non pour un misérable pécheur comme moi. Puis nous causâmes un peu, elles me laissèrent ce qu'elles avaient

apporté et se retirèrent grandement consolées, car elles croyaient bien ne jamais me revoir. Déjà le bruit courait que j'allais être jugé et exécuté.

Un jour même, je reçus une lettre du Père Garnet où il me consolait et m'avertissait de me préparer à la mort. Cette lettre, je dois l'avouer, me causa beaucoup de joie, mais je n'étais pas digne d'une si grande grâce. Elle était réservée à celui-là même qui m'écrivait, et Dieu me fasse la grâce de le suivre même de loin sur cette voie de la croix qu'il a tant aimée. Il avait une grande dévotion pour la croix, et ce fut le jour de l'Invention de la sainte croix qu'il fut martyrisé.

Les procédés de mes ennemis semblaient donner raison au Père Garnet. Ceux qui m'avaient fait torturer venaient maintenant assidûment à la prison, pour instruire mon procès. Le Procureur général de la Reine m'interrogea et écrivit toutes mes réponses : les principaux points étaient ma qualité de prêtre, ma venue en Angleterre, mon titre de jésuite, si j'avais réconcilié des fidèles avec le Pape, si j'en avais éloigné de la religion légalement reconnue. Je répondis franchement sur tous ces points, leur fournissant plus qu'il n'en fallait pour me condamner d'après leurs lois. On me demanda avec qui je m'étais abouché pour les affaires politiques : je répondis

que je ne me mêlais pas de ces choses et, sur de nouvelles instances, je déclarai en prenant Dieu à témoin, que je ne désirais qu'une chose, la conversion de la reine et de tous ses ministres, mais sans que l'on touchât à leur pouvoir; que s'il fallait pour obtenir ce résultat donner ma vie, je le ferais avec joie.

Je devais comparaître aux assises de la Trinité, mais Dieu en avait disposé autrement. Cette époque une fois passée, je ne pus me persuader qu'on voulût encore me faire mon procès, et je crus qu'après tout, on ne m'avait mis à la Tour, que pour arrêter mes communications avec les personnes du dehors; je résolus de consacrer à l'étude ces loisirs forcés.

Le 31 juillet, jour anniversaire de la mort de notre bienheureux père Ignace, pendant que j'étais en prière, je me sentis un désir extraordinaire de célébrer la sainte messe. Puis, en y réfléchissant, il me parut que la chose n'était pas impossible. Dans une cellule vis-à-vis de la mienne et, située dans une tour, qui n'était séparée que par un petit jardin de celle que j'habitais, vivait un gentilhomme catholique dont je pouvais me servir. Ce gentilhomme était en prison depuis six ans : il avait été condamné à mort, mais on avait toujours sursis à

l'exécution [1]. Tous les jours il montait sur la plateforme de sa tourelle, pour y prendre un peu d'exercice. Il ne manquait jamais de me saluer et de se mettre à genoux pour recevoir ma bénédiction.

Plus j'y pensais, plus mon projet me souriait et me semblait praticable, pourvu que le geôlier m'accordât d'aller faire une visite à mon voisin. Sa femme venait souvent le voir et lui apportait chaque fois dans un panier quelques petites provisions. Les officiers avaient fini par la laisser passer sans contrôle ; cette circonstance me donna l'espoir d'introduire impunément ce qu'il fallait pour célébrer la messe.

Résolu d'essayer, je fis signe à mon voisin de bien m'examiner. Je pris du papier et une plume et fis semblant d'écrire, puis de lire ce que j'avais écrit après l'avoir tenu quelques instants près du feu ; enfin je fis mine de le lui envoyer [2]. Il fallut ensuite traiter avec le geôlier pour obtenir qu'il portât de ma part au gentilhomme un chapelet et une petite croix en peau d'orange, enveloppés dans ma lettre. Tout d'abord, il refusa net, sous prétexte qu'il ne

[1] Une lettre du P. Garnet (Stonyhurts *mss.*) nous apprend que ce gentilhomme se nommait Ardey.

[2] Ces lignes étaient écrites avec du jus d'orange : on sait que le jus d'orange devient visible lorsqu'on l'expose à la flamme.

pouvait compter sur la discrétion du prisonnier. « Car voyez-vous, ajoutait-il, si sa femme venait à en parler et si la chose s'ébruitait, c'en serait fait de moi. » Je finis pourtant par le rassurer et le convaincre que pareil malheur était chose peu probable; puis une somme d'argent, comme il arrivait en pareil cas, triompha de ses derniers scrupules. Il prit mon petit paquet et le remit à son adresse; mais mon voisin, à ma grande surprise, ne répondit rien. Le lendemain, dès qu'il parut sur la terrasse, il me remercia par signes et me montra ma petite croix. Au bout de quelques jours, je soupçonnai la véritable raison de son silence : il n'avait certainement pas lu ma première lettre. Je recommençai donc la même pantomime; je pris une orange, en pressai le jus dans une tasse, me mis à écrire, puis présentant le papier au feu, je me mis à lire ce que j'avais écrit, essayant de lui faire comprendre qu'il devait en faire autant.

Il comprit cette fois et lut la seconde lettre : il me disait dans sa réponse qu'il avait cru la première fois qu'il fallait brûler le papier, car j'y avais tracé quelques mots au crayon. Ce que je lui proposais ne lui paraissait pas impraticable, à condition que le geôlier me permît de passer la nuit avec lui. Sa femme apporterait tout ce qu'il faudrait.

Il ne restait plus qu'à sonder le geôlier sur la visite projetée. Je lui demandai de me laisser dîner avec mon voisin, lui promettant bien qu'il aurait sa part de notre petit festin. Mais il ne voulait pas en entendre parler : Et si l'on vous voyait traverser le jardin ! disait-il, si le gouverneur allait se mettre en tête de venir juste à ce moment-là !... Je lui représentai que le gouverneur ne venait jamais, qu'il serait bien extraordinaire qu'il changeât ainsi ses habitudes; enfin les arguments dorés et sonnants que je fis valoir triomphèrent de ses craintes. Je pris jour avec lui et fixai la visite à la Nativité de la sainte Vierge. En attendant, je dis à mon compagnon d'envoyer sa femme à un endroit convenu et fis mander à John Lilly [1] de tout préparer. Je lui recommandai même de m'envoyer un ciboire avec un bon nombre d'hosties, afin de pouvoir conserver le Saint-Sacrement.

Mes ordres furent fidèlement exécutés, et la femme du prisonnier apporta tout sans encombre. Au jour marqué, mon geôlier me prit avec lui, et je passai chez mon compagnon toute la nuit et le jour suivant. Le bonhomme avait exigé que la femme du prisonnier ne fût pas mise dans le secret de notre entrevue.

Le lendemain, je célébrai la sainte messe avec une

immense consolation, et le confesseur de Jésus-Christ y communia, après avoir été privé de cette faveur pendant de si longues années. J'eus soin de consacrer à cette messe vingt et une hosties que je déposai dans le ciboire, et, les jours suivants, je pus m'asseoir au divin banquet, avec une joie toujours nouvelle.

CHAPITRE XIII

L'ÉVASION

Pendant ma petite excursion, une idée m'avait frappé : nous avions à nos pieds le fossé de la Tour de Londres. Ne pourrait-on pas, à l'aide d'une corde, passer de la plate-forme à l'autre côté du fossé? Je communiquai cette pensée à mon compagnon et lui demandai son avis. « Mais certainement, dit-il, ce serait très-possible, pourvu qu'on fût aidé d'amis sûrs, dévoués et braves. — Quant aux amis, lui répondis-je, nous en trouverons plus qu'il n'en faudra; si seulement la chose est faisable et vaut la peine d'en courir les risques. — Pour moi, reprit mon ami, je serais trop heureux d'essayer; lors même que je devrais ensuite vivre comme un proscrit, je pourrais au moins recevoir les sacrements et converser avec quelques gens de bien, et je ne verrais pas ma vie s'éteindre entre quatre murs. — Eh bien! dis-je en terminant, recommandons la

chose à Dieu; je vais en écrire au P. Garnet, et nous ferons ce qu'il décidera. »

Le soir même, j'écrivis au P. Garnet. Il me répondit qu'il fallait essayer à tout prix, si je pensais pouvoir descendre sans trop de danger.

Mon premier soin fut d'informer mon ami M. Wiseman de notre projet d'évasion, en lui recommandant d'en parler le moins possible. J'ajoutai que si John et Richard Fulwood, alors au service du Père Garnet, s'en sentaient le courage, ils n'avaient qu'à venir, une nuit que je désignai, au bord du fossé, vis-à-vis de la tour où était renfermé mon ami. Ils devaient se munir d'un câble, qui serait attaché d'une part à un pieu, de l'autre à une ficelle que nous leur jetterions à l'aide d'une balle de plomb, et qui nous servirait ensuite à hisser le câble.

Déjà le jour était fixé, les préparatifs terminés. Mon ami M. Wiseman voulut tenter d'abord une voie moins périlleuse; il essaya de gagner le geôlier en lui faisant offrir par John Lilly mille florins comptant et une rente viagère de cent florins, s'il consentait à favoriser mon évasion. Le geôlier ne voulut même pas en entendre parler, disant qu'il ne pourrait plus se montrer, qu'il serait obligé de vivre comme un lépreux, sûr d'être pendu, dès qu'on le découvrirait. Déçus de ce côté, nous reprîmes notre

premier plan, et tous ceux qui étaient dans le secret, en recommandèrent le succès à Dieu.

Au soir marqué, j'obtins du geôlier, à force de prières et de présents, qu'il me laissât passer la nuit chez mon ami : il tira donc les verrous sur nous, mit les barres de fer, comme d'habitude, et partit. Mais il avait également fermé la porte intérieure qui conduisait à la plate-forme ; il fallut, avec nos couteaux, lever la pierre dans laquelle s'engageait la serrure. Ce n'était pas une petite affaire ; cependant nous y réussîmes, et nous nous acheminâmes vers la plate-forme, à petit bruit et sans lumière, car, pendant la nuit, il y avait toujours une sentinelle dans le jardin : nous osions à peine échanger quelques mots à voix basse.

Vers minuit, nous aperçûmes notre bateau monté par John Lilly, Richard Fulwood et un autre homme. C'était un de mes geôliers de l'ancienne prison ; il nous avait procuré le bateau et s'était chargé de le diriger. Déjà nos sauveurs s'approchaient de la rive et allaient débarquer, quand un individu sortit d'une des pauvres cabanes qui bordent l'eau, et, les prenant pour des pêcheurs, leur souhaita une bonne nuit. Cet homme retourna se coucher sans rien soupçonner ; mais nos amis attendirent pour débarquer qu'il se fût rendormi. Pendant qu'ils allaient

et venaient, le temps marchait, et bientôt il fut impossible de rien entreprendre. Ils reprirent donc le chemin de London-Bridge. Mais la marée était alors si forte, que le bateau fut entraîné sur un pilotage destiné à briser la lame, et s'y trouva engagé de manière à ne pouvoir ni avancer ni reculer. La marée montait toujours; la lame arrivait sur le bateau, si furieuse qu'elle menaçait de le faire chavirer à chaque instant. Dans cette extrémité, nos amis se recommandèrent à Dieu et se mirent à crier au secours. Quant à nous, du haut de notre tour, nous entendions leurs cris de détresse et nous apercevions au loin des hommes qui sortaient de leurs maisons avec des lumières et couraient à leurs bateaux. Grand nombre d'embarcations partirent, mais aucun des bateliers n'osant affronter la force du courant, ils se tenaient en cercle autour de nos amis, spectateurs impuissants de leur danger. Je reconnus la voix de Richard Fulwood, et dis à mon compagnon : « Nos amis sont en danger. » Il ne voulait pas croire que je pusse distinguer la voix de Fulwood à une si grande distance, mais je savais que je ne me trompais pas, et je m'affligeais grandement de voir que leur dévouement allait leur coûter si cher. Nous nous mîmes à prier avec ardeur. Bientôt, du haut du pont, on leur descendit de la lumière,

puis une corde au bout de laquelle se trouvait une espèce de panier, sans doute pour les hisser sur le pont. Mais ils ne purent l'atteindre. Dieu toutefois n'abandonna point ses serviteurs : un fort bateau de mer, monté par six marins, s'approcha bravement et parvint à recueillir à son bord Lilly et Fulwood. A peine étaient-ils sortis, que leur embarcation chavira, et leur compagnon fut précipité dans l'eau. Dieu ne permit pas qu'il périt : il parvint à saisir une corde qu'on lui jeta et fut ramené sur le pont.

Dès le lendemain, John Lilly m'écrivit, comme à l'ordinaire, par le geôlier. Que pouvais-je attendre de lui, sinon ces paroles de découragement : « Il est clair, et nous l'avons appris au péril de notre vie, que Dieu ne veut pas que nous donnions suite à ce projet. » La lettre était pourtant conçue dans un tout autre style. « Dieu, disait-il, ne nous a pas exaucés la nuit dernière; mais, s'il nous a tirés de ce mauvais pas, c'est pour nous encourager à mieux faire. Ce qui est différé n'est pas perdu. Ainsi, à ce soir, avec l'aide de Dieu ! »

Cette constance, jointe à ces grands sentiments, réjouit fort mon compagnon; il en augurait bien et ne doutait pas du succès. Mais ce ne fut pas une petite affaire de décider le geôlier à nous laisser ensemble encore une nuit, et je tremblais qu'en fermant la

porte, ses yeux ne tombassent sur la pierre que nous avions descellée. Il ne s'aperçut de rien.

J'avais écris trois lettres, que je comptais laisser derrière moi. Dans la première, adressée à mon geôlier, je lui demandais pardon de le quitter ainsi sans mot dire : après tout j'usais de mon droit, puisqu'on m'emprisonnait contre toute justice ; je ne l'oublierais jamais dans mes prières, si je ne pouvais lui rendre d'autre service. Je pensais que cette lettre pourrait lui servir de défense. Ma seconde lettre était adressée au gouverneur. J'y plaidais fortement la cause du geôlier, je protestais devant Dieu qu'il n'était pour rien dans mon évasion, qu'il ne la soupçonnait pas, que s'il s'en fût douté, il s'y serait opposé, témoin l'offre séduisante qu'on lui avait faite et qu'il avait refusée; s'il m'avait permis de quitter ma cellule, c'était pour céder à des importunités réitérées J'écrivis également aux lords du Conseil. Je leur indiquais les motifs de mon évasion : c'était moins par amour de la liberté, que par zèle des âmes, que je voyais périr victimes de l'hérésie et du péché. Quant aux affaires d'État, ils savaient bien que jamais je ne m'en étais mêlé; je ferais de même. Je les assurais que je ne devais ma liberté qu'à mes amis; qu'il n'y avait eu, de la part du gouverneur et du geôlier, ni consentement ni connivence. Enfin, je

pris avec moi une quatrième lettre que je me proposais d'envoyer au geôlier dès le point du jour.

A l'heure convenue, nous étions sur la plateforme. Presque aussitôt, le bateau vint et aborda. Le schismatique demeura dans l'embarcation, et les deux catholiques s'approchèrent avec le câble. Ils le fixèrent à un pieu par un bout, et attachèrent l'autre à notre ficelle. Le P. Garnet, craignant que la corde ne vînt à céder, l'avait fait acheter très-forte et même double; aussi n'était-ce pas chose facile que de la hisser. Ici, nouveau danger : une fois la corde tendue, la distance entre la tour et le pieu était si grande, que l'inclinaison était presque nulle : nous ne serions donc pas entraînés par notre seul poids, comme nous l'avions espérer; il faudrait, pour avancer, agir des pieds et des mains. Nous en fîmes d'abord l'expérience sur un paquet, qui, à peine placé sur la corde, s'arrêta tout court. Nous pûmes fort heureusement le ressaisir; sans cela, c'en était fait de notre évasion.

Jusque-là, cette descente à l'aide du câble n'avait paru qu'un jeu à mon compagnon, mais il avouait maintenant que l'entreprise était pleine de danger. « Toutefois, ajouta-t-il, je suis sûr d'être pendu si je reste ici; il est désormais impossible de rejeter le câble sans le faire tomber dans l'eau et sans nous

trahir par le bruit, nous et nos amis. Je descendrai donc, s'il plaît à Dieu; car j'aime mieux conquérir ma liberté en risquant ma vie, que de rester avec la certitude d'être pendu. » Cela dit, il fit une courte prière et s'élança sur la corde. Il descendit sans trop de peine, car il était alerte et vigoureux, et la corde était encore assez tendue. Mais le poids de son corps la relâcha considérablement; ce qui devait ajouter un danger de plus à ma descente.

Après m'être recommandé à Dieu, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à mon ange gardien et au P. Southwell, qui avait été prisonnier dans la tour voisine pendant trois ans, ainsi qu'au P. Walpole, je saisis le câble de la main droite, tenant mon bras gauche par-dessus, et le fis passer entre mes deux jambes.

Je parcourus d'abord trois ou quatre mètres, supporté par le câble, et la face tournée vers la terre; puis, tout à coup, je fis un demi-tour et me trouvai suspendu de tout mon poids. Le choc fut si violent, qu'il faillit me faire lâcher prise, car mes mains et mes bras se ressentaient encore de la torture. La corde était si lâche, que je pouvais à peine avancer. Un violent effort m'amena jusqu'à mi-chemin; là, épuisé, hors d'haleine, je m'arrêtai. Cependant, l'assistance des saints et les prières de mes trois amis

me soutinrent et j'avançai quelque peu, pour m'arrêter encore; je crus que je ne pourrais aller plus loin. Je ne voulais cependant me jeter à l'eau qu'à la dernière extrémité. Ramassant donc tout ce qui me restait de force et d'énergie, je parvins jusqu'au mur qui s'élevait de l'autre côté du fossé. Mes pieds touchaient le mur, ma tête était presque à la même hauteur, et je ne pouvais plus remuer. Heureusement, John Lilly vint à mon secours. Il parvint je ne sais comment, et lui-même ne s'en rendit pas bien compte, il parvint, dis-je, à escalader le mur, et, me tirant par les pieds, il me fit arriver jusqu'à terre, de l'autre côté de l'enceinte.

J'étais à bout de forces, et ne pouvais me tenir debout. Mes amis me firent prendre un cordial préparé tout exprès, et je pus me traîner jusqu'au bateau.

Le câble avait été tout simplement roulé autour d'un canon, sans aucun nœud, de sorte que nous espérions, arrivés à terre, pouvoir le tirer à nous. Mais la chose était plus difficile que nous ne l'avions pensé : il fallut y renoncer et couper la corde, de sorte que la moitié pendait du haut de la tour, en témoignage de notre fuite. Maintenant que j'y réfléchis, j'y vois un trait de la Providence : si nous avions réussi, la corde serait tombée dans l'eau et le bruit nous aurait peut-être trahis.

A peine réunis dans le bateau, nous remerciâmes Dieu qui venait de nous arracher si merveilleusement des mains de nos persécuteurs, puis les généreux amis qui nous avaient délivrés au péril de leurs jours. Après une courte navigation nous débarquâmes. Aussitôt j'envoyai mon compagnon avec John Lilly à ma maison. Pour moi, suivi de Richard Fulwood, je me dirigeai vers l'habitation que possédait le Père Garnet dans les faubourgs. Petit-Jean m'y attendait avec deux chevaux. Je le pris avec moi et allai trouver le Père Garnet à la campagne. Nous y arrivâmes à l'heure du dîner. Je laisse à penser avec quelle joie nous fûmes accueillis, et quelles actions de grâces nous rendîmes à Dieu.

Cependant par mon ordre, Richard Fulwood était parti avec deux chevaux pour un endroit convenu d'avance, où mon geôlier devait le retrouver, s'il consentait à fuir. J'avais écrit la veille une lettre qu'on devait lui remettre le matin, à l'endroit même où John Lilly s'abouchait d'ordinaire avec lui. Mais par prudence, j'avais défendu à John Lilly d'en être le porteur : je ne voulais pas qu'il sortît avant que la tempête soulevée par ma fuite ne fût un peu calmée. La lettre fut donc remise au geôlier, par une personne qu'il ne connaissait pas. Cette circonstance

le surprit; cependant il prit la lettre sans mot dire et s'apprêtait à me la porter comme il faisait toujours. Mais le messager lui dit : — « C'est à vous que cette lettre est adressée. — A moi ! repartit le geôlier, et qui donc peut m'écrire ainsi? — C'est un de vos amis. — Qui? — Je n'en sais rien. » Nouvelle surprise du geôlier. — « Mais je ne sais pas lire, dit-il ; si la lettre est pressée, ayez la bonté de m'en donner lecture. » L'inconnu se rendit à sa demande. Je lui disais que je m'étais échappé ; puis je lui expliquais les raisons de ma fuite, pour essayer de le calmer un peu : je n'étais nullement tenu à lui épargner les suites que mon invasion pouvait avoir pour lui, puisque je n'avais fait qu'user de mon droit; cependant, comme il m'avait toujours servi fidèlement, je ne voulais pas le laisser dans l'embarras. S'il voulait fuir, il trouverait à tel endroit désigné un cheval et un guide, pour le mener loin de Londres, dans une maison où je le ferais recevoir, lui assurant une pension viagère de deux cents florins. Je terminais en lui recommandant de ne pas perdre une minute, et de se rendre tout de suite où le porteur de la lettre le conduirait.

Le pauvre homme fut, comme on pense, saisi d'une horrible frayeur ; il accepta cependant l'offre que je lui faisais. Il se dirigeait vers la Tour, pour met-

tre ordre à ses affaires et emmener sa femme, quand un de ses amis le rencontrant lui dit : — « Au nom de Dieu, sauve-toi au plus vite : tes prisonniers sont partis, et le gouverneur de la Tour te cherche partout. Malheur à toi, s'il met la main sur toi ! »

Le geôlier tout tremblant rejoignit donc le messager et le supplia, pour l'amour de Dieu, de le sauver. Celui-ci le mena aussitôt à Richard Fulwood, qui devait lui servir de guide. Fulwood le conduisit chez un de mes amis, qui habitait la campagne, assez loin de Londres. J'avais écrit à cet ami avec prière de recevoir le geôlier et d'en prendre soin ; toutes les dépenses lui seraient remboursées par Fulwood ; mais je l'avertissais de ne pas trop se fier à cet homme, de ne pas lui laisser soupçonner que nous étions liés ensemble, et de ne jamais l'écouter, quand il voudrait lui parler de lui-même ou de moi. Tout se passa comme je l'avais désiré. Mon ami ne fut point inquiété et le geôlier se trouva chez lui à l'abri de toute poursuite. Au bout d'un an, il alla se fixer dans un autre comté, se convertit et vécut cinq ans en bon catholique, dans une modeste aisance, grâce à la pension qui lui fut régulièrement servie. Puis il mourut, et dut son salut à cette alerte qui le retira forcément d'un abîme d'iniquités. Plusieurs fois, pendant ma captivité, je l'avais sondé

sur la religion ; son intelligence était parfaitement convaincue ; mais jamais je n'avais pu ébranler sa volonté.

Le gouverneur de la Tour, voyant qu'il ne pouvait découvrir ni prisonniers ni geôlier, alla trouver en toute hâte les lords du conseil privé, et leur montra les lettres laissées par moi.

Ils ne concevaient pas comment j'avais pu m'échapper d'une manière aussi audacieuse. Un des principaux lords, comme on me l'a rapporté depuis, dit à un des officiers du palais qu'il était enchanté de me voir tiré d'affaire. Quand le gouverneur demanda qu'on lui donnât toute autorité pour faire une battue générale dans Londres et dans les environs, ils s'écrièrent tout d'une voix que c'était perdre son temps. « Vous n'avez, lui disaient-ils, aucune chance de le découvrir. Car s'il a des amis assez déterminés pour faire ce qu'ils ont fait, soyez sûr qu'ils ont tout prévu et se sont procuré des chevaux et des retraites inaccessibles. » On fit cependant quelques recherches, mais sans succès.

Pour moi, après quelques jours de repos passés avec le Père Garnet, tant pour me refaire que pour laisser à cet orage le temps de s'apaiser, sur les vives instances de mes premiers hôtes de Londres, je retournai auprès d'eux. J'y vivais dans le plus strict

incognito, ne recevant que fort rarement, et ne sortant que la nuit ; encore dus-je me contenter d'aller voir quelques-uns de mes amis les plus intimes.

CHAPITRE XIV

NOUVEAUX DANGERS

Peu de temps après, je revins à une des maisons que j'avais louées. J'en avais confié la garde à madame Line, qui fut plus tard martyrisée pour la foi. Un prêtre, nommé Robert Drury, qui lui aussi souffrit le martyre, y était alors réfugié. J'eus l'occasion d'y donner l'hospitalité à un ancien ministre protestant, dont voici l'histoire. Il avait été chapelain du comte d'Essex et l'avait accompagné dans son expédition de Cadix. Il était éloquent et parlait facilement plusieurs langues. Il se convertit ensuite, abandonna de riches revenus et fut jeté en prison. Je sus qu'il avait trouvé le moyen de s'échapper, et je favorisai son évasion en lui offrant un asile. Je le gardai avec moi pendant plusieurs mois, et en profitai pour lui faire faire les saints exercices. Pendant sa retraite, il résolut de se donner à la Compagnie. Je l'envoyai en Belgique, d'où le P. Holt de-

vait le diriger sur Rome, et lui remis trois cents florins.

Dans cette même maison je donnai les exercices à plusieurs autres personnes, entre autres à un prêtre nommé Woodward, qui lui aussi voulut entrer dans la Compagnie, et passa en Belgique pour exécuter son dessein. Mais les volontaires anglais qui faisaient alors la guerre dans les Pays-Bas n'avaient pas d'aumôniers ; il dut se dévouer pour eux et mourut peu après, entouré du respect et de l'affection de tous.

Cependant force me fut bientôt de changer encore une fois de résidence. Ma maison commençait à être trop fréquentée, et l'espèce de captivité à laquelle je me condamnais ne faisait que m'attirer un surcroît de visiteurs.

Une raison plus puissante encore me déterminait à ce parti ; la maison était connue de la personne qui m'avait fait transporter à la Tour de Londres. Ce malheureux m'avait bien écrit pour implorer son pardon, qui lui fut accordé de grand cœur ; mais je savais qu'il avait été relâché et ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec lui, n'avaient pas conçu pour lui beaucoup d'estime. Je crus donc qu'il serait fort imprudent de laisser à sa discrétion le salut d'un si grand nombre de personnes. Madame

Line, femme d'un grand sens et d'une grande vertu, pensait de même. Je résolus donc de prévenir au plus tôt ce nouveau danger.

Une autre considération acheva de me décider. Le Saint-Siége venait de nommer un archiprêtre, pour établir enfin quelque subordination parmi les membres du clergé séculier. Or quelques prêtres faisaient de l'opposition à ce nouveau supérieur, ainsi qu'à la Compagnie, demandant à grands cris que l'on consacrât un évêque et cherchant par tous les moyens à faire prévaloir leur avis. — Plusieurs ecclésiastiques qui descendaient chez moi, s'engagèrent dans la mauvaise voie, tout en continuant à demander à madame Line les bienfaits de l'hospitalité. Cette maison destinée à me servir d'asile, devint ainsi le rendez-vous de beaucoup de gens assez hostiles, qui ne m'inspiraient qu'une médiocre confiance.

Madame Line alla se fixer dans une maison particulière; de mon côté, je me réunis à un bon catholique, homme très-sûr, qui n'avait avec lui que sa femme également pieuse et prudente. Nous louâmes en commun une grande maison, dont la moitié me fut réservée. J'y avais une belle et grande chapelle. Je pouvais descendre à mon gré dans cette habitation, et y envoyer ceux que je voulais, en me chargeant toutefois de payer leurs dépenses. Je trouvai cet

arrangement bien plus économique que le premier ; je n'étais plus obligé de tenir table ouverte, qu'il y eût des hôtes ou non.

Mes prévisions avaient été justes ; il était temps d'aviser. Quelques jours de plus passés dans l'autre maison, et je tombais de nouveau entre les mains de mes ennemis.

L'homme qui m'avait valu mon emprisonnement à la Tour de Londres, m'envoyait lettre sur lettre pour obtenir une entrevue. Tantôt je ne répondais rien, tantôt je m'excusais sur mes grandes occupations ; je réussis à le renvoyer ainsi de mois en mois pendant une demi-année. Mais il finit par devenir très-pressant et m'accusa de le traiter avec mépris. Je ne répondis rien. Cependant un soir je lui envoyai dire que, s'il voulait me voir, il n'avait qu'à venir tout de suite avec mon messager. J'avais donné mes instructions à celui-ci : il ne devait permettre à mon visiteur ni de parler, ni d'écrire à qui que ce fût ; la rencontre aurait lieu dans une prairie qui servait de promenade publique, et où l'on m'attendrait en compagnie de mon envoyé. Il faisait nuit, et nous avions ce soir-là un beau clair de lune. J'arrivai en compagnie de deux amis, pour me défendre en cas d'attaque ; j'eus soin d'entrer dans la prairie en passant près de la maison d'un catholique bien connu.

En me voyant déboucher de ce côté, peut-être crut-il que je sortais de cette maison ; et de fait elle servait alors de refuge à l'archiprêtre. Quoi qu'il en soit, je le rencontrai bientôt, et, après l'avoir écouté, je vis qu'il ne faisait que me répéter ce qu'il m'avait déjà écrit, toutes choses auxquelles j'avais déjà répondu. Cette circonstance ne fit qu'accroître mes soupçons. Mes craintes étaient assez fondées; car, deux jours après, cette maison située près de la prairie et mon ancienne demeure, furent à la même heure visitées et fouillées. L'archiprêtre échappa à grand'peine et n'eut que le temps de se réfugier dans une cachette. Les recherches durèrent deux jours. Les gouverneurs de la Tour et de la prison les dirigeaient en personne, ce qui n'a jamais lieu que pour les prisonniers échappés. Je crus à ces signes reconnaître clairement la main qui les avait guidés, et m'applaudis d'avoir été si bien inspiré. Ne me trouvant pas, mes ennemis envoyèrent aussitôt des agents fouiller la maison de mes anciens hôtes, la famille Wiseman; mais je ne m'y trouvais pas.

Cette démarche de leur part me convainquit qu'il fallait quitter à tout prix la famille Wiseman, pour ne pas l'exposer à des persécutions incessantes. Mais j'eus beau insister, ils ne voulurent jamais en entendre parler, et il me fallut, pour vaincre leur

résistance, l'intervention du Père Garnet. Grâce à lui, je pus introduire dans la maison le Père Richard Banks, un homme du plus grand mérite, et pour accoutumer mes amis à la séparation, je prolongeai de plus en plus mes excursions apostoliques dans le Nord.

Dans une de ces courses, je m'arrêtai dans une noble famille[1] qui m'avait souvent invité, sans que je pusse satisfaire à ses désirs. La maîtresse de la maison, une sainte femme, venait de perdre son mari et était accablée de chagrin. Depuis un an, elle ne quittait plus sa chambre et n'approchait jamais de l'appartement où son mari était mort. A cette grande douleur venaient se joindre les inquiétudes que lui causait l'éducation de son fils encore enfant. Il devait être un jour l'un des premiers Barons du royaume, mais les exactions des protestants avaient forcé ses parents d'hypothéquer une partie de leurs domaines, et c'était une cause perpétuelle d'ennui pour la mère.

Un de nos Pères était depuis un an l'aumônier de la famille. Mais il ne plaisait pas à tous et la mère, s'exagérant mes mérites et s'imaginant que tout irait pour le mieux, si je prenais en main sa direction et celle de sa famille, me pressa vivement de me fixer

[1] C'était la famille des Vaux en Northamptonshire ; — l'enfant dont il est ici question était Edouard IV baron de Vaux.

chez elle. Comme il me fallait changer de résidence, je ne pus m'empêcher de voir dans cette demande quelque chose de providentiel, et le Père Garnet, informé de tout, me vit avec joie entrer dans une maison où je pourrais faire beaucoup de bien, d'autant plus que des catholiques du Nord, tout à fait abandonnés, étaient en instance auprès de lui pour obtenir précisément le Père que j'allais remplacer.

En entrant dans ma nouvelle demeure, mon premier soin fut d'arracher la noble veuve à cette douleur excessive, qui minait sa vie. Je lui persuadai qu'une seule petite prière ferait plus pour l'âme de son mari que des torrents de larmes, qu'il fallait garder nos larmes pour laver nos péchés et ceux des autres; puis, trouvant en elle une âme naturellement élevée, je lui appris à méditer et à transformer sa vie par l'imitation de Notre-Seigneur

Elle entra si bien dans cette voie, qu'elle résolut de ne pas se remarier, et de pratiquer la pauvreté, en consacrant sa fortune au service de Dieu et de son Église, dont elle voulait être la servante, enfin elle aurait fait vœu d'obéir à son directeur, si je ne lui avais dit que, comme Jésuite, je ne pouvais recevoir de pareils vœux.

Trouvant sa demeure trop petite, elle chercha dès lors une maison grande et spacieuse où je pusse re-

cevoir à mon aise tous les gentilshommes catholiques qui viendraient me consulter, et finit par louer une magnifique habitation, qui avait appartenu au dernier chancelier du royaume. C'était ce qu'il fallait pour un centre d'action : elle était très-grande et assez éloignée de toute autre habitation, pour que personne ne pût remarquer qui entrait et qui sortait. Déjà tous les préparatifs étaient terminés ; mais l'homme propose et Dieu dispose.

CHAPITRE XV

NOUVELLE ALERTE

Les domestiques de la maison étaient les uns protestants, les autres d'assez mauvais catholiques. Mon premier soin fut de remédier à cet état de choses ; j'en convertis un certain nombre et obtins peu à peu le renvoi des obstinés, entre autres de ceux qui faisaient de l'opposition à mon prédécesseur. Un de ces domestiques, qui n'était pas tout à fait ce que nous désirions, faillit un jour nous perdre. Il était allé à Londres et, là, soit indiscrétion, soit impatience du joug qu'il trouvait trop pesant, il dit à un faux frère que j'étais chez cette dame, que j'y avais réformé quelques abus et que j'étais en ce moment à Londres dans telle maison (c'était celle que je louais pour héberger les prêtres). Il ajouta même qu'il avait logé dans cette maison avec sa maîtresse, qui était venue à Londres pour affaires.

Quelques jours après cette conversation, cet

homme était reparti. Mais son histoire avait fait son chemin et était parvenue jusqu'aux ministres. Ils envoyèrent aussitôt deux juges de paix pour fouiller la maison.

Je ne me doutais de rien et donnais alors les exercices de la retraite à trois gentilshommes. L'un d'eux était Roger Lee, maintenant ministre de notre collége de Saint-Omer. J'avais même commencé ma propre retraite, donnant à entendre en ville que je partais pour la campagne. Au moment où je comptais sur un peu de repos, la tempête fondait sur moi. Le quatrième jour de ma retraite, vers trois heures de l'après-midi, le fidèle John Lilly se précipite vers ma chambre et entre sans frapper, un sabre à la main.

Surpris de cette invasion soudaine, je lui demande ce qu'il y a. « Il y a qu'on fouille la maison. — Quelle maison ! — Mais celle-ci, la nôtre, et ils y sont déjà ! »

Cette fois-ci, ils avaient été plus rusés que d'habitude et avaient frappé doucement, comme font nos amis : le domestique, sans défiance, leur avait ouvert et ne s'était aperçu de son erreur, qu'en les voyant se ruer dans la maison et se répandre comme un ouragan. Pendant que John me racontait tout cela, les poursuivants montaient en compagnie de

la maîtresse de la maison et se dirigeaient précisément vers ma chambre. La chapelle et ma chambre ouvraient sur un même corridor vis-à-vis l'une de l'autre : les magistrats, voyant la chapelle ouverte, entrèrent, et aperçurent un autel richement orné et des ornements sacerdotaux très-élégants, qu'ils ne purent s'empêcher d'admirer.

Pendant ce temps-là, j'étais dans la chambre vis-à-vis, ne sachant qu'inventer, pour me tirer de ce mauvais pas. Il n'y avait point de cachette dans la chambre et point d'autre sortie, que celle occupée par l'ennemi. J'avais toujours par précaution échangé ma soutane contre un habit laïque, mais il y avait là quantité de livres et de manuscrits, que je ne pouvais cacher.

Nous étions debout, l'oreille collée contre les fentes de la porte, cherchant à saisir ce qu'ils disaient, quand l'un d'eux s'écria dans la chapelle. «Bon Dieu ! qu'est-ce que nous avons trouvé là ! Eh bien, je n'avais aucune idée de venir ici aujourd'hui. » Ces paroles me firent conjecturer que ce n'était là qu'une visite faite par hasard, qu'ils n'avaient pas d'ordre précis et pourraient par conséquent n'avoir que peu de gens avec eux. Ne ferions-nous pas mieux alors de nous précipiter sur eux, le sabre à la main, de saisir les clefs et de nous échapper. Nous aurions

pour nous aider M. Lee, le maître de la maison et deux ou trois domestiques hommes. Puis la résistance aux magistrats compromettrait moins le maître de la maison, que d'être convaincu de donner asile à un prêtre.

Pendant que nous délibérons, les juges arrivent et frappent à ma porte. Nous ne répondons rien et pressons le loquet avec force, car la porte n'avait ni verrou, ni serrure. Comme ils continuaient à frapper, la maîtresse de la maison dit : « Peut-être le domestique qui couche ici a-t-il emporté la clef : je vais voir. — Non, non, s'écrièrent-ils, vous n'irez nulle part sans nous, autrement vous cacheriez quelque chose. » Puis ils descendirent avec elle, sans examiner si la porte avait une serrure ou non. Dieu les aveuglait! comme autrefois les Assyriens.

A peine descendue, la maîtresse de la maison les introduisit dans une chambre, où plusieurs dames étaient réunies, et pendant que les juges les interrogeaient, elle s'échappa et vint nous dire : « Allons, vite dans la cachette ! » Elles n'avaient pas achevé ces mots que les juges reparurent. Mais se posant résolûment au haut de l'escalier, en travers des marches, elle leur barra le chemin. Ils soupçonnèrent quelque chose et voulurent avancer; mais il eût fallu porter la main sur une dame, ce qu'ils voulaient éviter, en leur

qualité de gentilshommes. L'un d'eux se pencha et avança la tête pour voir ce qui se passait au premier, et manqua me voir, au moment où je sortais de ma chambre pour monter à la cachette, qui s'ouvrait par une trappe secrète sur le plafond. Une fois en sûreté, je dis à John Lilly de monter avec moi, mais lui, plus soucieux de ma sûreté que de la sienne, me répondit : « Non, père, non je ne le ferai pas : ils voudront trouver le maître de tous les livres et de tous les papiers qui sont dans votre chambre, et si personne ne se présente, ils ne cesseront de chercher, qu'ils ne vous aient trouvé. »

Ainsi parla ce serviteur fidèle et prudent. Il n'y avait pas un moment à perdre ; je consentis avec beaucoup de répugnance et fermai la trappe : mais je ne pus ouvrir la seconde porte de la cachette, de sorte que, sans la présence d'esprit de John, j'étais perdu.

John avait eu juste le temps de remettre en place le tabouret qui m'avait servi pour monter à la trappe, et de revenir à ma chambre dont il ferma la porte, quand les juges arrivèrent et frappèrent à coups redoublés, tout prêt à l'enfoncer, si on n'ouvrait. L'intrépide soldat du Christ l'ouvrit aussitôt toute grande et se présenta calme et ferme aux persécuteurs.

« Qui êtes-vous? dirent les juges. — Je suis un homme comme vous le voyez. — Mais qu'êtes vous ?

êtes-vous prêtre? — Je ne dis pas que je suis prêtre, c'est à vous à faire la preuve, mais je suis catholique.

On trouva alors sur ma table mon bréviaire, mes livres, mes méditations et, ce qui me chagrina le plus, tous mes sermons et toutes mes notes, fruit de dix ans de travail, qui m'étaient plus précieux que l'argent ne l'était à ces hommes cupides.

« A qui sont tous ces objets? demanda-t-on à John. — Ils sont à moi, dit John. — Alors, nul doute que vous ne soyez prêtre; et cette soutane, à qui est-elle ?— C'est une robe de chambre. »

Convaincus qu'ils avaient mis la main sur un prêtre, les poursuivants renfermèrent soigneusement tous mes livres et mes papiers dans une malle, puis fermèrent la chapelle et mirent les scellés sur la porte. Prenant alors John par le bras, ils le conduisirent en bas et le confièrent à leurs hommes. Quand il entra avec ses gardiens dans la chambre où se trouvaient les dames, lui qui d'ordinaire se tenait humblement à l'écart et tête nue, salua ces dames, puis se couvrit et s'assit et prenant un air d'autorité, il dit aux magistrats: « Ce sont là de nobles dames, et vous devez les traiter avec respect; je ne les connais pas, mais il est évident qu'elles ont droit à toute votre considération. »

J'ai oublié de dire que dans la maison se trou-

vait un autre Père, le Père Sullen, un vieillard, qui, au premier bruit, s'était renfermé dans une cachette préparée dans sa chambre. Les dames donc, voyant que ce prêtre et moi nous étions sauvés, purent à peine comprimer leur joie. Elles comptaient pour peu les amendes et les autres persécutions qui allaient les assaillir pour nous avoir abrités et, toutes réjouies de nous savoir en sûreté, elles ne pouvaient s'empêcher de rire, en voyant John faire le prêtre. Le fait est qu'il joua son rôle de manière à dépister complétement nos ennemis.

CHAPITRE XVI

CE QUI ADVINT DE JOHN LILLY

Les magistrats emmenèrent John Lilly avec le propriétaire et deux domestiques hommes : le propriétaire pouvait être condamné à voir tous ses biens confisqués, pour avoir reçu un prêtre chez lui. Les dames représentèrent qu'elles étaient venues faire une visite et on les laissa libres sur caution, à charge de se présenter au premier appel. On eut beaucoup de peine à convaincre les juges que mon retraitant Roger Lee n'était qu'un simple visiteur. Enfin, ils le laissèrent, se retirèrent et allèrent enfermer leurs prisonniers pour la nuit.

Dès qu'ils furent partis, la maîtresse de la maison et les autres dames vinrent à moi toutes joyeuses, et tous ensemble nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvés par l'héroïque fidélité de John. Puis nous nous empressâmes, l'autre Père et moi, de quitter la maison.

Le jour suivant je me rendis dans la famille où j'avais accepté l'hospitalité et leur racontai tout, les effrayant et les réjouissant tour à tour par le récit de notre aventure. Puis nous nous mîmes à prier Dieu pour John. Le pauvre garçon avait bien besoin de prières. Le jour qui suivit son arrestation, les magistrats firent une enquête et trouvèrent que John avait été six ans pharmacien à Londres, huit ans prisonnier, et que c'était lui qui me servait de correspondant à la Tour de Londres ; (ils tenaient ce détail de la femme du geôlier). Ils comprirent qu'ils avaient été joués, que John n'était pas un prêtre, mais simplement le domestique d'un prêtre, et ils soupçonnèrent fortement que j'étais caché dans la maison au moment de son arrestation : les livres et les écrits trouvés par eux, et qui ne pouvaient guère appartenir qu'à moi, donnaient beaucoup de vraisemblance à ce soupçon. Ils firent donc fouiller la maison de nouveau : mais le nid était vide, les oiseaux s'étaient envolés.

John fut écroué à la Tour et mis à la chaîne. Puis on le questionna sur mon évasion et sur les lieux que j'avais habités depuis. Voyant ses rapports avec le geôlier découverts, et désirant, si Dieu voulait lui accorder cette grâce, donner sa vie pour le Christ, John déclara fièrement que c'était lui qui avait pré-

paré mon évasion, qu'il était heureux de l'avoir fait, et qu'à la première occasion, il recommencerait. Mais il eut soin de disculper le geôlier, disant qu'il ne savait rien de l'évasion. Quant aux maisons habitées par moi, il répondit, comme c'était convenu, qu'il ne voulait faire de tort à personne, et qu'il croirait offenser Dieu en nommant un seul endroit. On lui répondit qu'on n'insisterait plus, mais qu'on allait le convaincre plus pratiquement que par des paroles, qu'il fallait parler.

« C'est là ce que, avec l'aide de Dieu, je ne ferai jamais, répliqua-t-il; du reste, vous êtes les maîtres, faites ce que Dieu vous permettra de faire. »

Ils le conduisirent donc à la chambre des tortures, le suspendirent comme on avait fait pour moi et le torturèrent cruellement pendant trois heures. Mais on ne put lui arracher une parole tant soit peu compromettante. On abandonna dès lors toute espérance de rien extorquer de lui, de gré ou de force, et on ne le mit plus à la torture. On se contenta de le mettre au secret pendant quatre mois, dans l'espoir que son âme faiblirait enfin. Mais voyant que tout était inutile, on finit par l'envoyer dans la prison destinée aux condamnés à mort. Sans doute on voulait en finir avec lui, mais Dieu avait d'autres vues. Après une longue captivité, il put un jour communiquer

avec un prêtre prisonnier comme lui, qui lui demanda de l'aider à s'évader. Son esprit inventif une fois tourné de ce côté, il trouva le moyen de s'échapper avec le prêtre.

Mais je ne dois pas omettre un petit incident, qui montre combien les voies de la Providence sont merveilleuses. Un jour, John Lilly était interrogé par le fameux Wade, qui lui demanda s'il connaissait le Père Garnet. John dit qu'il ne le connaissait pas. — « Non, dit Wade avec un sourire amer, et sans doute vous ne connaissez pas non plus sa maison. Eh bien ! puisque vous êtes maintenant sous clef, je puis bien vous dire que nous connaissons sa maison et que nous sommes sûrs de l'avoir ici dans un ou deux jours pour vous tenir compagnie. Car c'est là qu'il descend, quand il vient à Londres, et la prochaine fois qu'il viendra , nous mettrons la main dessus. »

John savait qu'il disait vrai, et se tourmentait beaucoup de voir ce grand secret trahi. Bien que très-surveillé, il trouva moyen d'envoyer à un ami un petit objet enveloppé dans un morceau de papier. Cet ami, persuadé que John avait écrit quelque chose, avec du jus d'orange, approcha le papier du feu et apprit que le Père Garnet avait été trahi, que sa maison était découverte, qu'il fallait l'en avertir

de suite. L'avis fut transmis sur l'heure; mais autrement le Père Garnet était pris au piége. Il eut le temps de faire retirer de la maison tous ses effets, de sorte que deux jours plus tard, les poursuivants la trouvèrent absolument vide.

Après son évasion, John vint me trouver. Mais il était si connu et ses aventures avaient fait tant de bruit que sa présence m'aurait grandement compromis. Pour moi, j'avais toujours eu soin de ne me laisser guère approcher que par des catholiques d'une fidélité éprouvée, et ma captivité ne m'avait mis en rapport qu'avec un petit nombre de protestants, tous fixés à Londres. Je résolus donc de confier John au Père Garnet, et de le tenir caché jusqu'à ce que je pusse l'envoyer à Rome au Père Persons, car il désirait vivement entrer dans la Compagnie. Il parvint en effet à quitter l'Angleterre inaperçu, et fut reçu dans la compagnie à Rome. Il y demeura six ans en qualité de frère coadjuteur, aimé et estimé de tous. On m'a dit qu'il était depuis revenu en Angleterre, y avait rapporté une maladie de poitrine et y était mort. Je puis donc d'autant plus librement déposer en sa faveur. Pendant près de six ans qu'il me servit de compagnon, il eut toutes sortes d'affaires sur les bras, et pendant que je traitais avec la noblesse catholique, se trouvait mêlé à

des serviteurs, à des hommes et à des femmes de toutes les nuances. Or pendant tout ce temps, je ne crois pas qu'il ait même été tenté de commettre un seul péché mortel, et souvent, à ses confessions, je ne trouvais pas matière à absolution. En vérité, c'était une belle âme, et à cette innocence admirable s'unissaient une prudence et une habileté peu communes.

CHAPITRE XVII

NOUVEAUX DANGERS — CONVERSIONS REMARQUABLES

J'ai raconté plus haut comment l'indiscrétion d'un domestique nous avait valu une visite domiciliaire à Londres. Le malheureux avait aussi indiqué ma nouvelle résidence en province. Les juges de paix reçurent du conseil l'ordre d'y faire des perquisitions. Du reste le bruit courait dans le pays que la dame qui m'avait reçu chez elle, n'avait loué cette grande maison dont j'ai parlé, que pour y cacher des prêtres et y recevoir des catholiques.

Peu après mon retour de Londres, nous étions allés visiter la nouvelle maison, et nous y avions laissé Petit-Jean, si fameux par son habileté à construire les cachettes, avec un autre domestique.

Au retour, un des domestiques insista pour qu'on revînt par une autre route, plus commode, disait-il, pour la voiture. Cette idée nous sauva. Nous avions

passé le matin par une petite ville et nos cnnemis nous avaient aperçus. Ne nous voyant point revenir, ils se persuadèrent que nous devions passer la nuit à la nouvelle maison, et y arrivèrent de bon matin. *Petit-Jean* s'échappa, et de l'autre domestique, qu'ils emmenèrent, ils ne purent rien tirer.

Furieux d'être dépistés, les juges de paix remontèrent à cheval et revinrent à fond de train à l'ancienne demeure de la famille. Ils arrivèrent à l'heure du dîner et, grâce à la négligence du portier, parvinrent sous le vestibule avant qu'on s'aperçût de rien. La maîtresse de la maison était indisposée ce jour-là ainsi que son fils, et j'allais dîner dans ma chambre avec un autre Père et Roger Lee, qui était venu de Londres finir sa retraite si brusquement interrompue.

Au premier bruit de cette brusque visite, je devinai tout, saisis à la hâte ce qu'il importait de cacher et m'enfuis dans la cachette avec l'autre Père et mon pauvre retraitant, car je ne tenais pas à lui faire affronter de nouveau l'œil inquisiteur des poursuivants. Mais il fallait passer précisément devant la porte de la chambre où on était parvenu à les arrêter un peu; on m'a même dit plus tard qu'un des poursuivants ouvrit la porte et regarda, et qu'il avait dû m'apercevoir. Quoi qu'il en soit, Dieu intervint

certainement pour retenir si longtemps ces enragés dans cette chambre; ils se précipitèrent ensuite dans les corridors comme une meute de chiens échappés, ne respectant pas même la chambre de la malade. Après un jour entier de recherches, sans résultat, ils se retirèrent enfin désappointés, et rendirent compte de tout au conseil. Cependant nous avions découvert le domestique indiscret qui nous valait ces alertes et nous l'avions congédié, mais sans le rudoyer, parce qu'il était plus bavard que coupable.

La maison que nous avions en vue était devenue impossible. Du reste, les juges de paix, tous hérétiques forcenés, et les puritains du pays avaient déclaré qu'ils ne laisseraient jamais lady Vaux se fixer là, puisqu'elle ne le faisait que pour donner asile à des prêtres.

Cette sainte dame résolut alors de faire chez elle ce qu'elle aurait fait dans cette maison : à côté de la chapelle bâtie par les vieux barons, elle fit construire une aile à trois étages, exclusivement à mon usage et à celui du Père Percy, mon compagnon. Tout y fut disposé de manière à nous ménager une issue secrète sur le parc et sur les champs, où nous pouvions nous réfugier et monter à cheval au besoin.

Je me mis alors à chercher dans le pays quelques familles, qui pussent aussi servir de centres aux ca-

tholiques, et trouvai un auxiliaire bien utile dans le jeune Robert Lee, qui devait être bientôt le Père Robert Lee. Il me conduisit d'abord chez un de ses parents, le fils d'un membre du conseil privé. C'était un jeune catholique fort riche, assez mondain et qui s'était fait schismatique par complaisance pour son père (1). Sa femme était protestante, mais paraissait assez bien disposée à l'égard du catholicisme. Il s'agissait de l'aborder.

Le premier jour, je fus présenté par mon ami, fort bien reçu, et dus me contenter de jouer aux cartes, comme les gens qui n'ont rien à faire. Le second jour, je fus plus heureux. Je saisis l'instant où la maîtresse de la maison montait sa montre, dans l'embrasure d'une fenêtre, et, après quelques paroles banales, allant droit au but, lui dis qu'il serait bon de remonter nos âmes aussi bien que nos montres. Elle, ne se doutant pas que je fusse prêtre, me regarda avec une expression d'indicible surprise. La glace une fois rompue, je lui déclarai que j'étais venu avec mon ami, tout exprès pour la sauver, sur ce qu'on m'avait dit de ses bonnes dispositions; que j'étais prêt à résoudre ses difficultés, et à lui ouvrir une voie qu'elle ne soupçonnait pas. J'ajoutai ces mots à dessein,

(1) On appelait schismatiques tous les catholiques qui, par faiblesse, fréquentaient les églises protestantes.

pour répondre aux aspirations élevées de son cœur. Elle fut très-touchée de mes paroles et me promit de me ménager une entrevue.

Elle fut bientôt convertie, et sa conversion devint le point de départ de plusieurs autres dans la même maison. Je lui procurai une femme de chambre catholique et lui persuadai de consacrer à Notre-Seigneur un appartement de son château en y entretenant une chapelle et un prêtre. Son mari n'y fit aucune opposition, et, plus tard, il prenait même plaisir à m'entendre prêcher, à orner lui-même l'autel et à réciter le bréviaire. Mais il ne voulut jamais se réconcilier avec l'Eglise.

J'installai dans cette maison le Père Antoine Hoskins, dont l'influence bienfaisante se fit bientôt sentir dans tout le pays. Quant à cette dame, le Père Percy, son directeur, m'écrivait dernièrement :

« X*** va très-bien. Elle a consacré son cœur à Notre-Dame de Lorette et s'est dévouée à la servir elle et son divin Fils par tous les moyens; en témoignage de cette promesse, elle a fait faire un cœur d'or magnifique, et vous prie de lui indiquer le moyen de le faire parvenir à Lorette. »

Ma seconde conquête fut un jeune gentilhomme de la reine, voisin de Roger Lee. Cette famille était

tout entière protestante et le jeune homme ne rêvait que chasse et faucons. Roger Lee me présenta à lui ; nous allions souvent le voir, et nous avions soin d'amener toujours la conversation sur la religion, quoïque je fusse un peu réservé, pour ne pas éveiller ses soupçons. Il en avait si peu, qu'il demanda à mon ami si je ferais un bon parti pour sa sœur ; il désirait la voir épouser un homme riche et un catholique, parce que, disait-il, il n'y avait pas d'hommes meilleurs et plus honorables que les catholiques.

Sa femme fut la première à recevoir la lumière : son mari était alors à Londres. Touchée de ce qu'elle nous entendait dire, elle désira se faire catholique et me dit qu'elle voudrait bien voir un prêtre. Je ne pus m'empêcher de sourire et lui répondis que j'en causerais avec mon ami ; puis je le chargeai de lui déclarer qui j'étais. Elle ne voulait pas d'abord le croire. « Comment, disait-elle, peut-il être prêtre ? C'est un homme du monde, je l'ai vu jouer aux cartes et très-bien, je l'ai entendu causer chasse avec mon mari, avec une propriété de termes qu'on n'acquiert que par un long usage.

— C'est vrai, répondait mon ami, mais s'il n'avait pris ce moyen, comment pouvait-il entrer chez vous? » Elle le comprit, mais voulut cependant savoir

si plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres lady Vaux, me connaissaient. Quand il lui déclara que j'étais l'aumônier et le directeur de cette dame, elle se rendit. Roger Lee ajouta qu'elle trouverait dans le prêtre un homme tout différent de celui qu'elle avait connu jusque-là.

Elle en convint le jour suivant, quand elle m'eut vu revêtu de ma soutane et des ornements sacerdotaux.

Elle fit sa confession générale avec beaucoup d'exactitude et de piété et conçut une si haute idée de ma pauvre personne, qu'elle s'abandonna à ma direction, et commença dès lors à travailler beaucoup pour Dieu et pour l'Eglise.

Cette partie de l'œuvre menée à bon terme, il fallait prendre le mari, et nous tînmes conseil avec sa femme à ce sujet. Pendant que nous délibérions, une lettre nous annonça qu'il était tombé malade à Londres. A cette nouvelle, sa femme résolut d'aller le soigner. Mais nous prîmes les devants, et j'eus le temps de lui parler avant qu'il la vît. Je lui représentai l'incertitude de cette misérable vie, la certitude du malheur éternel pour ceux qui ne veulent pas y penser. L'affliction ouvre les yeux : je n'eus aucune peine à l'éclairer, tant il avait le sens droit et le cœur noble. Il s'instruisit, prépara sa confes-

sion et, quand je lui dis que j'étais prêtre, ne témoigna pas le même étonnement que sa femme, et se réjouit plutôt d'avoir affaire à un confesseur qui connût un peu le monde et qu'il pût voir sans danger.

Après son abjuration, il montra pour le salut de sa femme le même empressement qu'elle avait manifesté pour le sien. Tout en souriant intérieurement, nous ne voulûmes rien lui dire, avant que sa femme fût arrivée. Nous voulions jouir du combat qu'ils allaient se livrer.

Ces deux cœurs si nobles étaient bien faits l'un pour l'autre : tous deux se consacrèrent sans réserve au service de Dieu, et le mari sacrifia même plus tard pour l'Eglise sa fortune, sa liberté et sa vie. Car ce jeune homme dont je viens de raconter la conversion, était le célèbre chevalier Everard Digby. Il est trop connu pour que j'en parle plus longuement : je dois cependant dire ici qu'à mon avis, on n'a pas assez rendu justice à la pureté de ses intentions, ni même raconté très-exactement les événements auxquels il a été mêlé.

Après cette double conversion, les deux époux vinrent passer quelque temps avec moi chez lady Vaux. Le bon chevalier y fit une rechute et fut bientôt si bas, que tous les docteurs d'Oxford désespérè-

rent de sa vie. Déjà il se préparait à la mort et sa femme cherchait dans la prière la force de faire le sacrifice que Dieu semblait lui demander, quand j'eus l'idée d'appeler un médecin de Cambridge, catholique et fort habile. Ce docteur entreprit de le guérir, et y réussit si bien, qu'il en fit un homme extraordinairement vigoureux.

Mon nouveau converti devint bientôt mon ami le plus dévoué : nous nous aimions comme deux frères et, en nous écrivant, nous nous donnions ce nom. Un jour j'étais allé assister un malade à l'agonie : il apprit que j'étais en grand danger d'être arrêté. Il en fut d'abord comme atterré, puis dit à sa femme qu'il était résolu d'aller sur la route par où je devais passer et, avec l'aide de ses amis et de ses domestiques, de me délivrer de vive force ; que, s'il me manquait, il saurait bien trouver le moyen d'arriver à son but, dût-il y perdre sa fortune et sa vie.

Il était temps pour moi de revenir à Londres : je me mis donc en route, après avoir installé comme aumônier chez sir Everard un Père de la Compagnie.

CHAPITRE XVIII

NOUVELLE RÉSIDENCE A LONDRES

J'avais résolu d'adopter pour ma résidence de Londres un plan tout différent du premier. Je ne voulais plus louer de maison dont le propriétaire fût connu comme catholique. Il me parut plus prudent de sous-louer un appartement dans une maison que louait pour moi le neveu de maître Roger Lee, un nouveau converti. Lui et sa femme passaient encore pour protestants et étaient à l'abri de tout soupçon : et, de fait, la maison ne fut jamais visitée.

J'avais pour concierge un homme devenu schismatique par faiblesse, mais fort honnête d'ailleurs. Il me servait d'homme d'affaires, que je fusse à Londres ou non, et, comme il allait aux offices des protestants et paraissait être le domestique du principal locataire, personne ne se doutait de rien.

Quant à moi, j'avais soin de ne jamais rentrer

chez moi qu'à la nuit, et quand je venais à Londres pendant la belle saison, je ne sortais pas. Mes amis venaient me voir séparément, à des jours différents et sans suite, pour ne pas attirer l'attention des voisins.

Cette maison réveille en moi le souvenir de plusieurs grâces signalées. C'est de là que partirent pour le noviciat maître Roger Lee et trois autres jeunes gens, qui tous maintenant, à l'exception du père Strange, cultivent notre mission. Le père Strange est emprisonné à la Tour de Londres et a déjà subi de cruelles tortures et une longue captivité d'autant plus pénible, qu'on le tient au secret le plus rigoureux. Je fis autrefois sa connaissance à la prison de *Clink*, où il venait me voir avec d'autres catholiques. C'était alors un jeune homme distingué, fils unique et héritier d'une belle fortune. Il fit les exercices, résolut de se faire Jésuite, et alla demeurer deux ans avec le père Garnet, en attendant qu'il pût liquider son héritage.

Il m'avait amené un autre jeune homme son ami, maintenant le père Hart. Lui aussi était riche et fils unique, je ne lui donnai point les exercices, mais lui appris à méditer et lui prêtai le père Jérôme Platus. Ce fut dans ce livre qu'il puisa la grâce de la vocation.

A ces deux nouvelles recrues se joignit un jeune homme nommé Smith, dont la vocation me paraît mériter une mention spéciale. Il s'était fait recevoir maître ès arts à Oxford, et il était précepteur du jeune baron Vaux, quand j'arrivai dans la famille. Ce pauvre jeune homme avait adhéré au schisme par faiblesse, et, pendant longtemps, tous mes efforts pour secouer la léthargie de son âme furent inutiles. C'est qu'en vérité, ces hommes dont le cœur, selon la parole du prophète, se traîne et rampe à terre, sont plus difficiles à ramener que les hérétiques déterminés. Ni mes exhortations, ni mes sermons, auxquels il assistait toujours, ne réussissaient à le réveiller. Mais un athlète plus puissant, comme dit la sainte Ecriture, fondit sur lui, le terrassa et le dépouilla, et cet athlète ne fut autre que l'enfant Jésus. La nuit de Noël, tout le monde, même les enfants, étaient venus à la messe de minuit; lui seul était resté couché. Mais il ne put dormir et se sentit pénétré de honte et de remords à la vue de ces enfants, dont il était le maître, et qui louaient Dieu pendant qu'il restait au lit: c'était l'enfant Dieu qui faisait entendre sa voix. Il se lève donc tout bouleversé et vient me demander à la porte de la sacristie. Je lui fais répondre d'attendre un peu. Sur de nouvelles instances, je sors en aube après matines, et lui demande ce qu'il veut. Alors il éclate en

sanglots et me dit : « Père, je vous en prie, entendez ma confession; » tout étonné de ce qui arrivait, je lui donne de bonnes paroles et lui conseille d'attendre un peu; mais il me conjurait de l'entendre de suite, disant qu'il n'avait déjà que trop remis, qu'il ne voulait pas mourir en cet état.

Je l'assurai que je prenais tout sur moi, et qu'il valait mieux faire les choses avec prudence et maturité. En effet, au bout de deux jours, je le réconciliai avec l'Église et lui permis de se joindre à nous, pour célébrer la fin des fêtes de Noël.

Je me rappelle encore un cas assez extraordinaire, qui se présenta pendant mon séjour dans cette maison. Une dame me fit demander de passer chez elle, pour confesser un jeune gentilhomme de la cour, grand ami de son mari. Son mari était catholique, et s'était grandement distingué en Irlande au service de la reine, et le jeune homme qu'il s'agissait de confesser était lui-même fils d'un comte irlandais.

Ce jeune baron voulait donc se confesser à moi. Comme entrée en matière, je lui demandai s'il était prêt. — Il m'assura que oui. — Je voulus savoir s'il s'approchait souvent des sacrements; il répondit : « Deux ou trois fois l'an. » Je voulus alors lui persuader de prendre quelques jours pour faire la chose plus

sérieusement et avec plus de fruit. Il me dit alors : « Je suivrai vos conseils une autre fois, mais pour cette confession-ci, il faut que je la fasse de suite; je ne puis la remettre. — Et qu'est-ce qui vous empêche de la remettre? — C'est que demain je courrai de grands dangers. — Comment, quels dangers? — Un gentilhomme de la cour m'a gravement insulté, et j'ai été forcé, pour défendre mon honneur, de le provoquer en duel : la rencontre a lieu demain.

— Mais, mon pauvre enfant, m'écriai-je, vous approcher des sacrements dans de telles dispositions ne vous servira de rien! Ce ne sera qu'une profanation de plus. Comment voulez-vous vous confesser, la vengeance et la haine dans le cœur, et recevoir la grâce de Dieu! Allons, renoncez à ce funeste projet.

— Impossible de reculer maintenant, fit le jeune homme. Tout le monde est au courant de l'affaire, même la reine, qui nous a défendu de nous battre. — Mais alors, vous avez un prétexte tout trouvé : vous êtes d'ailleurs l'ami intime du comte d'Essex, et si vous sortez victorieux du duel, la reine, ne fût-ce que par dépit contre le comte, vengera son gentilhomme; et si vous êtes vaincu, que deviendra votre honneur? » Mais je perdais mon

temps; il ne cessait de répéter : « Père, je vous en conjure, priez pour moi, et, si vous le pouvez, entendez ma confession.

— Non, lui dis-je, c'est impossible, mais voici tout ce que je puis faire : prenez ce reliquaire où se trouve un morceau de la vraie croix, avec un *Agnus Dei*, et portez-le sur vous; Dieu peut-être, en considération de cette relique, vous accordera la grâce de ne pas être tué, ou du moins le temps de faire pénitence. »

Il me remercia et fit coudre le reliquaire sur son cœur au-dedans de sa chemise, car ils devaient se battre sans habits de dessus ni cuirasse. Le duel eut lieu; son adversaire lui porta un coup droit au cœur, perça la chemise, mais, arrêté par le reliquaire, ne le blessa pas. — Quant à lui, il blessa son ennemi, puis lui fit grâce de la vie, s'en revint victorieux, et me promit d'être plus prudent à l'avenir.

Il devint depuis le favori de la reine, puis à la mort de son père épousa la veuve du comte d'Essex, la convertit, car elle était hérétique, et alla vivre en Irlande. Son ami, qui m'avait appelé pour le confesser, s'était lui aussi converti, avait fait une confession générale et réformé sa vie. Il désirait retourner en Irlande pour y faire campagne; mais ne sachant trop s'il pouvait le faire en conscience, je le

renvoyai aux prêtres du pays. Il m'écrivit depuis que ceux-ci lui avaient permis de se battre contre le parti catholique, parce qu'on ne savait pas au juste pourquoi ce parti avait pris les armes, et j'ai su qu'il avait été tué à l'assaut d'une muraille et à la tête de ses troupes.

A l'époque de sa mort, sa femme, qui ne soupçonnait encore rien de ce malheur, entendit chaque nuit, à la porte de sa chambre, des coups assez forts pour la réveiller en sursaut. Les filles de service entendirent le même bruit, et ne purent rien voir. Elle fit venir un prêtre. Celui-ci veilla avec la famille et, dès que les coups se firent entendre, il alla ouvrir la porte, mais il ne vit personne. Ce bruit mystérieux persista, jusqu'au jour où cette dame apprit la mort de son mari : peut-être était-ce son bon ange, qui venait demander des prières pour lui.

CHAPITRE XIX

LA CONSPIRATION DES POUDRES — NOUVEAUX DANGERS

Dans ma nouvelle résidence de Londres, comme dans les autres, je donnais souvent les exercices à différentes personnes.

Un jour, un tout jeune homme, petit-fils d'un comte et héritier d'une grande fortune, vint me trouver à l'improviste et me demanda à faire une retraite. Je voulus savoir ce qui avait pu lui suggérer cette pensée.

« J'ai lu, me répondit-il, dans un livre écrit par un ennemi de la Compagnie, que ces exercices vous ont servi à enrôler beaucoup de jeunes gens dans vos rangs et à vous emparer de leurs biens. Entre autres noms, ce livre citait le mien, et affirmait que, si je n'en étais pas sorti religieux, vous m'aviez soutiré beaucoup d'argent. Or je sais que ma femme vous est très-dévouée, parce que vous l'avez convertie. Mais

je sais aussi que ni elle ni moi nous ne vous avons rien donné. Mais je veux au moins justifier une de ces assertions en faisant les exercices. »

Toutes nos œuvres furent bientôt bouleversées et nos plans déjoués par la fameuse conspiration des Poudres. — J'étais à la campagne quand éclata la nouvelle de ce funeste complot. Comme les principaux personnages compromis dans cette affaire étaient tous mes amis intimes, le conseil privé me crut un des complices et ordonna les recherches les plus actives. On envoya des magistrats chez lady Vaux, avec ordre, si on ne trouvait rien, d'y rester jusqu'à nouvel ordre, de placer des gardes autour de la maison la nuit, et de faire surveiller nuit et jour toutes les routes à trois milles de là.

Ces ordres furent exécutés à la lettre. Mais dès la première nouvelle du complot, et quand nous apprîmes surtout que plusieurs de nos amis avaient été tués ou arrêtés, nous prîmes nos précautions. Les poursuivants ne trouvèrent donc rien. Mais ils s'acharnèrent à chercher quand même. Enfin la maîtresse de la maison leur montra une des cachettes, où se trouvaient quelques-uns de mes livres, pensant qu'elle les convaincrait par là que je n'étais pas dans la maison. Mais les perquisitions n'en continuèrent pas moins pendant neuf jours. J'étais pen-

dant tout ce temps blotti dans une cachette, où j'avais juste assez de place pour m'asseoir. Je ne souffris pas de la faim, car chaque nuit on parvenait à me ravitailler, et même une fois on me fit sortir pour que je pusse me chauffer, car nous touchions à la fête de Noël et il faisait très-froid. Après cette longue semaine, les poursuivants s'en allèrent : il leur semblait impossible que je fusse dans la maison. Mais ils prirent dans la campagne un Père, qui était venu chercher un asile dans notre maison, et deux autres Pères, qui m'avaient quitté pour aller rejoindre le Père Garnet.

Tout le monde connaît la conspiration des Poudres, ses auteurs et ses résultats lamentables. J'ai moi-même, en arrivant à Rome et sur l'ordre de mes supérieurs, écrit une relation détaillée de toute cette affaire; il est donc inutile de revenir là-dessus. A l'avénement du roi Jacques, la persécution, loin de se ralentir, avait redoublé de fureur; la paix signée entre le roi d'Angleterre et le roi d'Espagne n'avait rien stipulé en faveur des catholiques, ce qui leur enlevait leur dernière espérance. Quelques jeunes gens, las de voir les catholiques persécutés, pillés et torturés, résolurent de délivrer le peuple de Dieu; mais se voyant isolés, sans armes et sans organisation, ils en vinrent à tramer cet horrible com-

plot, qui leur paraissait l'unique chance de salut, en frappant d'un seul coup tous leurs plus grands ennemis.

Après douze jours de recherches, le Père Garnet et le Père Ouldcorne furent arrêtés avec deux frères coadjuteurs, le frère Rodolphe, qui fut martyrisé avec le Père Ouldcorne, et le frère Jean, connu sous le nom de Petit-Jean.

C'était depuis vingt ans le compagnon du Père Garnet et le constructeur, devenu célèbre même parmi nos ennemis, des cachettes de prêtres. Quand ils le virent entre leurs mains, ils pensèrent qu'il pourrait faire des aveux importants et nuire grandement aux catholiques. Le pauvre frère fut donc mis à la torture si souvent et si cruellement, qu'il expira entre les mains de ses bourreaux. Les misérables répandirent le bruit qu'il s'était suicidé pour échapper à leurs cruautés, et avouèrent en même temps qu'il n'avait rien révélé. Ils reconnaissaient donc qu'ils avaient été cruels et que le frère avait eu assez de courage pour ne pas nous trahir ; or un homme de cette trempe ne se suicide pas.

Le Père Ouldcorne fut torturé de la manière la plus barbare : il fut, comme moi, suspendu par les poignets, mais pendant cinq jours de suite et cinq heures chaque fois. On ne put rien lui arracher ni

prouver autre chose contre lui, sinon qu'il était prêtre. Le Père Garnet, à son procès, se défendit avec tant d'éloquence, que tout le monde était dans l'admiration; mais Cécil et ses compères se mirent alors à lui couper la parole à tout instant, ce qui arrachait à un protestant cet aveu : que le Jésuite n'avait pu se défendre (1). Il marcha à la mort avec tant de calme et d'héroïsme, que ses ennemis les plus cruels furent touchés et saisis de respect.

Le gouvernement avait mis notre tête à prix et publié une proclamation où j'étais nommé le premier, avec d'autres jésuites, comme l'auteur du complot. Le fait est que je ne savais absolument rien de toute cette affaire, et n'avais même pas reçu de confidence à ce sujet comme les autres Pères, au tribunal de la pénitence.

Je me défendis dans une lettre que je rendis publique, et de bon matin j'en fis répandre par les rues de Londres un grand nombre d'exemplaires. Beaucoup de personnes lurent cette lettre, et le roi lui-même se montra convaincu de mon innocence. Mais on savait où le Père Garnet était caché, on était sûr de le prendre, et on voulait profiter de la chose, pour jeter tout l'odieux de ce complot sur la

(1) C'est l'assertion de l'historien James.

Compagnie. Il fut donc résolu quand même que mon nom figurerait en tête de la liste des jésuites. Du reste, pour plusieurs, ma liaison avec les principaux conjurés pouvait leur faire croire que j'avais au moins eu connaissance de ce qui se tramait.

Je publiai alors trois lettres aux lords du conseil privé, pour les sommer d'avoir à interroger sur mon compte les différents conjurés, avant que leur mort rendît ma justification impossible. L'ont-ils fait? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que jamais, dans le cours d'un procès où l'on fit tout pour déshonorer la Compagnie, ils ne trouvèrent moyen d'amener mon nom.

Pendant toute cette tempête, j'étais à Londres, où je m'entourais du plus grand secret. Je ne courus de danger sérieux qu'une fois, et c'était pour sauver le Père Everett, que je savais très-exposé. Ce Père avait été voir un gentilhomme de Londres : il y rencontra des faux frères ou du moins des personnes peu discrètes, car lord Cécil en fut immédiatement informé et, sur le signalement du Père, qui me ressemblait un peu, croyant qu'il s'agissait de moi, il dit à un de ses amis : « Enfin, nous allons mettre la main sur lui. » Mais il comptait sans son hôte. Dès que j'appris où le Père Everett était allé, sachant qu'il ne pourrait s'y cacher, je priai un de mes amis de le prendre

chez lui et je fus bien inspiré, car ce soir-là même la maison qu'il venait de quitter fut fouillée. Quelques jours après, des livres du Père Garnet qu'on avait aperçus dans la maison de mon ami, lui valurent une perquisition. On ne trouva point le Père Everett, qui était dans une cachette, mais on arrêta le maître et la maîtresse de la maison et on les emprisonna. Je craignais que seul dans la cachette, et n'osant sortir, le pauvre Père ne mourût de faim. Je lui dépêchai donc quelques-uns de mes gens, pour l'inviter à s'enfuir ; mais lui, ne connaissant pas leur voix et soupçonnant quelque piége, s'obstinait à ne pas répondre. Mes gens revinrent, tombèrent entre les mains d'une patrouille et ne furent relâchés que le jour suivant, et l'un deux fut reconnu comme catholique. J'envoyai alors au Père l'homme qui avait construit la cachette, avec ordre de l'ouvrir. Le Père revint donc chez moi. Mais avant qu'il fût de retour, j'étais allé me réfugier chez un ami. Je craignais que l'arrestation de mes gens ne m'amenât une visite et je ne me trompais pas. Quelques jours après, le maire de Londres lui-même, entouré de forces imposantes, vint à ma maison. Le Père Everett disait alors la messe et en était à l'Offertoire, quand il entendit un grand tumulte : le maire procéda si vivement que, lorsqu'il parvint à l'escalier,

le Père, encore revêtu des ornements sacrés, avait à peine eu le temps de faire disparaître quelques objets et d'entrer dans la cachette. Quand le maire entra, on sentait encore la fumée des cierges qu'on venait d'éteindre. Evidemment, la maison recélait un prêtre; mais on eut beau chercher, on ne découvrit pas une de nos cachettes.

Il devenait manifeste qu'il fallait laisser passer cet orage et se retirer dans l'ombre, jusqu'à des temps plus propices. Je fis sortir de Londres le Père Everett et résolus d'aller moi-même prendre un peu de repos à l'étranger, pour retremper dans la prière et dans l'étude mon âme fatiguée d'une vie si laborieuse et si agitée.

Un mot en finissant sur lady Vaux. Pendant qu'on me recherchait activement et après avoir fouillé sa maison, on l'avait amenée à Londres, pour la faire comparaître devant les lords du conseil. Elle répondit à tout avec une prudence qui ne laissait aucune prise. En fin de compte, on lui présenta une lettre, écrite par elle à un grand personnage son parent, gouverneur d'un comté, et où elle demandait l'élargissement de deux Pères, arrêtés dans sa province. Ce traître lui avait souvent fait des offres de service, mais ici encore, la parole de Notre-Seigneur devait se réaliser : L'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison.

Les lords du conseil privé lui montrèrent cette lettre et lui dirent : « Vous le voyez, votre sort est entre nos mains : allons, parlez, et dites-nous où se trouve le Père Gérard.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, et, si je le savais, je ne vous le dirais pas. »

Alors un des lords, autrefois son ami, se leva par politesse pour l'accompagner jusqu'à la porte, et lui dit chemin faisant : « Ayez pitié de vous-même et de vos enfants, et obéissez ; autrement vous mourrez.

— Eh bien ! alors, reprit-elle à haute voix, je mourrai. » Déjà la porte était entr'ouverte, et ses serviteurs, entendant cette parole, fondirent en larmes. Mais le conseil n'avait voulu que l'effrayer. Elle fut d'abord consignée chez un gentilhomme, puis bientôt relâchée, à condition qu'elle ne sortirait pas de Londres.

A peine fut-elle libre, qu'elle se mit à ma recherche, pourvut à tout ce qui me manquait et, quand elle sut que j'allais partir, voulut faire tous les frais de mon voyage.

Je m'embarquai le 3 mai, le jour même du martyre du Père Garnet ; deux foix à cette date j'ai reçu de grandes grâces.

Arrivé au port où je devais m'embarquer à la suite de quelques grands personnages, je vis que le danger les faisait hésiter, et ils me prièrent d'agréer

leurs excuses. C'était une heure avant le départ du vaisseau. A ce moment-là même, le Père Garnet mourait martyr, à Londres, et à son entrée dans le ciel, sans doute il se souvint de moi : car tout d'un coup l'ambassadeur changea d'avis, vint lui-même me chercher, et m'aida à changer d'habits et à revêtir la livrée d'un de sès domestiques.

Trois ans plus tard, le 3 mai, je fus, malgré mon indignité, admis à la profession des quatre vœux. La cérémonie, comme son martyre, devait avoir lieu le 1er, puis fut remise, comme son supplice l'avait été, au 3 mai, comme si le Père voulait me témoigner par là que c'était lui qui m'obtenait cette faveur, la plus grande que Dieu m'ait accordée. Que Dieu me donne la grâce de porter dignement la croix et de marcher en avant, fidèle à ma vocation. Je ne demande qu'une grâce, celle de demeurer dans la maison du Seigneur, jusqu'à ce que, non par ma vertu, mais par celle de l'arbre de vie, dont nous sommes devenus les branches, je porte des fruits dignes de l'éternité.

Gloire soit à Dieu, à la bienheureuse vierge Marie, à mon bienheureux Père Ignace et à mon ange gardien. Ainsi soit-il.

FIN

MÉMOIRES DU PÈRE GÉRARD

TABLE DES MATIÈRES

		Pag.
Au Lecteur		1
Chapitre	I. Mon enfance et ma vocation	7
—	II. Mon arrivée en Angleterre	17
—	III. Séjour dans divers comtés	32
—	IV. Histoire du P. Ouldcorne	52
—	V. Premiers dangers	58
—	VI. Une première alerte	67
—	VII. Je suis fait prisonnier. — Mes premiers interrogatoires	75
—	VIII. Nouveaux interrogatoires. — Changement de prison	87
—	IX. Prédiction et disgrâce de Topcliffe	110
—	X. La Tour de Londres	116
—	XI. La torture	124
—	XII. La messe à la Tour de Londres	135
—	XIII. L'évasion	145
—	XIV. Nouveaux dangers	159
—	XV. Nouvelle alerte	167
—	XVI. Ce qui advint de John Lilly	174
—	XVII. Nouveaux dangers. — Conversions remarquables	180
—	XVIII. Nouvelle résidence à Londres	189
—	XIX. Conspiration des Poudres. — Nouveaux dangers	196

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN